

PAGES
MANQUANTES



PROVINCE DE QUEBEC
(CANADA)

TERRES A VENDRE

Brillant avenir pour les colons et les industriels.

TERRES POUR COLONS

Il y a plus de six millions d'acres de terres arpentées et divisées en lots de ferme à vendre dans et pour la Province de Québec.

Le prix de ces terres varie de vingt à cinquante sous l'acre.

Les colons qui désirent se créer un établissement peuvent acheter un lot de cent acres dans l'une des fertiles régions suivantes:—

1. Région du Lac St-Jean et du Saguenay.
2. " de l'Outaouais et du Témiscamingue.
3. " du Saint-Maurice.
4. Les cantons de l'Est.
5. La région de la Chaudière.
6. Le bas du fleuve Saint-Laurent, (côté sud).
7. La vallée de la Matapédia.
8. La Gaspésie.

Quelques-unes de ces régions offrent des avantages exceptionnels.

CONCESSIONS FORESTIERES

Les concessions forestières ou la permission de couper du bois sur les terres de la Couronne se vendent à l'enchère publique.

Avis de ces ventes est donné dans les journaux du pays.

Ces concessions forestières comprennent, selon les régions, toute espèce de bois: épinette blanche, épinette noire, cèdre, érable, merisier, hêtre, sapin, tremble, etc.

Elles sont sujettes à une rente foncière de quatre piastres par mille, payable avant le 1er Septembre de chaque année.

POUVOIRS HYDRAULIQUES

Pour faciliter le développement industriel dans la province, le département cède ou loue les cascades ou chutes formées par les rivières ou les lacs.

Le prix de ces concessions varie suivant l'importance et la puissance des pouvoirs hydrauliques.

Pour renseignements plus précis sur la valeur des terres et des bois, et des pouvoirs hydrauliques, demandez un exemplaire du "Guide de Colon" au

MINISTERE DES TERRES ET DES FORÊTS, À QUEBEC.



Près d'un berceau

Oh! regarder grandir ce petit qu'on adore,
Compter ses premiers pas, suivre ses premiers jeux,
Le voir, timide, alerte, et faible, et courageux,
Courir, craindre, hésiter, puis s'élançer encore;

Entendre la chanson que sa voix fait éclore,
Sa bégayante voix dont l'appel est joyeux,
Tandis que des éclairs illuminent ses yeux,
Et que sa joue en fleur de rose se colore,

C'est un hymne divin montant vers le soleil.
Mais quand l'ange étendu dans sa couchette blanche
De ses deux poings fermés se retient au sommeil,

Et que sur son front pur un autre ange se penche,
De la terre et du ciel quel plus sublime accord:
Une mère veillant près d'un enfant qui dort!



La Revue Populaire

Paraît tous les mois

ABONNEMENT :

Canada, numero : - - - 10 cts

Un An : \$1.00, - Six Mois : 50 cts

Montreal et Etranger :

Un An : \$1.50 - Six Mois : 75 cts

Par poste : Montreal et Etranger, le No 15 cts

Poirier Bessette & Cie

Editeurs - Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent,

MONTREAL

Vol. 2. No 7. Montreal, Juillet 1909

Photographies d'Amateur

On me prie de rappeler ici l'invitation faite, dans le dernier numéro de la *Revue Populaire*, aux amateurs-photographes de nous envoyer les meilleurs produits de leur travail. Il en sera publié autant que possible chaque mois, les trois plus méritoires, tant pour l'exécution que pour le mérite du sujet, donnant droit, par ordre de valeur, à trois prix: \$3, \$2 et \$1.

Comme le disait notre premier avis, nous voulons la photographie de choses rares, bizarres, phénoménales, anciennes, etc., du Canada et des Etats-Unis.

J'ajouterai: la photographie de personnes offrant des particularités valables et les beaux paysages.

Nous voulons, par là, encourager un art d'agrément des plus louables et qui peut devenir très payant. M. Sallows, de Goderich, Ont., dont nous publions si souvent les photographies, ici, ou dans le *Samedi*, commença comme amateur. Aujourd'hui, il reçoit des commandes de toutes les parties du monde civilisé, il gagne une petite fortune par année et, dans son avant-dernier numéro, le "Busy Men's Magazine"

le surnommait le "genial photograph".

Nos concurrents sont priés d'écrire très lisiblement leurs nom et adresse, de même que le sujet de chaque photographie (le tout, si possible, sur le dos).

Nous ne remettons pas les envois. Les concurrents constateront en parcourant la *Revue* ce que les juges auront décidé. Il y aura trois sortes de décisions: celle accordant des prix, celle accordant la mention, c'est-à-dire la publication (sans prix) et celle refusant purement et simplement la ou les photographies soumises.

Si une photographie n'est pas refusée mais tarde à paraître, n'attribuez la chose qu'à des empêchements matériels: encombrement, stage prolongé chez le graveur, etc.

On trouvera dans ce numéro-ci la première série de ces photographies d'amateurs, les noms des gagnants, etc.

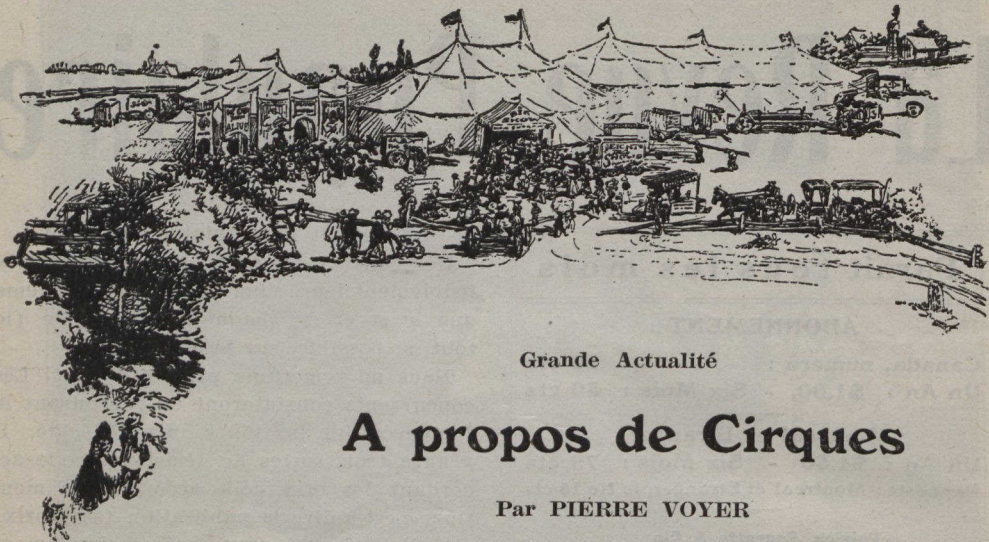
D'Argenson.



Aux

**Amateurs-
Photographes**

LISEZ CE QUI PRÉCÈDE



Grande Actualité

A propos de Cirques

Par PIERRE VOYER

NE saurait pas plus concevoir une saison d'été sans le passage d'un ou deux cirques, qu'on ne pourrait comprendre un été sans une suc-

cession, plus ou moins régulière, de beaux et de mauvais temps. Je dis un ou deux cirques, car je ne parle ici qu'au point de vue de Montréal. Mais il y a ceux qui visitent les petites villes et les grosses et même les petites paroisses, et ces "shows" de grandeur et d'importance très variées sont beaucoup plus nombreux qu'on ne le pense. Il en est qui après avoir servi les grandes villes ont dégringolé en face de la concurrence puissante des "three-ringed circuses"; aujourd'hui, ils ont à un moindre degré la plupart des attractions de leurs puissants rivaux et peuvent se contenter de clients moins nombreux. Il y en a d'autres qui n'ont que quelques attractions, mais suffisamment pour intéresser à des prix fort réduits. Ils sont la coqueluche des villages et leur meilleure clientèle se recrute chez les amoureux. Dans nos campagnes, il est entendu que demander une jeune fille à être marraine ou à aller au cirque ou à l'exposition du chef-lieu, cela équivaut à des fiançailles.

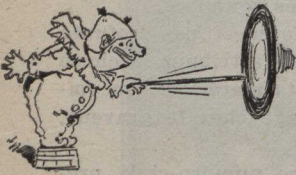
Les derniers que j'ai vus étaient au nombre de sept: deux hommes bien plantés, trois femmes dont une très vieille qu'on ne pouvait regarder sans songer, malgré soi, aux fées malfaisantes des contes, et deux enfants, le plus jeune à peine âgé de six mois. La vieille et la mère du bébé, plus ce dernier, étaient dans la roulotte, les autres suivaient. Leurs seules spécialités connues étaient, du côté des hommes, le maquignonnage et quelques tours de go-beletage, et du côté des femmes, le tirage aux cartes.

* * *

Le mot cirque signifie cercle, rond, et l'on peut dire que le cirque naquit le jour où, pour la première fois, des êtres humains se placèrent autour d'autres êtres qui se livraient à quelque exploit sortant de l'ordinaire.

Historiquement parlant, l'institution des cirques remonte aux plus beaux jours

Il y a encore, mais de plus en plus rares, des roulettes qui vont cahin-caha de paroisse en paroisse, exhibant quelque phénomène ou quelque faiseur de proues-



de l'Empire romain. Bien avant la Grèce avait eu ses jeux Olympiens, ses Marathon. Mais Rome organisa des programmes plus complets et les fit exécuter dans des cirques ou édifices circulaires, où des milliers et des milliers de citoyens se trouvaient confortablement assis.

La passion pour ce genre d'amusement devint si vive, que le peuple romain arriva à ne plus demander à ses empereurs que des cirques et du pain: "panem et circences".

Le spectacle consistait surtout en courses en charriots (nous les avons encore), en combats de gladiateurs, en combats entre hommes et fauves, et entre fauves. On raconte qu'au cours d'une seule semaine 300 lions et 60 éléphants y trouvèrent la mort. Souvent, c'étaient les martyrs chrétiens qu'on lançait contre les fauves. Dumas a écrit, dans "Acté", cette page qui fait en quelque sorte revivre ces spectacles à la fois grandioses et terribles:

"Rome tout entière se précipita donc dans le cirque: cette fois, on avait puisé à pleines mains dans le désert et dans les prisons: il y avait assez de bêtes féroces et de victimes pour que la fête durât tout le jour et toute la nuit. D'ailleurs, l'empereur avait promis d'éclairer le cirque d'une manière nouvelle; aussi fut-il reçu par d'unanimes acclamations. Cette fois, il était vêtu en Apollon, et portait, comme le dieu pythien, un arc et des flèches; car, dans les intervalles des combats, il devait donner des preuves de son adresse; quelques arbres avaient été déracinés de la forêt d'Albano, transportés à Rome et replantés dans le cirque, avec leurs branches et leurs feuilles, et, sur ces arbres, des paons et des faisans apprivoisés, étalant leur plumage d'azur et d'or, offraient un but aux flèches de l'empereur. Il arrivait aussi que, parfois, César prenait en pitié quelque bestiaire blessé, ou en haine quelque animal qui faisait mal son métier

de bourreau: alors, il prenait ou son arc ou ses javelots, et de sa place, de son trône, il donnait la mort à l'autre bout du cirque.

"A peine l'empereur fut-il placé que les gladiateurs arrivèrent sur des chars. Ceux qui devaient commencer les combats étaient, comme d'habitude, achetés à des maîtres; mais, comme la solennité était grande, quelques jeunes praticiens s'étaient mêlés aux gladiateurs de profession pour faire leur cour à l'empereur; on disait même que, parmi ceux-ci, deux nobles, que l'on savait ruinés par leurs débauches, s'étaient loués, l'un pour la somme de deux cent cinquante, l'autre pour celle de trois cent mille sesterces. Au moment où Néron entra, les gladiateurs étaient dans l'arène, attendant le signal et s'exerçant



La roulotte en marche

entre eux, comme si les combats qu'ils allaient livrer étaient un simple jeu d'escrime. Mais à peine le mot "l'empereur! l'empereur!" eut-il retenti dans le cirque, et eut-on vu César-Apollon s'asseoir sur son trône, que les maîtres des jeux entrèrent dans le cirque, tenant en main des armes émouluées qu'ils présentèrent aux combattants, et que ceux-ci échangèrent contre les armes émoussées avec lesquelles ils s'exerçaient; puis, ils défilèrent devant Néron, élevant leurs épées vers lui, afin qu'il s'assurât qu'elles étaient acérées et tranchantes, ce qu'il pouvait faire en se baissant; sa loge n'était élevée que de neuf à dix pieds au-dessus de l'arène...

"A peine les andabates furent-ils sortis, qu'un grand tumulte régna dans le cir-

que; aux gladiateurs allaient succéder les bestiaires, et ceux-là étaient des chrétiens, de sorte que toute la haine était pour les hommes et toute la sympathie pour les animaux. Cependant, quelle que fût l'impatience de la foule, force lui fut d'attendre que les esclaves eussent passé les râtaux sur le sable du cirque; mais cette opération fut hâtée par les cris furieux qui s'élevaient de tous les points de l'amphithéâtre; les esclaves se retirèrent, l'arène resta un instant vide, et la multitude

si impressionnable et si changeante. Pendant que tous les yeux étaient fixés sur elle, une porte parallèle s'ouvrit, et un jeune homme entra: c'était l'habitude d'exposer ainsi aux bêtes un chrétien et une chrétienne, en donnant à l'homme tous les moyens de défense, afin que le désir de retarder non seulement sa mort, mais encore celle de sa compagne, que l'on choisissait toujours soeur, épouse ou mère, donnant au fils, au mari ou au frère un nouveau courage, prolongeât un com-



La roulotte au repos

dans l'attente; enfin, une porte s'ouvrit, et tous les regards se tournèrent vers les nouvelles victimes qui allaient entrer.

Ce fut d'abord une femme, vêtue d'une robe blanche et couverte d'un voile blanc. On la conduisit vers un des arbres, et on l'y attacha par le milieu du corps; alors un des esclaves lui arracha son voile, et les spectateurs purent voir une figure d'une beauté parfaite, pâle, mais résignée: un long murmure se fit entendre. Malgré son titre de chrétienne, la jeune fille avait, dès la première vue, ému l'âme de cette foule

bat que les chrétiens refusaient presque toujours pour le martyre, quoiqu'ils sussent que, s'ils triomphaient des trois premiers animaux qu'on lâchait contre eux, ils étaient sauvés."

* * *

De la chute de l'Empire romain au commencement du dix-huitième siècle, le mot cirque semble rayé de toutes les langues. Il y a bien les va-et-vient des bohémiens de toutes les époques, mais cela compte à peine. Puis voici qu'en 1767, un Anglais

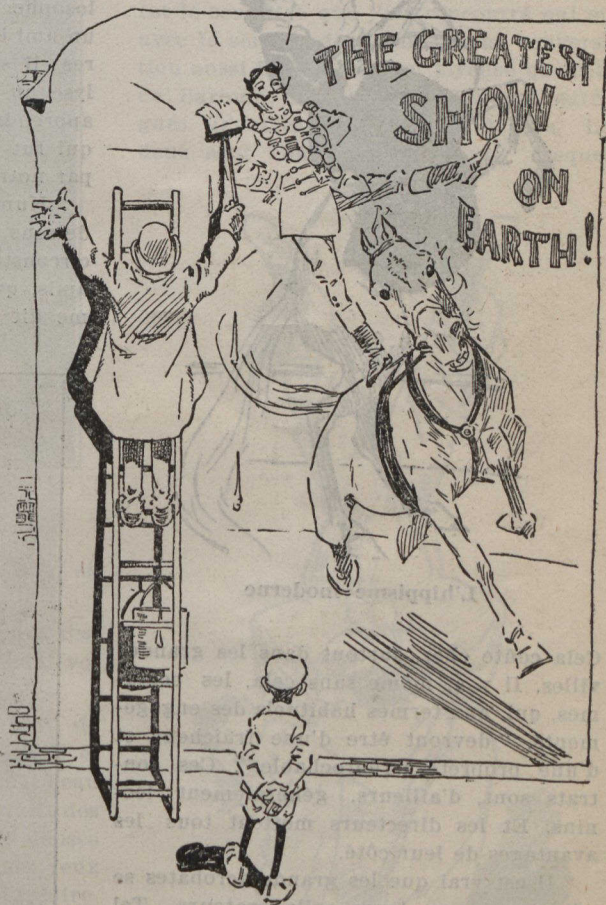
du nom de Beates ressuscite, à Paris, l'institution et la modernise. Depuis, il y a toujours dans la grande ville des cirques à demeure, de vastes enceintes circulaires où l'on se rend comme au théâtre, où l'on a sa loge comme à l'Opéra.

Mais le vrai cirque — les "Greatest Shows in the World," les monstres ambulants,—il est d'institution américaine. En France, il n'y a sur la route que de petites organisations qui se rendent aux foires et aux fêtes régionales. On dit aussi que les grands cirques stables de Paris sont lentement mais sûrement tués par le cinématographe. Parlant des "artistes" des cirques, petits et grands, de France, Frolo disait :

"Ne croyez pas, d'ailleurs, que les trempins des acrobates soient des ponts d'or. On vit chichement dans la plupart des alertes familles dont nous applaudissons les tours de force ou d'adresse, et la fortune—ou seulement l'aisance—est le privilège d'une élite peu nombreuse. Pour les saltimbanques qui, dans une vieille roulotte, vont de ville en ville et de bourg en bourg, la vie est un problème quotidiennement posé. Ils ont trop de soucis, du reste, pour pouvoir être de vrais artistes. On a dit d'eux qu'ils étaient les ratés du métier. C'est injuste, parce que leur échec n'est souvent imputable qu'aux circonstances. Au contraire, dans les grands cirques ambulants, on trouve des hommes ou des femmes d'une réelle virtuosité, qui, engagés à l'année, souvent plusieurs années d'avance, ont un avenir assuré, et qui, très généralement, aimant leur art, sont parfaitement heureux. Il en est d'autres, au contraire, qui ne se sont pas "débrouillés" et qui ne joueront jamais que les "utilités". Quelle est la profession où il n'en soit pas ainsi ?

"Pour trouver les grandes "vedettes", il faut aller dans les cirques ou dans les music-halls des capitales d'Europe et d'Amérique. Ces établissements font, à la dif-

férence des cirques nomades, des recettes qui leur permettent de payer cher. Il est, à vrai dire, assez malaisé de se renseigner exactement sur cette question du prix. Les directeurs disent toujours que "les artistes les ruinent". Les artistes, de leur côté, mettent leur point d'honneur—et aussi leur intérêt—à affirmer qu'ils sont très payés. Il y a là une complicité instinctive



La première annonce "à la Barnum"

de l'employeur et de l'employé dont il faut tenir compte pour arriver à la vérité.

"D'une façon générale, on peut dire que les aristocrates de l'acrobatie reçoivent des appointements mensuels qui varient de 300 à 10,000 francs. Bien entendu, le second chiffre est exceptionnel. On connaît cependant des exemples certains où il est atteint. Mais il faut tenir compte

du chômage, qui est relativement fréquent, et des frais, qui sont considérables. S'agit-il d'écuyers et d'écuyères? Il faut loger, nourrir, transporter les animaux.



L'hippisme moderne

Cela coûte cher, surtout dans les grandes villes. Il y a, même sans cela, les costumes, qui, aux termes habituels des engagements, "devront être d'une fraîcheur et d'une propreté irréprochable". Ces contrats sont, d'ailleurs, généralement léonins. Et les directeurs mettent tous les avantages de leur côté.

"Il est vrai que les grands acrobates se rattrapent sur leurs collaborateurs. Tel trio de barres fixes où chaque artiste vaut les deux autres, est payé trois mille francs par mois. Mais le "patron" garde deux mille quatre cents francs pour lui et remet six cents francs à ses deux camarades."

* * *

Le vrai créateur du cirque moderne fut Barnum. Son nom est devenu synonyme

de colossal, de truquage idéal, de conception et d'exécution dans le genre immense. Barnum fut un génie en partie double: il sut, à la fois, découvrir les goûts du public et trouver ce qui devait satisfaire ces goûts. Et par-dessus tout cela, peut-être, il sut plus que qui que ce soit tirer partie de l'annonce. Barnum et Réclame resteront désormais synonymes dans tous les vocabulaires.

Au demeurant, c'était un sage, un philosophe, un homme des plus religieux, et un ami idéal. Je viens de relire ses Mémoires; il se peut que je vous en fasse l'analyse un de ces jours. En attendant, vous apprendrez à connaître un peu cet homme qui fut unique en lisant cette page écrite par notre historien Sulte:

"Humeur joviale, fin conteur, homme de sens et de calcul, je l'ai connu dans une circonstance assez curieuse. Un de mes amis, qui causait avec moi, à New-York, me dit qu'il appartenait à "la cavalcade



Un numéro toujours en vogue

des souverains", du "Niblo's Garden" et qu'il me donnerait un billet pour la représentation de l'après-midi.

"En arrivant, Barnum entra et, sur la

prière de mon ami, me passa sa propre loge demandant si j'étais bon cavalier. Je lui dit que je chevauchais sur ma plume.

—Diantre! dit-il, vous devez être un fa-



Le classique bouffon

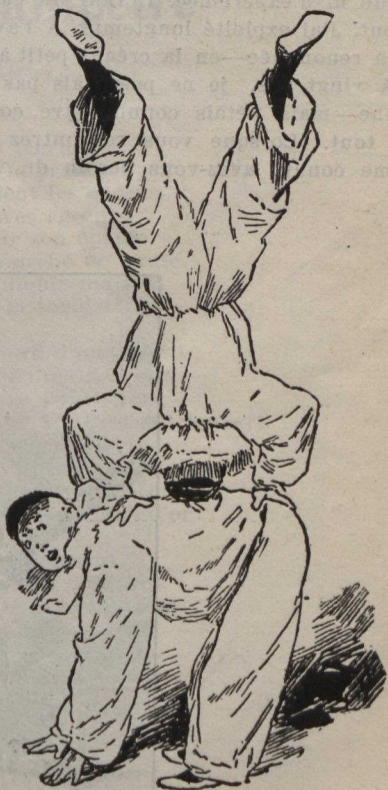
meux gaillard, car la plume c'est fort en ce monde.

—Monsieur Barnum, puisque vous respectez si fort la plume, je converserai volontiers avec vous.

“Et alors cet homme étrange, tout de feu, se laissa tomber dans un fauteuil et se mit à parler. Il était littéralement beau en s'exprimant. Sa face de lion avait des allures du bébé. La philosophie des choses modernes sortait de ses lèvres et ses yeux rayonnaient. Je cherchai à le contredire. Il me saborda de trente-six mille arguments qui montraient le metteur en scène et aussi l'honnête citoyen, le chrétien, l'homme juste. Lorsqu'il me dit qu'il n'avait jamais trompé personne, je me représentai le Barnum de la légende—mais le vrai Barnum était là, devant moi, ouvert, amical, sympathique et “business.” Je ne crois plus rien de la légende—le peuple n'a pas compris Barnum.

“Me parlant comme on parle entre gens qui ne veulent pas se jeter de la poudre aux yeux, il me dit que les meilleurs chameliers de son cirque étaient les Canadiens-Français, parce qu'ils ont un talent d'adaptabilité, ou d'adaptation qui leur permet de représenter toutes les races du globe.

“Puis, s'apercevant que j'étais rieur et que j'avais fait des métiers, il se mit à conter des anecdotes. Sir George Cartier est le seul être que j'aie rencontré qui eut avec le sérieux des affaires, une conversation aussi intime et aussi joyeuse que celle de Barnum. Il y a des individus renfrognés. D'autres sont tout en dehors. Les deux sont bons. Reste à savoir lesquels



Bouffons gymnastes

sont francs. Barnum était franc comme Cartier. Je l'ai vu arriver chez moi, il y a peu d'années, alors que son cirque était à Ottawa, et me serrer la main en me di-

sant: "My dear old friend" d'une manière qui ne se rend pas sous la plume. Il ne m'avait vu qu'une seule fois. Cet homme vivait par le sentiment—et c'était un "business man" incomparable.

"—Ne me faites pas reconnaître, disait-il, je ne me montre pas au public.

"Et comme je lui représentais que toute la ville me connaissait et que l'on chercherait à savoir avec qui je me promenais il répondit:

"—Vous direz que c'est un membre du parlement, nouvellement élu.

"Au cours d'une soirée passée ensemble, tandis que le cirque jouait il fut prodigieux... de bons conseils. Les jeunes gens, dit-il, ont trop de suffisance et pas assez d'étude ni d'expérience. Il faut du calcul en tout. J'ai exploité longtemps, à l'avance ma renommée—en la créant petit à petit. A vingt ans, je ne possédais pas de fortune—mais j'étais connu. Etre connu c'est tout. Lorsque vous rencontrez un homme connu, avez-vous besoin de vous

enquérir sur son compte? Non. Il est connu."

Barnum—et ses nombreux émules: Forepaugh, Bailey, Coles, les Ringling—a compris qu'une des clefs du succès se trouvait dans l'enfant. Il a toujours mis à plaire à l'enfant, à l'attirer, le meilleur de son ingéniosité. Avant d'avoir un cirque, il promena Tom Pouce que les enfants des deux hémisphères voulurent voir. Quand il eut son cirque, il le porta à l'apogée du succès auprès de l'enfance avec l'éléphant Jumbo. C'est encore à cause de l'enfant que Barnum attachait une si grande importance au choix de bouffons propres à bien l'amuser. Il a payé des salaires fabuleux à des bouffons qui combinaient la science gymnastique avec le don de faire rire. C'est encore pour l'enfant que Barnum soignait tant sa ménagerie et y consacrait des millions. "J'ai voulu, disait-il, que partout l'enfant et sa mère fussent mes "boomers". Et c'est à eux que je dois mon succès."





Croquis Champêtre

Par Pamphile Lemay

C'était la fenaison. C'était une féerie!
Sous la tiède buée et les fleurs, la prairie
Semblait un large autel où brûlent les encens.
De toute part montaient de suaves accents.
Le robuste faucheur, portant sur son épaule
La faux d'acier luisant et la fourche de saule,
Dès l'aube était sorti de son humble maison.
La lumière pleuvait. . . C'était la fenaison!

Comme des vagues d'or sur le bord d'une grève
S'alignaient les ondains encor moites de sève,
Et les prés ressemblaient à notre fleuve vert.
Quand, sous les vents de l'est, son flot s'est entr'ouvert.
On avait entendu les stridentes cigales;
La faux avait sonné dans les herbes égales;
Mainte aile avait frémi. Dans l'agreste décor
Des voix avaient chanté comme des vagues d'or. . .

Le soir était venu. Les pesantes voitures
Traversant les fossés, effleurant les clôtures,
Se rendaient à la grange avec le nouveau foin.
Le conducteur criait; on l'entendait de loin.
Un arôme enivrant montait sur son passage.
Les fillettes rentraient. Chacune à son corsage
Avait mis une fleur dérobée au pré nu.
Une étoile brilla, le soir était venu.





Villégiatures Idéales

Par D'ARGENSON

TROP longtemps le plus grand nombre des citadins aisés croyaient déchoir si, en villégiature, ils ne continuaient pas en tous points leur manière de vivre à la ville.

On les voyait partir encombrés de tout un bric-à-brac; une fois rendus, ils conservaient le même harnais, s'en tenaient le plus possible à leur cuisine ordinaire, restaient cabanés du matin au soir, se couchaient et se levaient fort tard. N'oublions pas qu'ils recherchaient davantage les villages, fuyaient la forêt, craignaient le serein et évitaient la rosée. Ils appelaient cela faire de la villégiature.

Je ne veux pas assurer qu'il n'y a pas encore beaucoup de gens qui agissent à peu près de la même façon. Mais le nombre grossit d'année en année de ceux qui, quittant la ville pour la campagne, dépouillent absolument le citadin, se mettent pour tout de bon au vert, courent les champs et les montagnes, font du canotage à outrance,

mangent les produits immédiats de la terre, se couchent et se lèvent tôt, en un mot vivent littéralement au grand air.

Et la tendance est de plus en plus à rechercher la grande nature, les solitudes pittoresques, les régions couvertes de forêts épaisses, ou celles où les vallées profondes alternent avec les montagnes et sont tachetées de lacs et de cours d'eau poissonneux et suffisamment navigables.

Nos grands chemins de fer ont mis, presque à nos portes, des centaines de régions qui réunissent tous ces attraits; ils nous y conduisent dans les wagons les plus luxueux, sur des voies planées et douces comme le velours. Et pour nous y héberger, ils ont aménagé des hôtels d'été et des cottages où, à côté du confort le plus complet, se conserve un agréable caractère agreste et primitif.

Pour ceux qui veulent mener la belle et réconfortante vie de camp, la vraie vie du plein air, il y a là les clairières gaies, sèches, salubres, bien situées dans les ravins

ou sur les sommets, ou sur les bords des lacs et ou des rivières. Il y en a pour tous les goûts.

On trouve à ces endroits les guides les mieux entraînés, les accessoires de sport et d'amusement les plus variés et les plus modernes, tous les moyens de locomotion imaginables.

Les services de poste et de télégraphe, voire de téléphone, y fonctionnent comme en pleine cité; l'homme d'affaires peut être isolé de tous les centres, à des centaines de lieues, et rester tout de même en contact avec ce qui lui tient au coeur, à l'esprit, à la bourse.

* * *

La Compagnie du Grand-Tronc est assurément une de celles qui sont entrées le plus tôt et de la façon la plus heureuse dans la spécialité des villégiatures, des *summer resorts* isolés. Son réseau en contient de toutes les natures, de toutes les dimensions, de tous les degrés d'éloignement. Et je ne crois pas qu'il y ait, sur quelque point que ce soit du globe, des régions mieux dotées que celles qui font la renommée du Greater Ontario.

Si quelqu'un ne veut pas s'éloigner de la

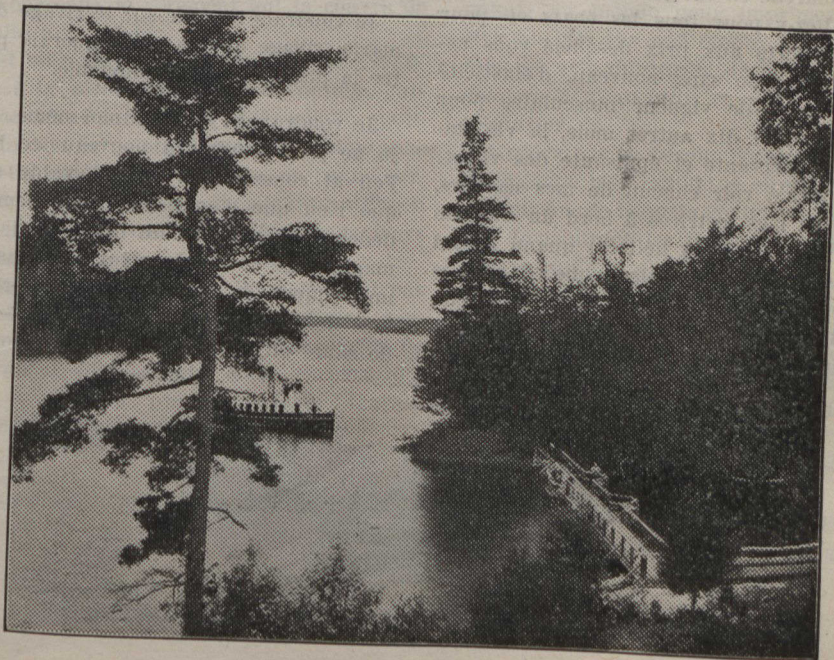
voie principale, je lui conseille fortement d'aller passer ses vacances, longues ou courtes, dans la région de la Baie Georgienne. Je ne me fais aucun scrupule d'avancer qu'il est presque humainement impossible de rêver pareille agglomération d'attraits purement naturels ou de confortable dû à l'art. J'en parle pour l'avoir constaté en personne.

Les 30,000 îles de cette baie sont autant d'oasis qui convient à la paix, à la santé, au rêve, à ce qui est la plus proche réalisation du bonheur complet.

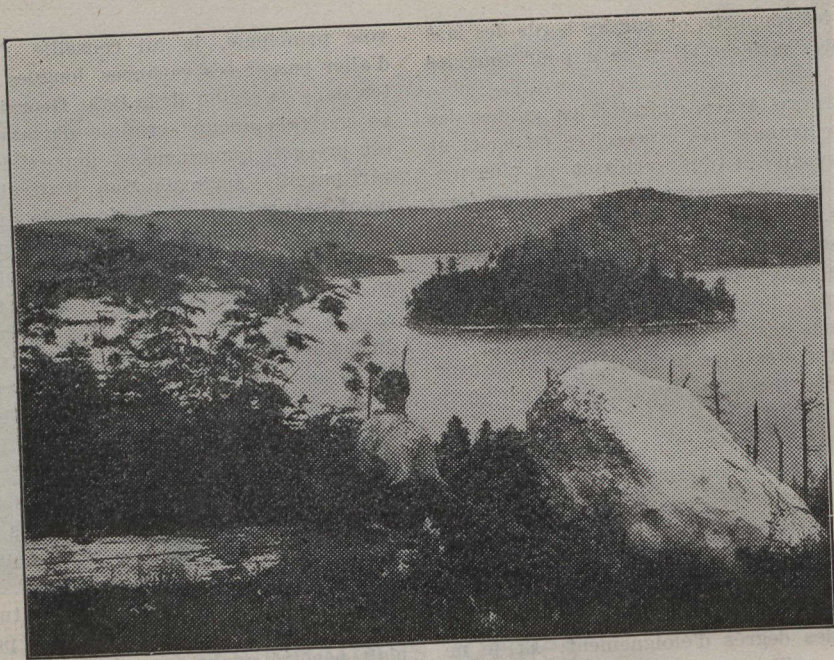
Les eaux limpides, très vives de cette baie sont riches en poissons de la plus belle venue; elles sont sillonnées par des bateaux-palais d'un luxe extrême.

Sur les bords et sur les grandes îles s'élèvent les hôtels, les cottages ou les simples bungalows où chaque bourse, chaque goût, chaque manie trouve à se contenter.

Mais si vous voulez la grande nature sauvage, les forêts où il semble que personne n'ait pénétré avant vous, les lacs de toutes dimensions et faisant chapelet, les coins et recoins les plus inédits pour y mener la vie de trappeur ou les hôtels d'été pour ne pas interrompre le contact social, allez dans la région de Muskoka.



Les environs de l'hôtel Stanley (Lacs Muskoka)



Baie des Lapins (Lac des Baies)

Allez-y pour la pêche, allez-y pour la chasse, allez-y pour tous les genres de navigation, allez-y pour l'ascensionnisme, allez-y pour la marche en fatigue et à obstacles naturels, allez-y pour tous les ébats et pour tous les efforts aux prix desquels vous acquerez assez de sang nouveau, d'élasticité pulmonaire et de vigueur musculaire pour braver, pendant dix autres mois, la vie stationnaire, énervante et épuisante des villes.

Je voudrais voir chacun de mes lecteurs, chacune de mes lectrices à bord du *Sagamo* (vapeur-palais à deux hélices) quand il fend une brise fraîche et balsamique dans ses croisières sur les grands lacs de Muskoka, je voudrais les voir, par ces belles nuits d'été, sur les vérandas de l'hôtel Royal Mus-

koka, lequel est le couronnement grandiose d'une île qui sort des eaux du Lac Rosseau à la façon d'un dos de tortue qui serait pa-voisé et fleuri.

Je voudrais les voir sur le rivage de Beaumaris, rivage que je ne troquerais pas contre la plage la plus fashionable.

Je voudrais m'y revoir moi-même. Mais si je ne puis m'offrir à nouveau ce bonheur, j'en ai conservé un si délectable souvenir que rien que d'en parler m'est comme un dédommagement. Et du diable si je ne m'imaginais pas avoir, dans les poumons, encore un reliquat de ces exhalaisons sorties des lacs limpides et des bois résineux—éléments de santé physique et de vigueur morale.





COURRIER DE LA FAMILLE
La mère, La fille, L'enfant
par Tante Pierrette.

A PROPOS DE ROBES

Celle de la Javanaise



LA robe d'une Javanaise, dit M. Villetard de Laguerie dans *Le Tour du Monde*, n'a de commun que la destination avec l'assemblage ingénieux de lés, de volants, d'ourlets, de faux-ourlets et de plis que nos couturiers et couturières modifient tous les ans pour le plus grand bonheur des dames.

La différence commence au nom. Tandis que la femme blanche a trouvé pour sa parure un nom vague, flottant, à sonorité enveloppante, la Javanaise, enfant de la nature, nomme tout bonnement *sarong* (gaine, étui, fourreau) le vêtement qui la couvre de la taille aux talons.

C'est un nom parfaitement approprié, d'ailleurs, à la pièce d'étoffe sans couture, carrée, mesurant 1 mètre de côté, qu'elle applique sur son corps en la roulant, comme nous nos ceintures de flanelle. C'est un pagne perfectionné et tout à fait semblable au jupon long que les Japonaises tendent sous leurs *kimonos* et au *sampot* des Siamois.

Mais les Japonais et les Siamois n'ont pas "figolé" cette pièce de leur vestiaire, tandis que les Javanais ont trouvé le moyen de faire du *sarong* cet objet d'art, curieux toujours et souvent précieux. Leur travail, croyons-nous, vaut d'être décrit.

* * *

Ils prennent une pièce de calicot blanc, plus ou moins fin, apprêté ou écru, indifféremment.

Ils la blanchissent avec grand soin.

Ils la font ensuite bouillir pendant plu-

sieurs heures, tant qu'elle n'a pas perdu jusqu'au moindre atome tout son apprêt.

Après une heure passé au soleil, elle est sèche comme un copeau.

Une femme pourle et l'empèse dans un amidon de riz dont le dosage doit être très précis.

Pour bien incorporer cet empois dans l'étoffe, on l'étend ensuite sur un petit établi, et on le bat avec des marteaux de bois, à petits coups secs et rapides, pareils à ceux des batteurs d'or.

* * *

La tâche du manoeuvre est finie, celle de l'artiste commence. Les Malais la nomment *batik*.

Elle consiste en un procédé absolument unique au monde pour imprimer des dessins colorés sur une étoffe, et participe à la fois des arts du dessin, de la peinture, de la gravure à l'eau-forte et de l'industrie du teinturier.

L'opérateur a besoin d'un fourneau qui maintienne bien liquide la cire d'une bassine, et d'un jeu de baquets contenant les mixtures qui deviendront les couleurs de son tableau sur calicot.

Par parenthèse, le *batik* a une telle importance dans l'Insulinde, qu'outre la production d'une abeille indigène, dite *apis dorsata*, il consomme, de cire de l'abeille commune, importée d'Europe, une quantité que M. de Coutouly, consul-général à Java, évalue, dans son rapport de 1900, à six millions de livres.

Quant aux bains de teintures, ils sont faits de décoctions végétales indigènes, fines et bon teint.

* * *

Pour les articles bon marché, l'ouvrier, après avoir étendu son étoffe sur une sorte de cadre à calandrer, se contente de calquer le dessin sur un modèle connu, placé en transparent, sous la pièce blanche.

Quand le client est riche, notre homme se met en frais, et il combine des feuillages, des fleurs, des rinceaux, des arabesques, des animaux, des personnages humains ou divins, un ensemble aussi fouillé, aussi soigné que les arrières-plans des tableaux des primitifs.

Il faut les faire chanter ensuite, dans toute la chaude harmonie de leurs couleurs.

L'aquafortiste, quand il a taillé son cuivre, enduit de vernis les clairs-obscurs, les zones traitées à la pointe sèche, et les ombres légères par les garantis pendant le mordage par l'acide des grands noirs profonds.

Notre Javanais est, lui aussi, obligé de ne soumettre à chaque teinture que le lot qui lui est assigné, tout en plongeant, chaque fois, la pièce entière dans chaque bain.

La cire lui rend alors les services du vernis de graveur à l'eau-forte.

Devant lui toute une série de pots de terre tendent des becs de toutes les dimensions : du tuyau de plume, qui déposera une goutte en tête d'épingle, au goulot de bouteille.

Il peut ainsi épandre exactement la quantité d'isolant nécessaire pour sauver le dessin entier, pendant que se fera la teinture du fond, puis colorier, comme s'il maniait un pinceau, chacun des détails de son oeuvre, et même renforcer, ton sur ton, plusieurs

fois, une nuance réduite, en d'autres points, à une ou deux couches.

L'opération est longue, car il faut enduire une seconde fois de cire les surfaces colorées qui ne doivent plus l'être, et après chaque bain, enlever la cire et faire bien sécher.

Ce sont des étuis, c'est vrai, mais ils sont aussi finement et richement travaillés que l'écrin d'une perle fine.



Roman Complet :

Le Mariage de Suzanne

par Paul Marrot

I



A ville de L... se trouve divisée en deux parties, de physionomies bien différentes: la vieille cité et la cité nouvelle. Beaucoup de villes en France se signalent par cette qualité d'aspect. D'un côté, dans le quartier neuf, du bruit, du mouvement, du commerce; de vastes usines s'ouvrent, où les forges rugissent, où l'on entend le sifflement des machines.

Des marteaux énormes battent le fer. Mille limes stridentes crient à la fois.

Des ouvriers en casquettes, en vestes, animent les rues. Les restaurants à bas prix pullulent, avec leurs vitres à rideaux; les travailleurs y vont satisfaire leur vaillant appétit aiguisé par la fatigue.

Il s'élève de là les rires francs et larges de l'homme qui boit du vin à plein verre.

En certains jours de mauvais temps, s'envolent des bouffées de fumée que le vent rabat des hauts tuyaux des usines.

L'industrie règne ici avec son animation; tout le long du jour des camions retentissants versent les marchandises sur le trottoir.

La vie active de la cité s'est portée entièrement sur ce point; de l'autre côté il y a une grande paix et beaucoup de silence; à peine de loin en loin entend-on le roulement d'une voiture. On marche entre des murs qui dominent des têtes d'arbres, et l'on voit du haut des collines environnantes, des flots de verdure cacher la moitié des toits. L'herbe fait à chaque pavé un petit carré de verdure.

Une rue traversant ces quartiers répondait particulièrement à cet ensemble; là se trouvait au fond d'un magnifique jardin une maison habitée par un riche industriel, M. Puyberton.

M. Puyberton vivait seul dans ce vaste logis, avec une vieille bonne et un vieux jardinier.

Tous les matins, il partait et quittait le quartier silencieux pour se diriger du côté de la cité du commerce où se trouvaient ses ateliers; il traversait la ville d'un pas affairé, ne regardant personne; neuf fois sur dix il ne rendait pas les coups de chapeaux qu'on lui donnait.

A peine mettait-il le pied dans ses usines que tous, contremaîtres et ouvriers, redoublaient d'ardeur au travail.

Le soir, il reprenait la route de sa vaste habitation. Cette vie était régulière.

Parfois pourtant, il s'abstenait pendant quelques jours et ce n'était point pour les besoins de ses affaires. Il ne restait pas longtemps éloigné; il revenait un peu moins sombre qu'il était parti.

Il ne recevait personne chez lui; les lettres de ses correspondants et tous ceux qui avaient affaire à lui étaient reçus dans ses bureaux, près de ses ateliers. Depuis quatorze ans qu'il habitait L..., on ne lui connaissait pas un ami.

On lui avait cependant souvent fait des avances; comme la plus exacte probité marquait ses relations commerciales, on ne pouvait lui refuser l'estime, et comme il était riche, on le recherchait. Mais, il évitait et les conversations des importuns et les invitations des empressés.

On n'eut pas eu raison d'ailleurs de sup-

poser M. Puyberton avare; il était seulement économe et très serré en affaires. Il ne vivait pas ainsi par calcul, mais par insouciance pour tout ce qui ne concernait pas son industrie; du moins telle est l'idée que donnait de lui son activité toujours inquiète et intelligente.

Dans les bâtiments qu'il habitait seul on eut pu loger une famille composée de trois générations.

La plus grande partie des pièces inhabitées attendaient encore les meubles et des réparations. Il n'en était pas de même du jardin, objet de soins assidus. M. Puyberton aimait les fleurs; son vieux jardinier, Antoine, surveillait toutes choses, avait l'oeil sur le potager, sur les bosquets, sur les parterres; sa petite habitation s'élevait dans un coin, entourée de serres, où les plantes exotiques réclamaient son attention journalière.

Lorsqu'on avait poussé la lourde porte en chêne donnant sur la rue, le pied sur le seuil, on s'arrêtait charmé.

Des masses de verdure excitées par de petits coups de brises, résonnaient de la chanson des abeilles. Elles s'élançaient, en susurrant, d'une longue rangée de ruches vers des corolles fraîches qui sont comme d'autres petites ruches renversées. Dans toute une partie du jardin, la végétation était livrée à son caprice ou laissait aux branchages et aux feuillages la permission de se croiser, de se tasser, de s'enrouler, de s'entortiller au petit bonheur de la nature.

Jamais, devant ce luxe de murmures, de parfums, de couleurs, on ne se serait cru dans une ville.

On a observé que les natures les plus rudes, celles qui semblent le plus éloignées de tout ce qui est grâce et poésie, ont un penchant singulier pour les fleurs, ces êtres si absolument poétiques et gracieux.

Au physique, M. Puyberton, avec ses épaules épaisses, son teint hâlé, semblait taillé pour les luttes et les aventures où se déploie surtout l'énergie humaine.

M. Puyberton avait beaucoup voyagé et traversé les mers; il n'en était plus à recevoir son baptême du tropique; mais jamais il ne parlait de cette période de sa vie dans ses conversations avec Antoine, la seule personne qu'il entretenait de loin en loin.

Celui-ci put remarquer que dans les

temps d'orage, quand l'atmosphère est lourde d'électricité, ou bouleversée par la pluie et des vents furieux, M. Puyberton se promenait d'un pas agité sous les grands arbres, baissant la tête comme absorbé par un souvenir, l'excellent jardinier mettait encore cette particularité sur le compte du caractère incompréhensible de son maître, d'ailleurs très bon pour lui et pour ses fleurs.

Un soir, M. Puyberton rentra dans la maison d'Antoine et lui dit :

—Voilà quatorze ans que nous vivons ensemble, Antoine, et que vous n'avez affaire qu'à moi. Les choses vont changer dans une couple de semaines; vous allez avoir une jeune maîtresse à qui vous obéirez comme à moi-même, mieux qu'à moi. Toutes ses fantaisies devront être pour vous des ordres; il n'y aura pas de fleurs trop chères pour elle. Si votre travail et vos plans pour elle ou telle partie du jardin ne lui plaisent pas, il faudra recommencer. Vous me direz, au bout d'un mois, si cela ne vous plaît pas, mais, en ce cas, nous serions obligés de nous quitter.

Cette déclaration ne fut pas autrement explicative; elle laissa le pauvre vieil Antoine très inquiet.

—Mais c'est la fin du monde! pensa-t-il.

Et il voyait déjà un mauvais génie s'acharnant à mettre à mal la symétrie de ses plants; la nuit, il rêvait que les serres étaient brisées, les pots coquets où verdoyaient les plantes précieuses renversés et dispersés.

—Une jeune maîtresse! et capricieuse, à ce qu'il paraît!... Où diable monsieur a-t-il l'idée et pourquoi s'embarrasser de cela à son âge, à cinquante-trois ans sonnés! Allons, mon pauvre Antoine, fais ton paquet et songe au départ. Jamais je n'aurais cru monsieur capable de songer au mariage. Après cela, il est si original... Je l'ai toujours dit: cet homme ne comprend rien à l'horticulture.

A partir de ce jour, un grand changement s'opéra dans toutes les habitudes de M. Puyberton. Sa maison cessa d'être silencieuse. La vieille servante ouvrit la porte des chambres inoccupées, aux tapissiers et aux peintres. Et toutes ces pièces mortes retentirent bientôt du chant des ouvriers occupés à les réparer. Elles prenaient un air de fête.

M. Puyberton négligeait ses usines pour surveiller ces travaux.

—Ça va mal, disait Antoine, ça va très mal, répétait-il en arrosant des tulipes qui dressaient précisément leur calice multicolore dans les plates-bandes les plus proches de la maison.

Des fenêtres, grandes ouvertes, les ouvriers interpellaient le jardinier et lui disaient des choses gaies qui lui semblaient impolies.

—C'est le commencement de la jeune maîtresse, grommelait le brave homme en se retirant, c'est la paix perdue pour mon vieil âge.

M. Puyberton fit décorer un appartement d'une façon toute particulière. Il ne négligea rien pour le rendre attrayant.

On le vit, une journée durant, une lettre à la main, donner des explications qu'il y lisait et les commentant, avec beaucoup de détails, aux ouvriers. Il organisa une merveille d'ameublement. Tout, pourtant, était simple, mais de cette simplicité qui vaut son prix et trahit discrètement la fortune. Les rideaux blancs, les tentures, de couleurs riantes, annonçaient que l'hôte attendu était une jeune fille. Rien ne fut oublié.

Au bout d'un mois de ces travaux, les ouvriers partirent.

Et celle qu'on désirait arriva.

II

Antoine, le jardinier, s'était fait plusieurs idées fausses sur cette jeune maîtresse que lui avait annoncée son maître d'une façon si peu explicite.

D'abord, il s'imaginait que M. Puyberton voulait lui imposer une intrigante, à qui un légitime mariage et une jeunesse capricieuse livreraient tout dans la maison, personnes et choses, corps et âmes.

Ensuite, il s'était figuré cette jeune maîtresse, l'air hautain, marchant la tête levée et s'amusant à décapiter, du bout de son ombrelle, ses chères hémérocailles bleues.

Quand il entendit s'arrêter, à la porte, la voiture qui lui amenait cette redoutable inconnue, il prit sa bêche et s'installa, comme pour un travail urgent, dans le coin le plus retiré du jardin. Il retardait,

ainsi de quelques minutes, le moment de voir le tyran domestique.

En réalité, Antoine, sa bêche à la main, ne bêchait pas, il réfléchissait à sa nouvelle situation.

Quand, après quelque temps d'un travail simulé, il vit une robe flotter entre les groseillers, il jugea qu'il n'y avait plus rien à faire dans ce coin; il mit sa bêche sur son dos et s'apprêta à regagner sa maison.

Mais les jardiniers, ne furent pas leur destinée; Antoine, au premier détour d'allée, se trouva face à face avec M. Puyberton et l'inconnue.

—Ma fille, voici le jardinier, dit M. Puyberton. Antoine est un digne homme, à mon service depuis quatorze ans, et je n'ai jamais eu à me plaindre de lui, je crois que tu en seras contente.

—C'est vous, dit la jeune fille, s'adressant à Antoine, embarrassé de sa bêche, de sa casquette et de sa personne, c'est vous qui vous occupez de ce jardin; il est charmant. Jamais je n'ai vu de parterres mieux entretenus. J'adore les fleurs; j'en aurais même cueilli quelques-unes si je n'avais craint de mal choisir et de déranger votre ouvrage.

Antoine s'attendait à une scène tout autre. Celle qui lui parlait mettait une douceur exquise dans ses paroles. Elle était gracieuse à ravir; elle avait cet air délicatement modeste, qui va si bien aux blondes. Avec cela, des yeux noirs et un teint délicieux de fraîcheur.

Elle parlait, en penchant légèrement la tête sur l'épaule, sans aucune affectation, et son sourire ouvrait deux fossettes au bas de ses joues.

Tout aussitôt, Antoine prit l'allée qui menait au parterre et, tout confus de bonheur, se mit lui-même à saccager ses plants pour composer un bouquet.

On peut croire qu'il ne négligea rien.

D'un coup, cette jeune maîtresse, qu'il redoutait tant, avait fait sa conquête; l'ardent jardinier, en coupant ses fleurs, ne se demandait pas comment il se faisait que M. Puyberton eût cette fille et pourquoi lui, Antoine, son vieux serviteur, l'avait ignoré jusqu'ici. Quand on veut faire un beau bouquet, voyez-vous, il ne

faut pas s'amuser à chercher des mystères; il voulait, avant tout, se surpasser pour expier, par un cadeau superbe, les mauvaises idées qu'il avaient eues. Il y mit tout son art; et ce fut, en balbutiant des paroles d'excuses, qu'il présenta, à mademoiselle Suzanne, le fruit de sa cueillette diaprée et odorante, véritable don princier.

Il se retira, joyeux jusque dans l'âme, des remerciements de la jeune fille.

—C'est bien, Antoine, dit M. Puyberton; nous augmenterons tes gages.

—Ah! oui, mon père, dit Suzanne, enivrée de la vue et des parfums d'un si glorieux bouquet.

Le père et la fille continuèrent leur promenade par le jardin. M. Puyberton expliquait tout à Suzanne, avec une verve d'artiste; l'horticulteur se montrait sous le père, il prenait, à cette promenade, un double plaisir; il en devenait presque loquace.

Au bout d'une charmille, où s'élevait la clôture, un petit pavillon, en dehors du jardin, se dressait avec son balcon de sapin et son toit, où tournait une girouette à sujet. Tout un étage surmontait le mur; l'habitant de cette sorte de chalet avait vue sur le jardin de Puyberton.

—Voici, dit le père, la seule chose gênante dans ma propriété; je hais les voisins qui peuvent voir chez nous. J'ai plaidé pour faire supprimer cette servitude, j'ai perdu; j'en ai appelé, je plaide encore; j'ajouterai que, heureusement, ce pavillon est habité par une personne très discrète dont tu feras bientôt connaissance. C'est une vieille maîtresse de piano, mademoiselle Philomène, qui te continuera tes leçons, si tu veux. Ses fenêtres sont toujours fermées; mais un autre locataire pourrait s'installer ici, et...

A ce moment même, une fenêtre du pavillon s'ouvre, un jeune homme apparaît, pousse les persiennes en chantant et s'avance sur le balcon.

M. Puyberton fut interloqué.

On le serait à moins: imaginez un excellent industriel, s'attendant à voir le visage d'une vieille maîtresse de piano, qui s'appelle Philomène, et qui, tout à coup, se trouve en face d'un déluré garçon, vé-

tu de façon printanière, un bouton de rose au revers de son paletot blanc.

Le jeune homme manifesta également une certaine surprise, en voyant deux personnes arrêtées sous ses fenêtres et le regardant.

M. Puyberton se retourna vivement.

—Allons voir, dit-il à sa fille, si tante Rose est reposée.

Et ils se dirigèrent du côté de la maison tandis que le nouveau locataire du pavillon les suivait des yeux.

III

La tante Rose, qui servait de diversion si bien à point, était la soeur de M. Puyberton; elle avait surveillé avec un soin jaloux l'enfance de Suzanne et remplacé véritablement sa mère. Suzanne avait grandi sans connaître d'autres parents; elle avait aimé tante Rose avant d'avoir vu son père.

Du plus loin que la jeune fille se souvenait, elle se voyait seule avec la bonne vieille demoiselle, dans une maison située à Saint-Mandé, où il y avait un grand jardin commun à tous les locataires. Des vieilles dames venaient causer et faire de la tapisserie sur les bancs. Des petits voisins jouaient avec Suzanne. Pendant l'enfance, rien n'était sorti de ce programme peu varié—du moins Suzanne ne se rappelait rien de plus.

Un jour, un homme à la physionomie un peu sombre était venu s'asseoir à la table de la tante Rose. Suzanne avait alors six ans. Cet homme la prit sur ses genoux et l'embrassa.

La tante, à cette occasion, pour la première fois, fit prononcer à Suzanne le mot de "père". M. Puyberton était parti très préoccupé après une conversation longue avec la tante; telle avait été la première entrevue de M. Puyberton et de sa fille Suzanne.

Celle-ci, avec cette perspicacité demi-voilée que possèdent certains enfants, avait remarqué, depuis ce jour, un changement dans la maison et dans les habitudes de vivre.

Une transformation s'était opérée; de vieux meubles tombant en ruines furent

remplacés. Autrefois, Suzanne manifestait-elle un désir, la tante l'éluait adroitement; maintenant, la petite ne demandait jamais deux fois la même chose.

On pourvut la table plus abondamment; plusieurs fois par an, M. Puyberton faisait une courte apparition; toujours affairé, à peine assis, il parlait déjà de départ. La tante avait dit à Suzanne que son père demeurait en province, à L... On lui faisait écrire des lettres; M. Puyberton y répondait brièvement, s'inquiétait toujours du confort et envoyait de l'argent.

Suzanne surprenait parfois sa tante en grande méditation, son ouvrage sur ses genoux.

Un jour, elle avait demandé :

—Pourquoi, s'il vous plaît, tante Rose, mon père ne demeure-t-il pas avec nous?

Ce n'était pas la première fois que Suzanne faisait cette demande. Et quand les conversations prenaient ce ton, elles étaient toujours suivies de silence, pendant lequel la tante regardait avec inquiétude Suzanne, toute songeuse devant ce mystère de famille. La tante avait répondu :

—Ton père, ma fille, demeure à L..., où ses affaires le retiennent ; il dirige d'importantes usines, il y occupe beaucoup d'ouvriers...

—Et pourquoi avait repris l'enfant, ne demeurons-nous pas avec lui?

La tante avait cherché une bonne réponse.

Et Suzanne atteignit dix-neuf ans, que la réponse restait encore à trouver. C'est à cette époque qu'elle fut appelée à L... par ce père qu'elle connaissait trop peu et que nous la voyons s'installer avec tante Rose dans la grande et belle demeure de M. Puyberton.

Suzanne s'accoutuma bien vite. Ne regrettait-elle rien? Qui le sait? Pour dire qu'une femme ne laisse rien derrière elle en quittant une ville, il faudrait que son regard ne se fut jamais croisé avec un autre, qu'elle ne fut jamais allée à la promenade, qu'elle eut vécu dans cette maison sans fenêtres décrite par le conteur allemand.

Suzanne, cependant, paraissait prendre avec plaisir le courant de sa nouvelle vie

à L... quand un malheur irréparable vint la frapper.

La bonne tante Rose mourut subitement enlevée par l'apoplexie.

Suzanne pleura beaucoup tante Rose.

Quand elle revint de l'enterrement et surtout les jours qui suivirent, elle comprit combien elle allait être isolée.

Depuis qu'il avait pris près de lui sa fille Suzanne, M. Puyberton menait une existence moins active, il passait moins d'heures au travail et cependant il semblait plus fatigué qu'autrefois. De retour de ses ateliers, il se jetait dans un fauteuil sans desserrer les lèvres où la vue seule de sa fille pouvait amener un sourire.

L'oeil mi-clos, il méditait et semblait faire intérieurement de longs calculs.

Supputait-il le gain de ses quatorze années de travail? Se disait-il: "Bon! voilà qui est bien et maintenant, reposons-nous". Peu de temps après la mort de sa soeur Rose, il mettait son usine en vente.

Suzanne ne retrouva pas, dans son père, l'assidue et affable compagnie qu'elle venait de perdre. M. Puyberton n'avait rien de ce qu'il faut pour occuper une âme féminine. Il ignorait, lui, l'homme laborieux et rude, cet art des riens qui plaît aux femmes.

La pauvre enfant, inquiète de ses dix-neuf ans, ne connaissait personne dans la ville. M. Puyberton, on le sait, ne recevait point; il ne rendait aucune visite. Suzanne employait sa solitude à lire, à travailler, à jouer du piano. Elle se lia plus intimement avec mademoiselle Philomène, la vieille maîtresse de musique. Mais celle-ci n'était pas d'un commerce bien réjouissant.

Quand Philomène avait égrené tous les potins des petites villes, commenté le Magasin des Modes et conté la déplorable histoire de son dernier déménagement, c'était tout. Il ne fallait point lui en demander davantage.

Il est vrai qu'elle égayait de détails pittoresques ce déménagement dans lequel elle mêlait, avec force imprécations, le voisin habitant le pavillon. Son crime, en somme, était de ne pas avoir voulu re-

nouveler le bail de Mlle Philomène, mais c'en était un de premier ordre pour cette grande demoiselle sèche et coiffée, depuis longtemps, par Sainte-Catherine.

—Oh! oui, répétait-elle deux fois, le jour, vous pouvez vous flatter d'avoir un singulier voisin.

—Et qui donc? demanda Suzanne, un peu intriguée?

—Un jeune médecin, je crois, un mauvais sujet assurément, M. Maurice Leverrier. Vous pouvez l'entendre râcler du violon, quand il est fatigué de laisser son monde en paix.

—N'est-ce point ce jeune homme que nous avons vu au balcon du pavillon, le jour même de mon arrivée; mais il n'a point l'air du monstre que décrit Mlle Philomène. N'est-ce pas père?

M. Puyberton, toujours silencieux et travaillé par son idée fixe, hochait la tête pour toute réponse, en signe d'assentiment — ce qui scandalisa Mlle Philomène.

IV

Maurice Leverrier était un docteur aussi frais émolu que possible, de la Faculté de Médecine de Paris.

Vingt-six ans qu'on pouvait comparer aux dix-neuf ans d'un autre. Grâce à son teint blond, son adolescence n'en finissait pas. Dans le geste, dans la voix, dans la façon de se vêtir, de marcher, de parler, il savait mettre un je ne sais quoi de particulièrement alerte et gracieux.

Avec cela, capricieux comme une chèvre et frileux avec délices. Hélas! qu'il était peu gai, le jeune ami Maurice, quand s'abattait le temps d'hiver et que la bise s'escrimait contre les girouettes des toits! Mais au printemps, lorsque les mois charmants revenaient au calendrier, quel gentil flâneur il vous faisait, sa cigarette aux doigts et cravaté de couleurs tendres.

On ne pouvait point dire qu'il posât précisément; mais son tempérament d'artiste l'entraînait à exagérer les côtés sailants de sa nature. Or, avec sa tête délicate, sa voix pleine de caresse, son allure flottante, il était fait pour jouer quelque rôle de page spirituel dans un opéra-comique.

Maurice savait que son regard était éclairé de malice et que le sourire lui allait bien; il affectait donc, peut-être, son élégant scepticisme et ne se réclamait guère, l'aimable garçon, des titres de la Faculté; il possédait, d'ailleurs, une fortune à se passer toute fantaisie.

Tel était le juvénil docteur, à qui M. Puyberton vint rendre visite un après-midi.

—M. Maurice Leverrier a déposé sa carte chez toi, après son installation dans le pavillon; tu ne peux négliger de rendre cette politesse, avait dit Suzanne à son père; tu ne te trouvais pas à la maison, quand ce jeune homme est venu; il faut t'en excuser.

Jamais M. Puyberton n'était sorti de ses habitudes. Mais il comprenait que la présence de sa fille lui imposait tout un nouveau genre de vie. Il ne devait plus rester comme un ours dans son antre; désormais, toute visite reçue devait être exactement rendue. Il inaugurait ce nouveau système aujourd'hui même, et il commençait par le plus proche voisin.

Maurice reçut M. Puyberton avec beaucoup d'affabilité et il plut, au premier abord, probablement par opposition de caractère, à ce vieil homme d'affaires sérieux qu'il mit à son aise dès les premiers mots.

Celui-ci se retira enchanté; à quelque temps de là, il invitait Maurice à venir visiter son jardin. Il lui promit des plantes et des boutures.

Maurice accepta, et bientôt il vint souvent. Toujours agréablement vêtu, un stick à la main, il s'asseyait dans les chaises peintes en vert des bosquets, devant les tables rustiques. Là, on buvait des sirops, de la bière, et l'on causait. On était au mois où tombent les fleurs des acacias, qui ont une odeur à ensorceler l'âme la plus solide; et elles se posaient, en tournoyant, sur la mousse des verres ou dans les cheveux de Suzanne qui alors s'en débarrassait à moitié par un gracieux mouvement de tête, en souriant. C'était assurément, un tableau à tenter un peintre.

Maurice, un soir y songeait plus que de raison, en arpentant sa chambre:

—Qu'elle est gracieuse, quand elle sourit, quand elle parle, quand elle s'assoit, quand elle marche. Et, le matin, lorsqu'elle donne à boire à ses fleurs, avec son arrosoir bleu! Non, il n'y a que Mlle Suzanne pour avoir un arrosoir bien comme ça... Maintenant ce n'est pas un motif pour l'aimer. Car enfin, l'amour, ô philosophe, Maurice! l'amour...

Et sur ce mot gros d'orages, il s'apprêtait à faire déferler des flots de maximes ironiques pour bien se persuader qu'il n'aimerait jamais Suzanne. On frappa à sa porte.

—Qui frappe donc?

Et il eut comme un léger frisson du coeur, une sorte de pressentiment qu'on venait tuer son repos.

—Tiens; dit Maurice en ouvrant la porte, c'est mon vieil ami Julien!

—Ah! je te trouve donc; je te cherche depuis hier... Je viens à L...

—Et pour y rester?

—Oui, je suis nommé dans ta ville.

—Ah! c'est trop gentil, reprit Maurice. Bénissons l'Enregistrement qui t'envoie!

Ils s'assirent côte à côte sur le canapé, et quels bons souvenirs de Paris ne remuèrent-ils pas en devisant! Julien surtout était expansif; après avoir raconté comment il avait été envoyé, sur sa demande, par son administration d'Abbeville à L..., dont le climat est plus favorable à la santé de sa mère infirme. Mme Dambray, Julien tourna autour d'un autre sujet... Enfin il dit à Maurice:

—Connais-tu ta voisine, Mlle Suzanne Puyberton?

—Serait-ce la même Suzanne que celle dont tu me parlais tant à Paris et qui devait demeurer du côté de Saint-Mandé, il y a des hasards, ma parole!

—Précisément, je l'ai connue là-bas en tout bien, tout honneur, tu peux le croire; mais vois la destinée; la première personne que je rencontre en arrivant à L..., c'est Mlle Suzanne, au bras de son père. Elle passait devant l'hôtel où je suis descendu et jolie plus que jamais. Tu as des relations de voisinage avec M. Puyberton?

—Il me reçoit chez lui; j'y vais assez souvent.

—Ah! et tu connais Mlle Suzanne?

—Sans doute.

—Ah!

Sur ces deux exclamations de Julien, Maurice éclata de rire, et prenant les mains de son ami:

—Julien, Julien, tu me croyais amoureux de Mlle Puyberton! dit la vérité.

—Je le craignais un peu, reprit Julien.

—Rassure-toi, tu le sais bien, je ne suis pas l'homme d'un amour sérieux; l'amour d'ailleurs, qu'est-ce que c'est? Un mensonge qui figure bien en musique ou en vers. L'amour! mais c'est un bruit que les romanciers font courir; un préjugé que les ténors et les libraires entretiennent avec soin pour les besoins de leur industrie. Amoureux, moi, tu plaisantes!

—Alors tu vas me rendre le service de m'introduire chez M. Puyberton et de m'y présenter?

—De grand coeur, répondit Maurice.

—Je t'en prie, et je me fie absolument à toi; j'ai un immense besoin de lui parler et de la voir; je ne sais pas où cela me mènera... je marche où l'on me pousse... Que veux-tu?

—Tu vas au mariage, si tu es bon comique; à la mort, si tu travailles dans le drame.

—Enfin il me restera toujours d'avoir pu parler à mademoiselle Suzanne et l'aimer de près. Aimer est un but. Tu veux m'aider?

—Toujours.

Quelque temps après cette conversation, Mlle Suzanne se promenait avec son père dans le jardin. Elle l'entretenait d'un projet auquel elle semblait tenir beaucoup. Maurice avait émis une idée excellente et très praticable. Selon lui, Puyberton devait réunir, dans des soirées intimes, plusieurs personnes s'occupant de musique, et organiser ainsi de petits concerts de famille. Mlle Philomène amènerait ses élèves les plus fortes; Maurice s'était chargé de produire "des amateurs distingués".

Cette pensée ne déplut point à M. Puyberton. D'abord elle plaisait à sa fille.

Lui-même sentait un besoin de se récréer et ne savait comment s'y prendre avec son éducation incomplète et son peu d'usage.

Maurice, en qui il avait toute confiance, fut désigné comme l'organisateur de ces soirées.

—Et voilà, dit notre jeune ami, à quoi sert un art d'agrément. Julien joue du violon, mal ou bien, peu importe; il pourra voir Suzanne et lui parler, et ainsi réaliser son rêve.

De son côté, Philomène se multiplia; si bien que tout fut à point, à l'heure et au jour dits, pour la première soirée.

On sonne. Maurice va au-devant de celui qui entre. C'est Julien. Il l'amène vers la maison.

M. Puyberton se tenait sur le perron de l'escalier, à la porte du vestibule. Il descendit les marches pour aller au devant de l'invité de Maurice.

—Monsieur, lui dit le jeune docteur, j'ai l'honneur de vous présenter mon ami, M. Julien Dambray.

A ce nom, M. Puyberton ne put réprimer un mouvement; il devint très pâle.

Puis, après un silence pénible :

—Soyez le bienvenu, monsieur, dit-il.

V

—As-tu remarqué, dit Julien à Maurice, le lendemain de cette première soirée, comme M. Puyberton m'a reçu singulièrement?

—Oui, il y a là-dessous quelque chose que je ne comprends pas. Tu ne connaissais pas M. Puyberton?

—Pas plus que lui ne me connaissait, je suppose.

A partir de ce moment, parfois, le soir, Julien accompagnait Maurice chez M. Puyberton. Celui-ci était poli, mais strictement, et, dans toutes ses relations avec Julien, il gardait une étrange réserve.

Il ne se réjouissait plus des petites soirées musicales qui plaisaient tant à sa fille.

Son caractère semblait s'aigrir. Il montrait plus souvent cette sorte d'anxiété qui le saisissait par intervalles déjà avant ces incidents. Remarquait-il, dans sa perspicacité de père, l'entente muette

de Suzanne avec Julien? Avait-il surpris des regards et deviné leurs sentiments?

Suzanne, dès le premier moment, avait reconnu Julien; elle n'avait point eu à le regarder deux fois; c'était bien celui qui, à Paris, se trouvait à point nommé au détour de l'allée où elle faisait sa promenade; c'était celui que la femme remarquait; à qui, souvent, sans savoir pourquoi, irrésistiblement, elle fait une place particulière dans son cœur. Quant à Julien, qu'on juge de ses joies! chaque soir il redisait à Maurice les moindres paroles de Suzanne.

M. Puyberton parla un jour à Suzanne d'un projet de voyage qui les tiendrait éloignés de là pendant quelque temps; mais Suzanne considérant cette perspective d'une absence comme lointaine, ne fit d'abord qu'une médiocre attention aux propos de son père; elle était toute aux charmes du présent.

Julien, de son côté, continuait à se bercer de beaux espoirs; Maurice aidait de son mieux les amoureux, leur ménageant libéralement des entrevues rapides, seule à seul.

Une chose l'inquiétait; il se disait: M. Puyberton s'aperçoit de tout, je le crois; pourquoi le souffre-t-il! Il avait entendu parler du voyage projeté par M. Puyberton. Là, encore, il se demandait ce que signifiait cette énigme. Si les assiduités de Julien et peut-être aussi les siennes, portaient ombrage à M. Puyberton, que ne les congédiait-il tous deux poliment au lieu de quitter lui-même la place? Il existe mille façons de faire entendre à quelqu'un qu'il vous gêne. M. Puyberton n'osait-il pas? Bien que son antipathie pour Julien apparût clairement, Maurice constatait avec surprise qu'au cours d'une conversation où s'échangeaient des idées contraires, M. Puyberton partageait toujours les avis de Julien. On eût dit qu'il le craignait. Il ne le contredisait jamais, et pourtant il paraissait souffrir toutes les fois que Julien qui, cependant ne cherchait point à s'imposer, prenait la parole sur n'importe quel sujet, fût-ce le plus futile. Maurice dit à Julien:

—Il faut que tu te décides, car je prévois des incidents et des événements.

Consulte-toi bien. Où veux-tu en venir? Tu vis dans les nuages, cela ne peut pas durer, il faut une fin.

Un soir, Suzanne et Julien se trouvaient tous deux assis dans une rotonde du jardin. Les feuillages capricieux et odorants du chèvre-feuille en formaient les parois et la voûte; il régnait dans l'atmosphère cette ineffable langueur qu'on respire au crépuscule des journées chaudes. Par l'entrée du bosquet, comme au milieu d'un cadre vert et fleuri, ils voyaient le ciel brun où parfois se dessinaient soudainement les raies lumineuses.

C'étaient les étoiles filantes; on eût dit des pièces d'or très brillantes tombant une à une d'une bourse mystérieuse, et allégeant ainsi le ciel de ses richesses. Telle est la comparaison que fit Julien, et que Suzanne souligna d'un sourire. Mais en parlant ainsi, en prononçant ces mots d'or et de richesse, il y avait de l'amertume dans sa voix.

—Tout cela est perdu, semblait-il dire; la nature prodigue son or bien mal à propos. Que de trésors dépensés en pure perte, je suis pauvre, je n'ose parler et dire à M. Puyberton; J'aime votre fille, voulez-vous me la donner?

De si loin qu'il fit venir cette pensée, il était naturel qu'il l'eût en ce moment. Ceux qui aiment rapportent tout à leur amour.

Suzanne comprit. .

—Vous avez ce soir, dit-elle, un ton singulier, vous êtes triste.

Il y eut un silence.

Suzanne ne pouvait parler davantage; elle comprenait bien tout, mais ce n'était pas à elle à provoquer les confidences de Julien. Et peut-être, de son côté, Julien n'oserait-il jamais, dût-il mourir de son silence. La timidité est quelquefois une maladie mortelle.

—Il faut, reprit-elle avec un sourire délicatement contraint, que vous soyez en effet dans une situation d'esprit bien particulière pour comparer les astres à des pièces d'or que, du haut du firmament, un banquier céleste... comment disiez-vous déjà? Je veux savoir, ajouta-t-elle très vite, sans attendre de réponse, ce que

pense de votre comparaison M. Maurice, le littérateur de la société.

Elle appela le jeune docteur, en ce moment fort occupé à distraire M. Puyberton avec une dissertation sur une plantation d'azalées qui faisaient l'orgueil d'Antoine.

Maurice accourut aussitôt:

—Mademoiselle Suzanne, dit-il, il ne faut jamais demander à quelqu'un son avis sur une phrase prononcée par une personne présente. Je suis impartial, mais poli; si Julien veut bien aller aider M. Puyberton à admirer ses azalées, vous aurez mon avis très franc sur ce qu'il a pensé. Julien, M. Puyberton attend que tu ailles faire la cour à ses fleurs.

—Tu es importun, dit Julien fort troublé en se levant.

—Soyons francs, mademoiselle, reprit alors Maurice, resté seul avec Mlle Suzanne; Julien se moque absolument des étoiles. Qu'elles soient d'or ou d'argent, la question pour lui est mince; elles seraient en ruoltz ou en alluminium, qu'il ferait tout de même ses deux repas par jour; moi aussi, du reste, je ne vous le cache pas; s'il en parlait, c'était uniquement pour se mettre en train et parvenir à vous dire une chose qui s'est encore arrêtée sur ses lèvres; le peureux n'a pas osé.

—Une chose... quoi donc?

—Oui, la transition eut été adroite. Il vous faisait admirer ce luxe et cette prodigalité de richesses qui s'étaient au firmament, puis il se mettait, lui infime et déshérité, en présence de toutes ces splendeurs, puis...

—“ Un ver de terre amoureux d'une étoile,” interrompit Mlle Puyberton pour cacher son émotion sous une ironie aimable.

—Ah! ma foi! mademoiselle, vous voilà prise à votre propre citation. Eh bien, oui, Julien est amoureux d'une étoile, et cette étoile, c'est vous... Il n'est pas possible de voir votre fine tête blonde, vos yeux longuement fendus, votre air bon et doux qui fait rêver, et ces fossettes, que fait éclore votre sourire... voilà justement pourquoi Julien vous aime... Je vais tout vous révéler, puisque vous m'avez mis sur la voie; Julien n'est pas ri-

che, mademoiselle Suzanne, il vous aime, il n'ose pas. Voilà ce que tous les jours sa bouche veut et ne peut vous dire. Maintenant, vous le savez.

Maurice était un peu effrayé lui-même de l'ardeur qu'il avait mise dans cette déclaration. Mais il se rassurait en se persuadant bien que le trouble de la jeune fille avait pour cause son ami et non pas ses propres paroles; il la voyait baissant la tête, adorable dans sa confusion. Il ajouta rapidement:

—Je vais retrouver Julien, il saura par moi toute notre conversation. Peut-il compter sur de l'espoir? lui faut-il formuler sa demande auprès de votre père? quel mot vais-je lui rapporter: Non, oui, peut-être?

—Oui, répondit Suzanne, à voix si basse, que Maurice devina plutôt qu'il n'entendit.

VI

Voilà qui est bien, dit Maurice; elle est à nous. D'où il résulte que les femmes ne détestent pas les phrases de romans... je m'en suis tiré fort convenablement, puis comme elle m'a aidé! Elle m'a même répondu "oui", un peu plus tôt que je n'y comptais; elle m'a coupé deux ou trois effets dont j'attendais beaucoup mais pas tant.

Au reste, c'est fait; et puisque je ne l'aime pas, c'est-à-dire puisque je l'aime comme une soeur, j'en suis bien aise pour Julien que j'aime comme un frère. Il s'agit maintenant de l'assentiment de M. Puyberton; celui-ci sera assurément plus difficile à obtenir; il me faut de l'aplomb et une tout autre diplomatie, et, surtout là, moins de phrases...

Maurice avait fermement résolu d'unir le couple qui s'aimait sous ses yeux. Il ne voulait même point que les choses languissent.

—Quand ils seront mariés, je serai plus tranquille, je voudrais que ce fut fini. J'ai l'impatience d'un artiste qui voudrait voir son oeuvre au bout, car Suzanne est si belle... et Julien si accompli, ajouta-t-il rapidement... que ce mariage est une véritable oeuvre d'art. Mais M. Puyber-

ton n'entendra pas ces motifs, il lui en faudra d'autres; allons toujours?

Maurice s'arma de toutes pièces: de toutes les raisons qui pouvaient assurer le succès de Julien.

M. Puyberton n'avait jamais vu le jeune docteur aussi cérémonieux, que le jour où il se présenta à lui, chargé des intérêts de son ami.

Il y eut de l'inquiétude. C'est avec une véritable anxiété qu'il entendit Maurice lui parler de l'établissement de Suzanne...

Quand son jeune voisin eut prononcé le nom de Julien Dambray.

—Brisons-là, Monsieur, s'écria Puyberton en se levant de son fauteuil comme mû soudainement par un ressort; j'ai beaucoup d'estime pour vous, mais ce Julien dont vous avez fait un peu vite votre ami...

—Je vous demande pardon, interrompit Maurice avec vivacité, nous nous connaissons je pourrais dire, depuis l'enfance et j'ai pu longuement l'apprécier; c'est bien la plus loyale nature que je connaisse.

—Cela ne suffit pas.

Et M. Puyberton se promenait à grands pas dans la chambre; il faisait claquer ses doigts avec impatience: "Il ne manquerait plus que cela! murmurait-il" jamais refus n'avait été aussi accentué.

—Monsieur, dit Maurice, je vois bien qu'il m'est difficile d'insister. Cependant, je ne veux point partir sans dissiper les griefs que vous pouvez avoir contre M. Julien Dambray; d'ailleurs je me souviens maintenant de la roideur avec laquelle vous l'avez reçu le jour où je vous l'ai présenté.

Puyberton se retourna tout d'une pièce, comme s'il eut reçu un coup violent. Il répondit d'une voix un peu tremblante:

—C'est une erreur; vous vous trompez; je l'ai bien reçu. Des griefs! moi, contre lui! mais il n'y a rien, et il n'y aura jamais, je l'espère, rien de commun entre lui et moi.

—Permettez-moi de vous faire observer qu'on ne repousse pas, de la sorte, une demande honorable.

—Oui, c'est vrai, j'aurais dû vous dire: "Votre démarche m'honore, mais..." Je

ne sais pas les usages et je parle tout droit; je ne vais pas chercher midi à quatorze heures pour refuser ce qui me déplaît.

—Mais encore, reprit Maurice, que cette attitude commençait à échauffer, après l'avoir surpris, on fait l'honneur, d'ordinaire, à ceux qui se chargent d'une pareille mission, de colorer son refus d'un prétexte au moins acceptable.

—Eh bien, en considération de nos bonnes relations, fit brusquement M. Puyberton, je veux bien. Quelle est la situation de votre ami?

Alors, Maurice exposa la situation de Julien, il appartenait à une famille qui avait cessé d'être riche, sans cesser d'être honorable... il était très estimé dans son administration; il pouvait espérer un avancement rapide, et la carrière administrative ne lui offrait que les plus honorables perspectives.

Maurice Leverrier, enfin n'oublia rien de ce qui devait être dit dans ces circonstances, mais il sentait sa cause perdue. M. Puyberton, qui se promenait toujours dans la chambre, n'écoutait pas. Quand Maurice eut terminé son plaidoyer, M. Puyberton vint se rasseoir en face de lui, l'expression de son visage s'était radoucie, il lui prit les mains.

—Tenez, dit-il, avec de l'émotion dans la voix, tenez, M. Leverrier, j'espérais de vous autre chose, j'avais nourri un espoir, je dois vous le confesser; si vous-même vous aviez chargé votre ami d'une mission semblable à celle que vous accomplissez pour lui en ce moment, s'il était venu me dire de vous ce que vous venez de me dire de M. Dambray, je n'aurais pas eu de refus. Vous comprenez donc la vivacité de ma réponse. Je vous aime beaucoup. J'ai éprouvé de la sympathie pour vous la première fois que je vous ai vu. Je suis un homme rude, un travailleur et j'ai une fille à qui je ne sais comment parler.

Elle aime des paroles que je n'ai pas apprises, des manières qui ne sont pas les miennes. Vous, tous vos propos la font sourire; j'ai tout de suite envié, sans jalousie, pourtant, votre tête de blondin et vos façons délicates; je me suis dit que l'on pouvait vous confier un bijou fra-

gile sans crainte de le voir se briser entre vos mains. Ne croyez point, pourtant, que j'avais un but en vous livrant l'entrée de ma maison; non, mais l'idée que vous pourriez ressentir de l'affection pour ma fille ne me déplaisait point; ma confiance en vous, qui a été très grande, et mon hospitalité, qui a été très large, n'étaient point des pièges pour capter vos vingt-cinq ans, je n'aurais point été fâché, pourtant, que vous les prissiez pour des avances

On comprendra l'étonnement de Maurice devant la nouvelle allure de la conversation.

En parlant ainsi, M. Puyberton tenait les yeux demi-baissés. Maurice regardait fixement cet homme qui lui offrait la main de sa fille comme font les rois de fées pour récompenser les plus courageux chevaliers. Il se disait que telle pouvait être la mode autrefois, au temps des fées, mais que depuis on avait changé beaucoup, et M. Puyberton l'étonnait. A son étonnement se mêlait un certain regret vague qu'il ne définissait pas très bien.

M. Puyberton continuait sans lui laisser le temps de placer une réponse:

—Vous auriez été heureux, je le crois, je ne me trompe pas sur les sentiments de ma fille. Si vous voyiez comme elle vous écoute! elle boit vos paroles. Si elle va dans le jardin, ses yeux sont si vite tournés du côté de votre pavillon! que de fois à table ne me parle-t-elle pas de vous! elle retient toutes vos réparties et me les répète avec une complaisance qui vous charmerait sûrement. Qui pensez-vous donc qui choisit les boutures que je vous donne pour vos pots de fleurs? Croyez-vous que c'est moi ou bien Antoine? Du tout, c'est elle.

Maurice Leverrier n'avait jamais été soumis à pareille épreuve; mais il n'aurait su dire si le langage de M. Puyberton lui plaisait ou lui déplaisait. Il ne se sentait point la force de l'arrêter dans ses élans indiscrets.

—Si vous saviez comment la petite rusée s'y est prise pour nous faire lier connaissance; elle a tout conduit. Pour la première fois de ma vie, elle m'a fait rendre une visite. Et vous venez ici la

demander pour un autre! Mais vous ne sentez donc rien, vous ne comprenez donc rien, vous ne voyez donc rien?

—Monsieur, répondit enfin le jeune docteur en se levant, je ne suis point fat au point de vous croire. Vous vous méprenez sur les sentiments de votre fille. Vous vous en convaincrez en l'interrogeant, si vous voulez bien lui communiquer la demande que je vous adresse au nom de M. Dambray. Un seul mot encore: je vous ai parlé de la position de M. Julien Dambray. Il me reste à vous lire une lettre que son père reçut il y a une quinzaine d'années, et qui contient une espérance de fortune dont l'éventualité pèsera peut-être quelque chose dans la résolution que vous allez prendre.

Maurice parlait plus gravement que jamais et comme un homme qui, ébranlé par des sentiments qu'il ne s'attendait pas à voir remuer en lui et n'ayant plus beaucoup d'espérance, veut du moins accomplir jusqu'au bout et correctement cette mission.

—Quelle lettre? s'écria M. Puyberton en se renversant sur son fauteuil.

—Je vais vous la lire.

Et Maurice commença:

A Monsieur Eugène Dambray,
ancien banquier, à Paris.

—Ce M. Eugène Dambray est le père de Julien.

“Monsieur,

“Une somme de deux cent mille francs vous a été soustraite par un caissier infidèle; elle est tombée, par suite de circonstances qu'il serait trop long de vous exposer, entre les mains de celui qui vous adresse ces lignes. Il a reçu cette somme en dépôt pour vous la rendre; vous la recevrez quelque jour avec tous les intérêts composés, accumulés pendant tout le temps qu'elle restera en ma possession.

“Monsieur, j'ai été honnête toute ma vie; je suis malheureux; j'ai couru tous les hasards, j'ai tenté toutes les chances, j'ai traîné mon existence sous tous les climats pour avoir de l'or. Je n'ai pas réussi; je suis las de chercher.

“J'userai du dépôt qui m'est confié, je le ferai fructifier; vous profiterez de ce qui me profitera; excusez cet emprunt

forcé et comptez qu'un jour, il vous sera restitué intégralement.

“Croyez en la parole d'un ancien honnête homme dont vous bénirez peut-être un jour l'industrielle activité.” (Pas de signature).

Pendant la lecture de cette lettre, Maurice n'avait pas levé les yeux sur M. Puyberton; il eut été effrayé de sa pâleur.

Et, avec un rire sec et forcé:

—Vous croyez à ces fables, jeune homme, dit le vieil industriel; je vous croyais plus sérieux! Au revoir.

Et il le quitta, le laissant seul dans la chambre.

VII

En quittant Maurice Leverrier, M. Puyberton rentra dans sa chambre et réfléchit profondément. Sa rêverie muette semblait l'occuper tout entier; il en était véritablement la proie.

Il se levait pour se rasseoir, il se rasseyait pour se lever.

Il allait de son bureau à sa fenêtre, de sa fenêtre à son bureau. Cette promenade sans but trahissait une affreuse agitation intérieure; elle dura plus de vingt minutes.

Ensuite, il se dirigea vers un tiroir de son secrétaire; il en tira une liasse de papiers: c'étaient des obligations, des valeurs; il les jeta avec colère sur la table.

—Qu'il prenne ses quatre cent mille francs, dit-il, et que cela finisse.

Il se promena encore un instant, l'oeil fixé sur ces papiers qui représentaient quatre cent mille francs.

Il les reprit, et de ses doigts crispés, il les compta et en supputa la valeur.

—Ils y sont bien tous.

Puis inquiet, il regarda autour de lui comme un homme qui craint une surprise.

—Eh bien, dit-il, tout sera fini, je les lui donnerai dès demain, je n'attendrai pas plus longtemps... demain, quel poids de moins sur ma poitrine!

Voyons! deux cent mille francs, quatorze ans, cinq pour cent, les intérêts des intérêts, cela fait bien quatre cent mille francs, puisque à ce taux, toute somme est doublée dans quinze ans.

—Ah ! enfin je vais être libre, voilà donc le moment où je serai délivré de ce fantôme. Après tout, il n'aura pas à se plaindre, son placement a été bon. Je lui aurai servi, pendant quatorze ans d'homme d'affaires. Ai-je mal géré ses biens ? non, sans doute le résultat répond pour moi, je rends mes comptes, voilà tout. Qu'y a-t-il de plus ?

M. Puyberton prit une feuille de papier, il se prépara à écrire; mais la plume lui glissa des mains et il retomba dans ses réflexions.

Tous ses souvenirs lui revenaient à la mémoire, il se voyait à l'origine de sa fortune qu'il devait, comme un honteux voleur, à la violation d'un dépôt sacré.

Il y avait déjà bien longtemps, de cela, il y avait quatorze ans; mais sa pensée remontait encore plus haut; elle embrassait toute sa vie dont la misère, pensait-il, lui fournissait une excuse ; il voyait naître sa petite Suzanne; la mère mourait dans ses couches, il restait seul avec cet enfant.

—Tiens, avait-il dit à sa soeur, la défunte tante Rose, prend l'enfant, élève-le, moi je m'en vais chercher fortune, je ne veux pas que ce pauvre être mène l'existence dénuée de son père.

Alors, il se voyait partant sur le bâtiment des chercheurs d'or. Pendant deux ans, suant à la peine, il avait, au fond des mines interrogé des veines stériles; il s'était ensanglanté la peau des mains dans des recherches infructueuses; à la fin, jetant la pioche, il s'en était allé.

Il retournait vers la France, lassé et désillusionné, son vaisseau fut assailli par une tempête. Puyberton revoyait par la pensée, tous ces détails comme dans des tableaux qui se seraient succédés sous ses yeux.

Il se retrouvait dans cette affreuse nuit où le bâtiment prenant eau et secoué par les vagues avait sombré tout à coup. Tous les passagers, terrifiés, se précipitaient vers les chaloupes.

Sur la même embarcation que Puyberton se trouvait un voyageur, atteint dans le branlebas de la tempête par un débris de la mâture; épuisé par la perte de sang, il semblait chercher quelqu'un avec anxi-

été. Ce blessé s'était couché sur l'avant de la chaloupe, il se sentait mourir et il ne voyait autour de lui que des êtres tremblants, sauf Puyberton qui conservait son sang-froid. Le voyageur l'appela lui.

—Vous êtes un homme vous; vous ne tremblez point ; vous serez en état de m'écouter; Je n'ai plus que quelques instants à vivre, je perds mon sang et déjà je sens la mort me glacer; vous, compagnon, vous pouvez, sur cette chaloupe, parvenir à échapper. J'ai un secret et un dépôt à vous confier; acceptez-vous ?

L'homme ouvrit une valise.

Puyberton se le représentait en ce moment dans cette attitude. Cette main déjà crispée par l'agonie désignait un lourd portefeuille.

—Voici, dit le mourant, ce que vous remettrez à qui il appartient.

Puis, il raconta, d'une voix entrecoupée des hoquets, qu'il avait reçu d'un malheureux caissier en fuite, et lui aussi près de mourir, le prix d'une restitution.

—Je voulais faire moi-même cette restitution, ajouta-t-il, je meurs; je vous la délègue; les deux cent mille francs que je vous confie vous diront assez quelle doit être votre première démarche à votre débarquement.

Le voyageur expira quelques instants après, non toutefois, sans avoir donné tous les renseignements nécessaires.

Puyberton tenait donc entre ses mains cette fortune qu'il avait tant rêvée; mais cet or appartenait à un autre. On sent toutes les tentations qui l'assaillirent.

Il y succomba.

Et l'on sait le reste; cette lettre dont Maurice Leverrier lui avait donné lecture était de Puyberton lui-même qui l'avait écrite à son arrivée en France. Puis il s'était établi, le capital volé s'était multiplié dans ses mains actives.

Maintenant, quatorze ans après son crime, il voulait restituer.

—Comment, se disait-il, ce Julien est le fils de M. Eugène Dambray! Et, par une singulière coïncidence, il recherche ma fille; c'en est trop! et de quel droit, je vous prie, me prendrait-il ma fille! je ne la lui dois point; je lui dois quatre cent mille francs; mais rien de plus. Qu'il

prenez son argent et me laissez en paix!

Lui, le mari de ma fille! il faudrait donc avoir sans cesse devant moi ce vivant remords, à moins de renoncer pour toujours à voir ma Suzanne.

Pendant quatorze ans, il avait eu le spectre du père à son chevet, aujourd'hui une réalité se substituerait à ce spectre pour continuer la scène de revendication!

Et cela jusqu'à la fin, toujours, toujours.

Il avait travaillé pendant quatorze années; sa fortune, pensait-il, était bien à lui, Puyberton, l'honnête industriel estimé de tous. C'était, en somme, par son travail et sa patience qu'il avait pu subvenir aux charges nécessitées par sa fille; tout ce qui appartenait à sa fille était à lui; il pouvait donc disposer d'elle.

Si Julien Dambray se mariait avec Suzanne, sans doute il ignorerait toujours quel beau-père au juste il se donnait.

Mais Puyberton ne pouvait songer sans frémir à cette existence perpétuellement troublée par la même histoire de restitution, revenant au foyer de la famille.

Il serait forcé de bénir le bon voyageur qui rendait les sommes d'argent confiées; mais, au second dépositaire de ces sommes, on n'accorderait qu'une sorte d'estime ironique, plus poignante que le mépris. Et l'on ajouterait, pour l'instruction de ses petits enfants, aux volumes de la "Morale en action", une histoire intitulée: l'"Honnête Voleur". Non, jamais Dambray ne serait son gendre, Puyberton paierait plutôt les intérêts des deux cent mille francs à six pour cent!

Puyberton était bien coupable: l'occasion d'une réparation s'offrait, il pouvait donner sa fille à Julien Dambray, il se sacrifiait lui-même s'il le fallait! il l'abandonnait pour toujours; mais il reculait absolument devant ce sacrifice qui n'eût été cependant qu'une juste réparation.

Quand on a vécu si longtemps avec le poids d'une faute sur la vie, il en reste toujours quelque chose. On ne peut pas dire: je serai filou pendant tant d'années, et, mon affaire fait à jour fixe, je deviendrai honnête homme.

Il y a, dans l'atmosphère de l'argent volé, une certaine fumée qui stupéfie en

vous une partie de sens moral. Cet homme ne pouvait pas comprendre qu'il devait à Julien Dambray plus de quatre cent mille francs.

Mais sa fille, ce trésor complet d'intelligence, de beauté fière, d'instruction, tenait indirectement de l'argent volé une partie de ce qui pouvait la faire aimer, eût-elle été aussi élégante, aussi fine de traits et exquise de manières, sans la culture physique et intellectuelle que permet seule la fortune?

Qui avait payé tout cela? l'argent de M. Dambray, d'abord; ensuite l'industrie de Puyberton, les bons soins de la nature avaient aussi une part à réclamer dans tout ce qui formait une femme accomplie; mais n'appartenait-elle pas d'abord et surtout à Julien, auquel, par une mystérieuse coïncidence, elle venait de se promettre, comme si l'innocente et belle enfant avait eu l'intention d'effacer, jusqu'en sa plus légère trace, le crime paternel qu'elle ignorait.

Puyberton ne faisait point ces réflexions; il voulait rendre exactement ce qu'il considérait comme sa dette, ainsi que dans une convention commerciale ordinaire. Il comptait pour rien les années de misère de Julien et sa jeunesse écoulée presque tout entière dans la pauvreté. Grisé par la possession de l'or, il ne s'en séparait que péniblement et détestait son créancier malgré lui. On aime rarement ceux à qui l'on doit quatre cent mille francs, dirait sans doute un philosophe.

Il se courba sur la table et écrivit:

"A Monsieur Julien Dambray, héritier de M. Dambray, père, ancien banquier à Paris.

"Monsieur,

"Par une lettre en date du... je vous ai annoncé la restitution d'une somme de deux cent mille francs qui vous avait été soustraite. Cette somme est entre mes mains depuis quatorze ans; j'ai à vous la remettre en y ajoutant les intérêts composés depuis cette époque, qui la portent à quatre cent mille: vous les trouverez ci-joints, en diverses valeurs dont je vous donne ci-contre le détail.

"J'ai l'honneur de vous saluer.

"Votre dépositaire".

Il achevait à peine d'«avoir l'honneur de saluer» Julien dans cette lettre étonnante, qui donne une idée des sentiments de Puyberton, lorsqu'on frappa à sa porte; et légère, presque joyeuse, sans attendre qu'on lui eut dit d'entrer, Suzanne parut. Le père n'eut que le temps de glisser la lettre au milieu des valeurs étalées devant lui.

—Viens! dit-il à sa fille, en essayant de sourire, j'allais te faire appeler, j'ai précisément besoin de causer avec toi.

Puis il ramassa les valeurs, les frappa du revers de la main, et dit à la jeune fille en se levant:

—Quatre cent mille francs, ma jolie Suzanne, c'est notre dot... et voilà qu'il est temps de s'en occuper; c'est justement de cela que nous allons causer ensemble:

Et il serra devant elle les valeurs dans son secrétaire.

VIII

Au sortir du cabinet de travail de son père, Suzanne s'enferma dans sa chambre. Elle se jeta sur son lit; elle se couvrit le visage de ses mains, mais ses yeux brûlants se refusaient aux larmes. Une scène poignante pour elle avait dû se passer entre elle et son père qui n'avait pas eu pour cette frêle et nerveuse nature tous les ménagements nécessaires.

Sous le coup de son exaltation, et comme frappée d'une subite folie, elle prit la plume et écrivit la lettre suivante à Julien:

«Monsieur Julien,

«Excusez-moi si je vous écris: une détermination subite de mon père me contraint de quitter L... au point du jour. Je désirerais vous voir un instant avant de partir, mais, par suite de votre démarche, l'entrée de la maison vous est interdite. M. Puyberton, mon père, m'a semblé très prévenu à votre égard. Je vous prierais de vous trouver ce soir au jardin, j'ai à vous dire où je vais, ce que je veux... Je suis honteuse et bien triste, bien triste...

«Cette lettre est un grand secret entre nous..., et même n'en parlez pas à M. Maurice. Mille pardons.

«S.....»

Un graphologue, un de ces devins de l'écriture qui saisissent, dit-on, les secrets d'un cœur en lisant trois lignes, eût découvert dans cette lettre hâtive des traces de désespoir et aussi la honte.

Les lettres, menues, se serraient les unes contre les autres comme humiliées de se trouver réunies pour former un tel sens.

Suzanne avait évidemment perdu la notion de ce qu'elle se devait à elle-même. Le refus de son père, sa façon brusque de l'éloigner de L..., après l'y avoir fait venir, il y avait un an à peine, et l'y avoir traitée jusqu'ici en véritable enfant gâtée, l'antipathie violente que M. Puyberton venait de témoigner devant elle pour Julien, tout la jetait dans un trouble profond dont elle n'était pas maîtresse.

Elle comprenait, elle ne pouvait comprendre qu'une chose: c'est que Julien n'était pas jugé assez riche pour elle.

Eh bien? demain, ce ne serait plus un motif.

Cette pauvre âme, si peu née pour l'intrigue avait conçu la chose la plus folle qu'on puisse imaginer; à sa façon fiévreuse d'écrire sa lettre on voyait qu'elle la considérait simplement comme l'accessoire d'un dessein plus audacieux.

Elle la relut à peine pour y ajouter l'indication d'une heure au rendez-vous; elle la plia rapidement, comme si elle lui eût brûlé les doigts, puis elle sortit pour la faire parvenir.

En revenant à la maison, Suzanne marchait comme dans un rêve.

Elle n'assista point au dîner, mais M. Puyberton ne put avoir connaissance de ce détail, car lui-même se passa de souper ce soir-là... Il était désolé d'avoir contristé sa fille, mais il ne savait point et ne pouvait savoir combien il l'avait profondément atteinte.

Il était du reste, très remué lui-même, par les événements.

La restitution à M. Dambray lui pesait à opérer, et il cherchait une combinaison qui pût lui permettre de ne se trahir en rien. Il pensait qu'au cours de son voyage, dans une ville où il ne serait pas connu, il pourrait confier à un notaire son dépôt et donner mandat de le faire par-

venir à Julien. Ce voyage servait donc ses plans de plus d'une manière, car il croyait aussi que le chagrin de sa fille ne résisterait point au changement d'air et à la distraction.

IX

Il pouvait être onze heures du soir, Antoine fatigué des labeurs du jardinage dormait dans sa petite maison, quand son sommeil fut troublé par des craquements se produisant au-dessus du toit.

Il se frotta fortement les yeux; il vit bien qu'il ne rêvait pas. Et il sauta hors du lit.

— Ces maraudeurs sont intolérables, grommela-t-il... mais aussi monsieur est bien imprudent. C'est son satané marronnier, sans doute, qui nous joue enfin des tours.

Il faut dire pour bien comprendre cette inquiétude d'Antoine, qu'auprès de la petite maison où il habitait, se dressait un superbe marronnier dont les premières branches touchaient la crête de la muraille de clôture. Le pied de l'arbre n'était distant du mur que d'un mètre tout au plus, et se prêtait à l'escalade. Tous les jours, M. Puyberton passait devant cet arbre; entier dans ses volontés et ses caprices, il avait dit: "Il restera là" et il restait.

Antoine, avait insisté en vain:

— Monsieur, faites donc abattre cet arbre, il sera la cause, vous le verrez, de quelque mauvaise aventure. Le monde "sont" si méchant "au jour" d'aujourd'hui!

— Antoine, il restera là envers et contre tous; et les procès qu'ils me feront ne l'abattront point.

Et le marronnier demeurait en effet, debout, avec sa tête ombreuse, défiant Antoine et tendant ses grands bras au dehors avec l'air de dire aux passants:

— "Vous ne montez pas? Venez donc faire un tour chez M. Puyberton. C'est un brave homme de propriétaire qui me laisse là pour vous aider à passer par-dessus le mur."

— Oui, oui, répétait résolument tous les trois jours M. Puyberton qui n'était pas

du tout, comme on le sait, un bonhomme de propriétaire; nous plaiderons devant tous les juges, jusqu'au bout, s'il le faut.

La vérité est qu'on avait fait mille vexations à M. Puyberton au sujet de ce marronnier; il empiétait, comme nous l'avons dit, sur le terrain voisin qui se trouvait être occupé par une ruelle peu passagère. Or, conformément à un arrêté de M. le préfet de... M. Puyberton avait été invité par la municipalité de L... à élaguer son arbre. M. Puyberton n'en avait rien fait, prétendant que la ruelle lui appartenait à lui et non à la ville. Bref, c'était matière à procès. M. Puyberton plaidait, et pendant que se discutait son sort devant les juges, le marronnier vivait à l'abri de la serpe et de la hache.

Pourtant, au moment où nous sommes, les prédictions du vieil Antoine paraissaient se réaliser; quand il sortit de chez lui demi-vêtu, son fusil à la main, il aperçut un homme qui s'aidait des branches pour gagner la crête du mur et sortir du jardin.

— Eh là! qui êtes-vous? descendez, ou je fais feu.

L'homme ne parut point entendre la sommation.

Antoine mit son arme en joue.

— Descendez! vous dis-je.

L'homme essayait encore de fuir. Antoine fit feu.

A ce moment la lune, jusqu'ici voilée par des nuages, éclaira la scène et le jardinier reconnu dans celui qu'il croyait être un maraudeur ou un voleur, un des habitués de la maison.

C'était, en effet, Julien Dambray.

Antoine le vit fort distinctement et put le croire atteint par le coup de fusil, car Julien parut fléchir, atteindre avec peine le sommet du mur derrière lequel il disparaissait comme s'il tombait de l'autre côté, dans la ruelle qui longeait le jardin.

Antoine perdit tout à fait la tête; une main crispée sur son arme fumante et tenant de l'autre son bonnet de coton, il s'élança sous les allées en criant: Au secours!

X

Julien Dambray n'avait point été bles-

sé; un peu étourdi par la chute qu'il venait de faire en se laissant tomber des branches du marronnier dans la ruelle, il se mit à courir.

Il ne sut pas trop d'abord où il dirigeait ses pas. Il allait au hasard...

L'air frais de la nuit lui faisait du bien, il marchait sous la pleine lune, songeant à mille choses, les unes douces, les autres cruelles; la scène qui venait d'avoir lieu, au moment où il franchissait la muraille pour fuir, l'inquiétait; l'incident du jardinier lui donnait à réfléchir, mais surtout il avait l'âme triste jusqu'à la mort, en songeant aux adieux que Suzanne venait de lui murmurer dans l'émotion du premier rendez-vous.

—Oh! je n'aurais pas dû y aller, peut-être... Mais cependant, ne plus la revoir... C'est fini, disait-il tout bas, c'est fini!

Il ne pleurait pas, mais il avait la fièvre, ses mains brûlaient.

Un détail matériel vint le tirer de son désespoir, il s'aperçut que dans son escapade il avait déchiré ses habits. Il secoua la poussière dont ils étaient souillés, et comme un homme qui s'éveille, il s'orienta et prit le chemin de sa maison.

Madame Dambray, sa mère, dormait quand il rentra; mais on voyait qu'elle avait veillé jusqu'au dernier moment. La lampe brûlant encore se trouvait à côté d'elle sur la table; la pauvre femme était étendue dans son grand fauteuil, sa tapisserie sur ses genoux.

—Pauvre mère! dit Julien en l'embrassant sur le front.

Madame Dambray sourit et de cette voix lente des personnes qui sont accoutumées à la souffrance:

—Te voilà, Julien, dit-elle, tu as beaucoup tardé ce soir; d'où viens-tu donc?

Julien s'excusa comme il put, et Madame Dambray remarqua son émotion, mais elle ne dit rien. Son fils prit congé d'elle quelques minutes après et se retira dans sa chambre.

Une fois chez lui, Julien ne se coucha pas. Il ouvrit sa fenêtre, il réfléchit.

Cette fois il ne remua plus des pensées en lui-même, mais des chiffres.

—Si j'avais seulement cent mille francs, disait-il, 100,000 francs! Suzanne devien-

drait ma femme. Son père ne me l'aurait pas refusée; elle serait à moi pour jamais.

Il imaginait des choses impossibles, des trouvailles mystérieuses, une restitution de l'argent volé à son père... Puis, souriant de naïveté, il commença à se déshabiller en soupirant.

En quittant son pardessus, il constata qu'il devenait impossible tant il était plein de déchirures.

—Allons, dit-il, avec un soupir, tout va bien.

Il mit son vêtement sur son lit, et comme il en avait l'habitude tous les soirs, il enleva les objets de poche.

—Tiens, qu'est-ce cela? dit-il.

Il venait de trouver sur lui une liasse de papiers qui ne lui appartenait pas.

Et quelle ne fut pas sa surprise quand il ouvrit cette liasse très serrée dont il ne s'expliquait pas la provenance!

S'était-il trompé de pardessus? non, le sien était reconnaissable. Il se voyait entre les mains toute une fortune! Il y avait des valeurs d'un chiffre considérable! Il ne demandait que cent mille francs tout à l'heure. Il jugea du premier coup d'oeil que cette somme était dépassée. Comment donc se trouvait exaucé, le désir qu'il venait d'exprimer, en pensant à la distance qui le séparait de Suzanne! Il se perdit dans ce mystère.

Un instant, Julien resta immobile, ne sachant que dire ni que faire, osant à peine toucher ces papiers précieux, incapable de s'expliquer rien.

—Si tout cela était à moi! pensa-t-il enfin.

Il attribuait sa trouvaille à une erreur; puis, cette idée de la restitution qu'il avait caressée maintes fois comme une chimère se présenta à sa pensée.

—Si pourtant c'était cela; se disait-il; debout, près de son lit, le front plein de sueur.

Il osait à peine effleurer le trésor du bout des doigts. — Voyons! on avait sous-trait deux cent mille francs à son père... S'il y avait juste là deux cent mille francs, il y aurait de grandes chances pour que ce fut l'argent de la restitution désirée.

Julien, dans son trouble, liait avec pei-

ne ses idées les unes aux autres. Il se mit à additionner toutes ces valeurs qui représentaient tant de bonheur humain; mais d'abord il voulait appeler sa mère; ensuite il se décida à ne pas le faire pour ne point lui donner de fausse joie; après le calcul il irait lui dire : "Mère, nous sommes riches", en attendant, fiévreusement, il recommença plusieurs fois ses calculs et les quitta découragé. Il y en avait trop; ce n'était pas la restitution. Car Julien, dans l'émotion poignante qui le saisissait, ne comptait pas les intérêts de l'argent soustrait depuis le moment du vol.

Il eût été si heureux de posséder seulement le quart de ce que lui devait le voleur de son père.

A travers les merveilleux papiers, tout à coup, il aperçut une lettre... C'était celle que Puyberton avait écrite pour annoncer la restitution Dambray. On se rappelle qu'à l'entrée de Suzanne dans son cabinet de travail, il avait glissé cette lettre parmi les valeurs.

Julien ignorait ce détail, mais quand il l'ouvrit et la lut il ne put se contenir devant l'explication nette et précise qu'elle donnait, il alla frapper à la porte de Mme Dambray.

La pauvre femme ouvrait avec peine ses yeux alourdis par le premier sommeil il lui dit: "Mère nous sommes riches".

Mme Dambray croyait continuer un rêve.

Elle fit approcher la lampe, et sous le rond lumineux dessiné par l'abat jour, Julien déposa sur la table de nuit une liasse miraculeuse, que Mme Dambray essayait de palper par un mouvement machinal de ses mains paralysées.

—Et d'où vient tant d'argent! dit-elle, il y a donc enfin une justice!

—Tiens mère, dit Julien, cette lettre t'expliquera tout.

Et il lut à Mme Dambray la lettre de Puyberton.

En effet, il n'y avait pas à en douter, le dépositaire infidèle restituait. C'était bien une réalité et non une plaisanterie. Si ironique qu'on soit, on ne fait pas des plaisanteries de 400,000 francs.

Ils comparèrent l'écriture des deux let-

tres, de celle que M. Dambray père avait reçue il y a quatorze ans et de celle que Julien venait de lire: ils trouvèrent des ressemblances, quoique la caligraphie dans les deux ait été habilement contrefaite.

Julien et Mme Dambray se regardèrent silencieusement.

Ils eurent tous deux la même pensée: c'était trop de bonheur à la fois pour être possible! Mme Dambray demanda à Julien des détails précis; d'abord, qui lui avait remis cette somme? d'où la tenait-il?

Il venait de la trouver dans la poche de son pardessus; mais qui pouvait donc bien l'y avoir mise? dans quelles maisons Julien se rappelait-il avoir déposé ce vêtement? Cette somme ne lui avait pas été donnée de la main à la main, on ne pouvait pourtant pas l'accepter sans savoir d'où elle venait.

Julien chercha; il refit en imagination toute sa journée. Il se demanda où, quand, dans quelles circonstances une si étonnante aventure s'était pu produire.

Il raconta à sa mère, par le menu, les détails de son existence depuis le matin; il récapitulait, à son bureau, il avait mis son pardessus au porte-manteau; dans la soirée il était entré au café avec un ami. Là, ayant eu à mettre la main à la poche pour prendre un journal, il se souvenait de n'y avoir rencontré rien d'insolite; par conséquent, à cette heure-là, huit heures du soir, la mystérieuse restitution n'était point encore opérée; elle devait être postérieure à ce moment.

—Eh bien, dit Mme Dambray, où donc es-tu allé ensuite?

Julien ne répondit pas immédiatement. Ses paroles furent celles d'un homme embarrassé.

—Ensuite... je n'ai plus souvenir... Je ne sais pas... Je me suis promené avec Maurice Laverrier.

Il ne voulait point confier à sa mère son rendez-vous dans le jardin Puyberton; mais maintenant il voyait clair; tout à coup la lumière se faisait autour de lui, toute la scène de l'entrevue avec Suzanne se reconstitua dans son esprit comme sous ses yeux.

D'abord il avait attendu dans un bosquet près de cinq grandes minutes, — cinq siècles! Elle ne venait pas; manquait-elle de parole? M. Puyberton savait-il tout? Après cette torture de l'attente que les très amoureux seuls comprennent, il entendit un bruit de pas, et voici Suzanne devant lui dans son joli peignoir bleu, l'innocente! Elle est venue avec confiance; elle a couru pour éviter du retard; elle est tout essoufflée et elle tremble.

On ne savait comment s'aborder. Julien lui dit quelque chose de niais, elle répondit par quelque chose de naïf.

Le programme des premiers rendez-vous entre deux êtres qui s'aiment assez pour se respecter varie peu. Il est le même depuis l'origine du monde; et les révolutions, qui transforment tout, n'y ont rien changé: des phrases rapides, un murmure, des silences, rien de précis...; on se prit les mains, on se rapprocha.

Julien revoyait la scène; mais alors il se remémora un singulier mouvement de Suzanne, qui lui eut paru exagéré s'il n'avait été sûr de son innocence exquise. Il avait cru sentir son bras l'entourer dans l'ombre avec une maladresse adorable. Puis subitement, elle s'était levée, comme effrayée de son audace, elle était partie en sanglotant des adieux...

Il analysait maintenant l'étrangeté du mouvement de Suzanne. Elle, elle seule avait glissé la liasse de valeurs dans la poche de son vêtement.

Julien, depuis dix minutes, rappelant tous ses souvenirs, était plongé dans ses réflexions; et Mme Dambray le considérait avec anxiété. Elle lui dit d'une voix affectueusement inquiète:

—Julien, rien n'est clair là-dedans; demain, tu te souviendras mieux. Quelquefois, le lendemain, une circonstance insignifiante revient à l'esprit et explique tout. Va te reposer. C'est peut-être une grande fortune qui nous arrive; peut-être aussi un grand malheur.

Julien embrassa sa mère et rentra chez lui; il sentait dans toutes ses pensées un désordre affreux. Il n'avait qu'à serrer les doigts pour empêcher son bonheur de s'envoler; il tenait son avenir dans le creux de sa main, et aussi celui de sa mè-

re, sa jeunesse à lui, sa vieillesse à elle, le bonheur des deux. Mais pouvait-il accepter une aumône d'amour? Sans doute il est ineffable de se voir aimé à ce point qu'une jeune fille fasse pour vous une telle folie... Maintenant, la joie de Julien prenait comme une autre couleur, elle résultait d'une autre cause; il était moins heureux de pouvoir disposer d'une fortune que de la tenir d'où il la tenait.

Il allait refuser, il allait être digne pour elle et devant elle. Qu'est-ce que c'est que quatre cent mille francs, au prix de l'occasion de se montrer honnête et beau et de se grandir aux yeux de Suzanne!

Il allait, pour la première fois, redresser, avec la virilité de son honneur et de la raison, la faiblesse et l'inconscience de la femme qu'il voulait s'adjoindre pour la vie, il renverrait l'argent avec une lettre, et cette lettre serait un chef-d'oeuvre. Il en conçut à l'instant même le texte dans son cerveau. Il la recommença plusieurs fois en son esprit, changeant les termes, biffant les mots, retournant les phrases; il se sentait supérieur à tout; ce travail le grisait délicieusement.

Soudain, on frappa au dehors. Julien prit sa lampe, descendit lentement l'escalier, absorbé; à chaque marche, il trouvait pour sa lettre de nouvelles formules grandes et belles. Au bas des degrés il l'avait finie; il n'avait plus qu'à fixer sur le papier tout ce que venaient de lui inspirer son intelligence et son coeur. Qui donc résisterait à cette lettre? Elle enivrerait la fille, elle toucherait le père, et Suzanne était à lui!

En ouvrant la porte, Julien se trouva face à face avec un commissaire de police accompagné de deux agents.

XI

Dans le logis Puyberton, dès que l'on avait entendu les cris d'Antoine et son coup de fusil, tout le monde s'était ému. Les deux domestiques, la cuisinière et la bonne, Mme Philomène, qui faisait depuis quelque temps partie de la maison, furent en un moment sur pied.

Philomène n'osait sortir de sa chambre,

Puyberton descendit immédiatement dans son cabinet. Il vit son secrétaire ouvert; les quatre cent mille francs avaient disparu.

Il sort dans le jardin; Antoine, au milieu de l'allée, son fusil à la main, parlait avec animation à deux voisins et un passant attirés par ses cris.

—C'est lui, disait-il d'une voix entrecoupée par l'émotion, je l'ai vu comme je vous vois...

M. Puyberton accourut à ce moment même vers le groupe où gesticulait Antoine; il était lui-même fort agité.

—Où a-t-il passé, l'avez-vous tué? l'avez-vous vu?... Il faut l'arrêter... Il vient de me voler quatre cent mille francs, là, tout à l'heure, mon secrétaire était ouvert... Hier soir j'y avais mis cette somme... Il faut courir à la police... Il est peut-être encore temps.

—Bonté divine! s'écria Anatole. Est-ce bien possible!... Qui est-ce qui l'aurait cru?

Un des voisins sortit pour aller prévenir la police.

—Mais, au moins, as-tu vu le voleur? demanda Puyberton; pourrais-tu le reconnaître s'il le fallait!

—Je l'ai vu comme je vous vois, reprit le vieux jardinier; je le répète, il était sur la crête du mur; la lune l'éclairait en plein et je l'ai reconnu; ma balle a dû l'atteindre... C'est seulement après ce coup de fusil que je me suis dit: c'est lui, c'est lui...

—Et qui donc lui? cria M. Puyberton en secouant rudement le bras d'Antoine.

—Monsieur, jamais vous ne me croirez, si je vous dis le nom du voleur.

—Mais parle donc!

—Eh bien! j'ai reconnu monsieur Julien Dambray.

Ce fut un coup de foudre pour Puyberton. Le sort ironique renversait toutes choses; il était maintenant lui le volé et Dambray son voleur. Dès qu'il entendit ce nom, il tourna les talons et voulut se retirer tête basse. Quel droit avait-il sur ces quatre cent mille francs? Est-ce qu'ils n'appartenaient pas à Julien? Il était venu les prendre un peu trop tôt, voilà tout. Ah! s'il n'y avait pas eu personne en ce

moment devant Puyberton, s'il n'avait pas dit devant témoins qu'on venait de le voler, comme il eut bien gardé le silence! il se serait enfermé dans son cabinet, rongéant son frein et maudissant son étrange destinée qui le privait ainsi, même du faible honneur qui peut s'attacher à une restitution volontaire.

Mais il fut obligé, après quelque pas de retraite, de revenir vers les voisins. Déjà nous l'avons dit, l'un d'eux avait été prévenir la police; le commissaire maintenant devait être saisi de l'affaire. Puyberton se voyait pris dans l'engrenage.

Il sentait bien qu'il y avait là autre chose qu'un vol ordinaire; et avec cette perspicacité de l'homme qui possède l'expérience des fautes, il s'étonnait de ce qu'il apprenait; Julien, en effet, bien qu'il n'eut aucune sympathie pour lui—au contraire—ne lui paraissait pas être de ceux qui volent, mais de ceux qu'on vole.

—Ce n'est pas possible, dit-il à Antoine... Tu as dû te tromper... Est-il admissible que M. Julien Dambray...?

—Monsieur, reprit Antoine, interrompant son maître, j'en suis bien sûr, je le jurerais sur ma tête devant les assises.

Ce mot assises entraîna M. Puyberton dans une série de réflexions amères et cruelles. En effet, tout ce qui se passait allait se dénouer devant les assises.

Le nom de sa fille serait sans doute mêlé à l'affaire; il ne savait encore comment ni dans quelle proportion, mais il le sentait vaguement.

Il se souvint tout à coup de la lettre écrite en vue de la restitution, et qui se trouvait parmi les valeurs et les billets.

Cette lettre ferait prendre au procès criminel une tournure qu'il ignorait, mais où, peut-être, son passé interrogé révélerait la vieille honte originelle de sa fortune. Oh! s'il avait pu être temps encore de tout arrêter, d'empêcher la justice d'aller plus loin!

Puis, soudain, au milieu de ce désordre d'impressions diverses, il songea à Suzanne: Où était-elle? Comment tout ce bruit ne l'avait-il pas réveillée? Pourquoi n'était-elle pas descendue aussitôt peureuse, dévêtue, interrogeant, tremblante.

M. Puyberton court vers la maison: il

traverse à grand pas le vestibule, prend l'escalier qui monte à la chambre de Suzanne.

Aucune lumière ne filtre à travers les fentes de la porte; du seuil ni de là serrure, rien ne révèle un flambeau allumé à l'intérieur.

Il frappe, point de réponse.

La clef est absente, mais le bouton de la porte joue et livre l'ouverture. Pourtant, un obstacle semble peser à l'intérieur contre les panneaux et interdit l'entrée.

M. Puyberton, tout en sueur, appelle: —Suzanne! Suzanne!

On ne répond pas.

Il parvint à entrebâiller la porte et, dans l'intervalle produit par cet entrebâillement, il passa la main, il veut juger de l'obstacle avant d'opérer une poussée vigoureuse qui lui eût donné, sans doute, immédiatement accès. Ses doigts ont touché un visage froid comme du givre, et des cheveux fins et soyeux. C'est elle, c'est sa fille qui est là étendue.

Il veut d'abord appeler à l'aide, mais il se contient; il repousse doucement l'obstacle que maintenant il connaît, le corps rigide de sa fille; peu à peu, avec soin, et dès que la porte est assez ouverte pour livrer passage, il entre, plein de précaution, posant avec des délicatesses de femme ses gros pieds dans les ténèbres, tâtant l'endroit où il les place pour ne pas blesser sa Suzanne; il est fou de terreur.

Une fois dans la chambre, et dès qu'il a pu se procurer de la lumière, il voit sa fille couchée en travers de la porte, et pâle comme la mort.

Elle est habillée, ses bras sont inertes, sa tête est penchée, sans mouvements, sans souffle.

Il la prend dans ses bras avec un rugissement de bête fauve. Il la couche sur le lit.

Mais cet homme avait trop souvent calculé dans sa vie pour se laisser trahir, même en cette circonstance, où eût succombé le cœur le plus fort dans l'explosion d'une douleur bruyante. Sans bien se rendre compte de la relation qui existait entre le prétendu vol commis par Julien et cet évanouissement, peut-être mor-

tel, de sa fille, il sentait sans raisonner qu'il y avait là autre chose qu'une simple coïncidence, et, pour sa fille comme pour lui, il valait mieux qu'on ignorât l'état dans lequel il venait de trouver Suzanne. Il n'appela pas encore au secours.

Il eut assez d'empire sur lui-même pour se donner le temps de la réflexion.

Il trouvait sa fille habillée, sans lumière, et évanouie dans l'attitude d'une personne qui s'est précipitée vers une porte, pour sortir, et qui n'a pu l'ouvrir, et qui est tombée au milieu de ses impuissants efforts.

Pourquoi à cette heure, était-elle encore vêtue? Pourquoi sans lumière? Pourquoi évanouie près de la porte?

Puyberton la déshabilla, comme on déshabille un enfant endormi. Mais, le vieux trafiquant n'était pas né pour cette besogne exquise.

La maladresse, que redoublait son trouble et sa douleur, eût fait pitié à voir. Il déchira la robe en l'enlevant, il brisa les boutons de ses bottines; il dut couper les lacets du corset; les jupons, les pantalons, les bas, lui donnèrent un mal infini.

Mais ce n'était pas tout: il fallait procéder à la toilette de nuit; passer la camisole, enserrer les cheveux dans le coquet bonnet qui encadre si bien un sommeil de jeune fille, enlever les boucles d'oreilles, délicatement.

Quand ce fut fini, le front de Puyberton était mouillé de sueur en même temps que son corps tremblait sous l'impression d'un froid intense.

Il mit en place les vêtements, le plus ordinairement du monde, comme Suzanne les eût placés elle-même avant de se coucher.

Puis il descendit.

Dans la salle, en bas, les servantes, effrayées, causaient encore du vol, et y mêlaient des histoires d'autrefois, en caquetant. Antoine leur faisait voir comment il avait procédé pour tirer son coup de fusil. Philomène, qui s'était décidée enfin à sortir de sa chambre, tremblait, assise dans un coin.

Puyberton entra:

—Où est donc Suzanne, dit-il; elle n'est pas descendue? Tout ce bruit a pour-

tant dû la réveiller : montez la voir, or- donna-t-il aux servantes.

— Cette pauvre enfant n'aura pas eu le coeur de descendre, observa Mlle Philomène. C'est comme moi ; ça m'a pris dans mon premier sommeil, un vrai coup de tonnerre, monsieur ; je suis restée au moins vingt minutes avant de me remettre.

Pourvu qu'elle ne soit pas malade, fit alors Puyberton, avec affectation et comme s'il ne savait rien.

Et il monta suivi de la femme de chambre, et de Mlle Philomène.

L'état de Suzanne était toujours le même ; dans son lit, elle semblait dormir pour ceux qui ne la regardaient pas de près et attentivement.

Puyberton, pour jouer sa comédie jusqu'au bout devant ces femmes, s'approcha du lit, et, adoucissant sa voix :

— Suzanne, Suzanne ! dors-tu, mon enfant ?

Suzanne ne répondait pas.

Son père la toucha légèrement à l'épaule.

Il l'embrassa sur le front, Suzanne ne se réveillait pas.

Il approcha la lumière.

— Voyez ! s'écria-t-il, elle s'est évanouie dans son lit.

Aussitôt les femmes s'empressèrent : on alla chercher de l'eau, du vinaigre ; une seconde fois la maison fut en émoi ; les ordres et les conseils se croisaient. Mais Puyberton, qui savait seul que ce n'était point là un évanouissement ordinaire, jetait enfin le masque impassible dont tout à l'heure il couvrait son visage ; délivré de sa contrainte, il éclatait en sanglots.

— Ma petite Suzanne ! disait-il, réveille-toi donc ! Ce n'est rien, le coup de fusil n'a tué personne ; reviens à toi.

Et il la disputait aux femmes, il l'embrassait, il lui baignait les tempes avec du vinaigre et il passait l'éponge sur ses joues avec une délicatesse dont on n'aurait pas cru capables ses rudes doigts de travailleur.

L'évanouissement se prolongeait au delà de toutes limites. Au bout d'une demi-heure, Suzanne n'avait pas encore repris le sentiment.

XII

Cependant Julien Dambray était en ce moment entre les mains de la police. La perquisition du commissaire amena de suite la découverte de 400,000 francs dont Julien ne put justifier la provenance.

On le conduisit au dépôt.

Mais une scène grave s'était produite auparavant. Au moment où le commissaire mettait la main sur les papiers contenus dans la poche du pardessus de Julien, celui-ci aperçut la lettre que Suzanne lui avait écrite le jour même pour le rendez-vous.

Il ne l'avait pas détruite ; elle allait tomber entre les mains de ces hommes ; elle deviendrait peut-être, pour les besoins de la justice, une sorte de document public et banal ; Julien ne pouvait souffrir cette profanation ; il arracha donc vivement la lettre des mains du commissaire et tenta de la déchirer.

Les agents se précipitèrent sur lui, ils tentèrent de lui saisir les bras.

Il voulait lui, se dégager pour porter la lettre à sa bouche, la déchirer, l'avaler comme font les prisonniers qui veulent dérober à leurs gardiens et à leurs juges des papiers compromettants.

La lutte s'engagea.

Un suprême effort dégagea Julien, précipité comme il recevait un coup de casse-tête qui lui brisait le poignet.

Mais ce coup brutal ne lui arracha pas un cri de douleur : il put bondir jusqu'au cabinet de toilette et tirer la porte à lui de la seule main dont il pût se servir.

Les agents ne firent pas longtemps le siège de la porte : six mains luttèrent contre une seule, et bientôt Julien céda.

Alors, tout à coup, il lâcha le loquet, et se présentant avec tranquillité au commissaire :

— Je suis à vous, monsieur, dit-il ; faites de moi maintenant ce que vous voudrez.

Maintenant, en effet, la lettre de Suzanne était détruite ; il lui avait suffi d'un instant ; le reste lui importait peu.

Le commissaire lui fit mettre les menottes ; il subit cette opération sans résistance. Il embrassa sa mère demi-morte

de peur; il suivit les agents dans le plus grand calme, il sentait à peine la douleur de son poignet brisé.

Il ne prévoyait point ce qui pourrait lui arriver. Il se sentait si fort de son innocence!

Julien passa le reste de la nuit au Dépôt.

Le lendemain, au jour, il comparaisait devant le juge d'instruction.

Ce magistrat était sévère; le procès-verbal du commissaire avait été "salé", comme disait un agent, c'est-à-dire "chargé". Le récit de la lutte où la force publique n'avait pas eu le beau rôle y tenait une place importante; le juge avait ce document sous les yeux quand Julien fut introduit devant lui; et il lui en donna lecture:

Et quand il eut fini.

—Quelle observation, monsieur, avez-vous à faire à ce procès-verbal?

—Il est exagéré, dit Julien: Ma prétendue rébellion aux agents n'y est point exactement rapportée.

—Et pourquoi cette rébellion?

—Pour arracher aux agents une lettre intime que moi seul au monde dois lire, car elle s'adressait à moi seul. J'ai bien le droit de faire ce que je veux d'une lettre qui m'est adressée.

—Je ne discuté pas cette théorie qui ne saurait être admise en justice, dit le juge d'instruction. Mais une accusation très grave pèse sur vous, accusation de vol avec escalade pendant la nuit. Dans cette situation, soustraire un papier à la justice, c'est fortifier l'accusation. Il est probable que la destruction de cette pièce, sans doute compromettante, vous servira aussi mal que la pièce elle-même.

—Elle n'était pas compromettante, dit Julien.

—Alors, pourquoi en faites-vous mystère?

—Eh! pensez-vous que je me sois donné la peine de lutter, un quart d'heure durant, contre trois hommes, avec ma mère malade dans la chambre à côté, de m'être fait échapper le bras pour venir vous dire maintenant ce que j'ai eu tant de mal à cacher?

—Notez bien, reprit le juge d'instruction,

que votre réponse n'est pas adroite.

—Monsieur, dit Julien d'un ton plus calme, je n'ai pas besoin d'adresse, je suis innocent.

—Je le souhaite, répliqua le juge, malheureusement il y a plusieurs questions qui vous embarrasseront. D'abord, celle-ci: Que faisiez-vous dans le jardin de M. Puyberton, en pleine nuit?

Julien garda le silence.

—Ensuite, cette autre: Comment se fait-il que les quatre cent mille francs volés cette nuit même, chez M. Puyberton, se soient trouvés chez vous?

Julien ne répondit pas davantage.

Il n'avait pu répondre aux deux questions du juge d'instruction, et il sentait que ces questions l'accablent toujours. Mais surtout il était triste en songeant à Suzanne, il se demandait ce qu'elle ferait dans cette affaire. Elle n'hésiterait pas, pensait-il à se compromettre pour lui; mais pouvait-il le souffrir? Ne devait-il pas plutôt tout endurer et répondre par des démentis à ses aveux. Il songea à tout cela. Le malheureux ignorait l'état de Suzanne.

Suzanne, en reprenant la vie, n'avait pas repris la connaissance d'elle-même; le délire s'était emparé d'elle.

Cet étrange état persista; et pendant que l'instruction de l'affaire de Julien se poursuivait, Suzanne, la seule qui put donner des renseignements bien exacts, flottait entre la vie et la mort.

XII

Le juge d'instruction n'avait même pas eu l'idée que la maladie de Mlle Puyberton, qui rendait impossible sa comparution devant lui, put retarder le procès.

Que pouvait-elle savoir, en effet, de plus qu'un domestique de la maison? Sa chambre se trouvait située à l'extrémité opposée du cabinet où s'était commis le crime. L'affaire simple d'ailleurs, était presque un flagrant délit.

Pendant tout le temps de l'instruction, Julien se retrancha dans un mutisme absolu.

Quand le jour des assises arriva, une grande foule assiégeait le palais de justi-

ce de L... La situation de l'accusé avait excité au plus haut point la curiosité du public; il fallait que Julien traversât toute cette ville.

Quand il fut introduit dans la salle pleine de monde, il y eut un frémissement. Son premier regard fut pour le banc des témoins; il y remarqua son ami Maurice, M. Puyberton, Mlle Philomène, Antoine, les domestiques et des voisins de Puyberton, les agents qui l'avaient arrêté; mais il n'y vit pas Suzanne.

Les débats s'ouvrirent, et le greffier donna lecture de l'acte d'accusation, conçu en ces termes :

"Le... 18... vers dix heures du soir, dans une maison de la rue... appartenant à M. Puyberton, ancien négociant, et habitée par celui-ci, la détonation d'une arme à feu suivie des cris: au secours, au secours! se faisaient entendre. Ces cris étaient poussés par le sieur Pierre René Antoine, jardinier dudit sieur Puyberton. Ils mirent tout le quartier en émoi. Le sieur Antoine a déposé qu'ayant été réveillé par des pas d'homme qu'il entendait non loin de la maison habitée par lui au fond du jardin, il était sorti croyant avoir affaire à des maraudeurs. Il prit son fusil et s'assura bientôt qu'un individu avait en effet pénétré dans le jardin de son maître. Au moment même où Antoine sortait, l'individu qui s'était introduit par l'inspection des lieux, s'appretait à sortir du jardin par le même chemin à l'aide d'un maronnier se trouvant près de la clôture et dont les branches touchent la crête de la muraille.

"C'est alors que le sieur Antoine, excité par ce spectacle, fit feu et donna l'éveil à la maison. L'individu n'avait pas été atteint par le coup de feu et il put s'échapper; mais le sieur Antoine avait reconnu le sieur Julien Dambray, employé de l'enregistrement, qui était souvent reçu chez M. Puyberton, à titre d'ami, et qui devait par conséquent connaître la disposition de la maison. M. Puyberton, réveillé le premier, constata immédiatement la disparition d'une somme de 400,000 francs, consistant en valeurs diverses. Le secrétaire qui les contenait

avait été laissé ouvert par l'auteur de la soustraction. On n'a constaté aucune trace de fracture à la serrure. Mais M. Puyberton a déclaré au cours de l'instruction qu'il croyait avoir oublié de fermer à clé son secrétaire le soir où se sont passés les événements.

"M. le commissaire central, immédiatement averti, se transporta, accompagné de deux agents, chez le sieur Julien Dambray, désigné par le sieur Antoine. Le commissaire trouva ledit Julien en possession des 400,000 francs soustraits à Puyberton.

"Interrogé sur la provenance de cette somme, Julien Dambray se troubla et donna des explications inadmissibles: il prétendit que les quatre cent mille francs provenaient d'une somme qu'on lui avait restituée dans la journée; deux pièces que l'on trouvera jointes au dossier ne paraissent avoir pour but que d'accréditer cette version.

"L'une de ces pièces est une lettre qu'un soi-disant dépositaire d'une somme dérobée à M. Eugène Dambray, père de Julien Dambray, il y a quatorze ans, aurait été écrite en vue d'une restitution future; l'autre pièce est encore une lettre que Julien Dambray prétend avoir trouvée accompagnant les sommes dont il s'agit. Il a été constaté en effet qu'une somme de deux cent mille francs avait été soustraite au père de Julien Dambray, mais celui-ci n'a pu indiquer par quelle voie lui avait été opérée la prétendue restitution.

"Le sieur Julien Dambray a opposé une vive résistance aux agents quand ceux-ci ont voulu s'emparer d'une troisième lettre que l'accusé leur arracha et qu'il réussit à détruire en l'avalant.

"En conséquence, Julien Dambray est accusé d'avoir, etc."

Cet acte d'accusation, malgré l'allure un peu lourde qui distingue d'ordinaire ce genre d'écrits, était, comme on le voit, accablant pour Julien. Il ne concevait point qu'on pût présenter son affaire de cette façon, qui, tout en paraissant impartiale, trahissait la vérité, et, pour ainsi dire, tuait du coup son innocence.

Le président passa à l'interrogatoire de l'accusé.

Julien se referma dans le même silence dont il s'était fait un étroit système pendant l'instruction.

Le président fit remarquer aux jurés combien cette attitude fortifiait l'accusation.

Julien n'était plus là en esprit depuis qu'il constatait l'absence de Suzanne. Elle l'avait donc abandonné au moment décisif, c'est elle qui était la cause de tout, et une fois la chose accomplie par son fait, elle laissait la justice lui en demander compte à lui seul! Oh! ce n'était pas possible... Il ne répondit rien au président. Il n'affecta point le silence; il relevait le front avec une humilité superbe ou on ne lisait aucun mépris, mais une douleur immense.

Il savait par son avocat que Suzanne n'avait pas été entendue dans l'instruction; mais pouvait-il deviner la gravité de son état? il se demandait si celle qu'il aimait tant n'était point mortellement atteinte.

Les témoins à charge les plus remarquables furent M. Puyberton, Mlle Philomène et Antoine.

Antoine, interrogé le premier, raconta l'escalade, sans charger, et avec un accent de vérité navré.

Mlle Philomène constituait à elle seule la partie comique du procès; elle fit un récit burlesco-tragique de ses terreurs insensées, en entendant le coup de fusil. L'hilarité gagna l'auditoire.

La déposition de M. Puyberton fut grave et catégorique; il répéta ce qu'on a pu voir plus haut dans l'acte d'accusation.

—Témoin, demanda le président, l'accusé connaissait votre cabinet de travail pour y être entré quelquefois?

—Oui, monsieur le président.

Le président jeta un regard au ministère public, à l'avocat, aux jurés, à l'auditoire, prenant tout ce monde à témoin de l'importance de la déposition de M. Puyberton.

Et se tournant vers l'accusé:

—Accusé, avez-vous quelques observations à faire sur ce que vient de dire le témoin?

—Je ne suis pas un voleur, répondit simplement Julien.

—Les jurés apprécieront votre protestation.

Le président entra ensuite dans une série de questions délicates.

—Pour la plus grande clarté des débats, je demanderai au témoin si, au moment où a été perpétré le vol, l'accusé n'avait pas demandé la main de Mlle Puyberton?

—Oui, monsieur le président; j'ai refusé, basant mon refus sur le peu de fortune du jeune homme.

—Voyez-vous? eût l'air de dire le président en cinglant l'oeil dans la direction des jurés.

Ce détail acheva de perdre Julien en le rendant odieux. Tout le monde comprit alors parfaitement la cause. Julien avait voulu prendre un acompte sur la dot de Suzanne; il voulait être riche pour être accepté de M. Puyberton comme gendre; il prenait d'abord ceci pour arriver à cela. Ce machiavélisme n'échappa point à MM. les jurés, et cette réponse de M. Puyberton acheva Julien Dambray.

Et pourtant quel magnifique mouvement d'éloquence l'accusé eût pu avoir en ce moment!—Quoi! vous m'accusez d'avoir voulu capter Mlle Suzanne à l'aide de l'argent soustrait à son père! Mais c'est elle, c'est elle, entendez-le bien, qui a glissé à mon insu cet argent sur moi; c'est elle qui a désiré ce mariage au point de commettre une folie qui me coûte aujourd'hui de comparaître devant vous.

Il eût pu dire cela, mais personne n'aurait ajouté foi à ses paroles; et, d'ailleurs, devons-nous même les lui prêter en supposition? Il s'était compromis déjà très gravement, en anéantissant, après sa lutte avec les agents, la lettre du rendez-vous; allait-il donc aujourd'hui dévoiler tout ce qu'il savait, et compromettre Suzanne pour se sauver lui-même?

Julien était un de ces hommes qui se laissent aveuglément conduire par un sentiment noble, n'importe où, mais toujours droit devant eux.

Telle était la cause de son silence et de son attitude.

Il voulait si bien garder pour lui le se-

cret de Suzanne et l'ineffable faute qu'elle avait commise par amour pour lui, qu'il n'avait rien confié, même sous le sceau du secret à son avocat; il s'était contenté de nier telle chose, d'expliquer plus ou moins telle autre; de parti pris, il avait manqué de franchise avec son défenseur.

Est-ce que Suzanne ne lui avait pas écrit dans sa lettre: "Ceci est un grand secret entre nous?" Ne lui avait-elle pas recommandé de n'en parler à personne au monde, pas même à Maurice Leverrier. Allait-il maintenant crier la chose devant toute la ville, ou la révéler à un avocat?

Les témoins passaient devant lui, le chargeant, l'enfonçant de plus en plus dans l'accusation, sans qu'il prit la peine de les relever.

La déposition des agents avec lesquels il avait lutté fut mortelle pour lui.

On entendit aussi un expert en écriture appelé à se prononcer sur les deux lettres écrites par Puyberton. Cet expert fit observer que l'écriture en était déguisée, mais qu'il n'était point impossible qu'elles fussent de la main de Julien. Il y avait des rapports dans les déliés, les *t* étaient barrés d'une façon à peu près identique; cependant il n'osait affirmer rien.

Le principal témoin à décharge était Maurice Leverrier; il venait déposer en faveur de son ami qu'il ne pouvait pas croire coupable, bien que tout semblât conspirer contre lui. Il sut émouvoir l'auditoire en disant combien Julien Dambray avait toujours été digne et honnête.

Il jura qu'il était bien impossible qu'il eut commis le crime qu'on lui reprochait.

—Vous êtes l'ami de l'accusé, dit le président, et vous émettez une opinion personnelle... Mais le jour du crime, à quelle heure avez-vous quitté Dambray?

—Il était sept heures du soir.

—Paraissait-il agité?... plusieurs témoins qui l'ont rencontré à cette heure-là ont remarqué qu'il était en effet en proie à une émotion très vive.

—Cette émotion s'explique bien; je venais de lui annoncer que M. Puyberton lui refusait la main de sa fille.

—Messieurs les jurés remarqueront, ajouta le président d'une voix triomphante, que cette déposition concorde avec

celle de M. Puyberton, si écrasante pour l'accusé. Je n'ai plus rien à vous demander, monsieur.

Maurice Leverrier ne se retira pas au banc des témoins.

—Pardon, dit-il, je ne veux pas qu'on tire de ma déposition des conclusions qui n'y sont point. Rien dans l'allure de mon ami n'indiquait, à l'heure où je l'ai vu, qu'il fut sur le point de tenter un crime.

—C'est encore une appréciation personnelle.

—Monsieur le président, reprit Maurice, dont les paroles tremblaient, il y a, je vous l'assure, il y a dans cette affaire un mystère que le temps éclaircira. Pour moi, qui sais...

Julien Dambray se leva à ce moment et croyant que Maurice savait en effet quelque chose et qu'il apportait l'éclaircissement qu'il redoutait pour Suzanne, il s'écria:

Maurice, tu vois bien que je suis condamné d'avance; tout m'accable. Mais je t'en conjure, n'ajoute pas un mot; il serait inutile; il me ferait plus de mal qu'une condamnation ne peut me causer de peine. Je ne te le pardonnerai jamais.

Le président l'interrompt.

—Accusé, si vous avez quelque chose à dire pour votre défense, n'interpellez pas le témoin, tournez-vous du côté de MM. les jurés.

Maurice qui ne savait qu'une chose, c'est que son ami devait être victime d'un concours de circonstances particulièrement néfastes, baissa la tête, perdu dans un abîme de pensées et d'impressions contradictoires...

Pendant qu'il regagnait lentement le banc des témoins, le président put dire:

—Cet incident fait évidemment partie du système de défense de l'accusé qui tient, par son attitude dédaigneuse à l'égard de la justice et par son mutisme devant nos questions pressantes, à faire planer comme une ombre de mystère sur une affaire dont tous les éléments sont connus et qui constitue presque un flagrant délit.

La parole fut donnée au ministère pu-

blic représenté par un substitut, au regard sévère et ennuyé.

Ensuite la plaidoirie : l'avocat qui parla était un homme ample ; il faisait avec sa robe des effets de manches, et sa voix avait un creux superbe.

Des favoris roux encadraient son visage...

Il se leva, arrangea ses papiers devant lui, toussa, jeta un regard circulaire sur la cour, le jury, l'auditoire et le banc des confrères puis, débita son plaidoyer avec cette emphase dont certains avocats gonflent leurs phrases.

Julien, bercé par ce flux et reflux de paroles menteuses et sonores, sentant sa vie sombrer dans un profond abîme, toujours plus bas, à chaque mot, toujours plus bas.

Quand le jury se retira dans la chambre de ses délibérations, il se faisait tard. Tableau toujours le même, curieux et navrant : le public murmure en attendant le verdict, le concierge allume les lampes, les avocats rient entre eux.

Des rumeurs emplissaient le prétoire, et il semblait que ce fut une sorte de drame ironique, dont Julien se trouvait le triste héros. Lui, en effet, était un faux coupable comme la justice une fausse justice...

Julien fut condamné à dix ans de travaux forcés.

Ainsi finit cette comédie lugubre.

XIV

L'état de Suzanne était désespéré, depuis les événements dont Julien avait été la victime ; elle vivait dans des alternatives de sommeil et de délire, de ce sommeil particulier, terrible, pesant comme le plomb, qu'on appelle la catalepsie. Et un vieux docteur que M. Puyberton avait appelé parlait ainsi de l'état de la malade à Maurice :

—Je n'ai vu, mon jeune confrère, pas plus de trois fois ce cas étrange dans ma vie. C'est un phénomène des plus curieux et des plus rares. On tombe d'ordinaire dans cet état à la suite d'un bouleversement moral soudain, ou d'une chute intéressante le cerveau.

Ce qui m'étonne surtout, ce n'est point ce sommeil prolongé, ce sont ces intermittences où aucune lucidité n'apparaît. J'ai vu des cataleptiques avoir des intervalles de réveils lucides, mais ce délire m'effraie.

Si Mlle Suzanne en revient, ce dont je doute, elle restera folle, ou elle perdra la notion de tout ce qui a existé avant sa maladie. Il lui faudra tout rapprendre. Ce phénomène arrive assez fréquemment à la suite de fièvres typhoïdes ; des malades quelquefois, après une de ces secousses, ne reconnaissent plus leurs parents. Puis, peu à peu, le cerveau retrouve sa mémoire, un objet en rappelle un autre, et, l'association d'idées aidant, toute une série de souvenirs revit dans l'esprit du sujet ; mais aussi quelquefois, faute d'un point de repère, des branches entières de connaissances, des incidents parfois très vifs de la vie passée restent lettre morte ; le convalescent ne se souvient plus.

Maurice n'ignorait point ces surprenants effets pathologiques, mais combien il regrettait aujourd'hui d'avoir négligé ses études ! Il se voyait déplacé avec sa gaieté au milieu de ces événements graves. Son léger personnage, qu'il avait façonné lui-même, pour la grâce et la joie, lui faisait presque honte.

Il avait également ressenti cette impression à la cour d'assises où l'on avait jugé son ami Julien.

Pourtant, il venait tous les jours, et plusieurs fois par jour ; il faisait exécuter ponctuellement les ordonnances du vieux docteur, et il ne tenait point ce rôle de comparse pour humiliant ; car il sentait obscurément que dans ce grand malheur, une part de responsabilité lui revenait.

—Voilà, disait-il, mon ouvrage, voilà le couple que je voulais unir ; l'une est ici prête pour la mort. L'autre est là-bas bon pour le bain. Le bain et la tombe, voilà le beau mariage que je préparais en riant.

Dans son sommeil cataleptique, Suzanne avait conservé toute sa beauté ; ses paupières fermées projetaient ses longs cils au haut des joues. Ses traits, que la souffrance ne décharnait pas encore, la pâleur les embellissait dans le cadre flottant

des cheveux blonds.

—Et tout cela va périr, se disait Maurice, tout cela va être perdu à jamais.

Il reprenait :

—Et, ce sera ma faute; je ne l'aimais pas, c'est vrai, mais M. Puyberton me l'a offerte... Si j'avais dit à Julien lorsqu'il est venu me voir pour la première fois: "Eh bien, oui, je l'aime", j'aurais menti sans doute... mais pas pour longtemps, peut-être... elle eût pu être ma femme; et maintenant je ne serais pas près de son lit d'agonie. Et Julien ne serait pas condamné, car il n'eût point été mêlé à l'affaire mystérieuse qui s'est passée ici... Il se serait consolé dans un autre amour... Cela ne devait pourtant pas être bien difficile d'aimer Suzanne.

Maurice le sentait surtout depuis qu'elle était si malade.

M. Puyberton se tenait presque continuellement auprès de sa fille; la nuit il ne la quittait pas d'une minute. De temps en temps, il passait les mains sur son front en murmurant des mots douloureux, ou bien il gardait un morne silence. Il se considérait en lui-même comme l'unique auteur de toutes ces catastrophes.

Cet homme devait beaucoup souffrir de se sentir serré d'aussi près par le châtiement.

Il s'en voulait d'avoir différé d'un jour la restitution; il l'eût faite la veille, et tous se seraient trouvés prévenus. Il aurait pu accorder à Julien Dambray la main de sa fille; son refus était la cause du vol.

Il voyait très clair dans les événements. Lui seul même devinait tout.

Lorsqu'il avait appelé sa fille dans son cabinet, la veille de l'arrestation de Julien, il ne l'avait pas interrogée longtemps sans connaître ses préférences, il avait eu un refus sec et humiliant à la fois, pour la jeune fille et pour Julien.

Suzanne, pâlisante quand son père lui avait parlé du peu de fortune de M. Dambray, n'avait pas répondu un mot; elle avait chancelé, pâli...

Mais il se rappelait surtout un détail: lorsqu'elle était entrée à l'improviste, il se souvenait d'avoir mis, devant elle, dans le secrétaire, les quatre cent mille francs

qu'il venait de compter en vue de la restitution.

Dans toutes ses réflexions, ce qui touchait Puyberton c'était uniquement sa fille; il ne songeait pas à son autre victime, à Julien Dambray.

XV

Quant, à la fin des assises, Julien avait entendu prononcer sa condamnation, il était resté muet, sans gestes. Il avait descendu entre les gendarmes l'escalier du Palais de Justice sans se rendre compte de sa situation. Tout tourbillonnait dans sa tête.

Dix ans de travaux forcés, c'est-à-dire le déshonneur à vie! il se sentait perdu sans ressource.

Et pourtant il n'était point coupable; son honnêteté se révoltait en vain contre cette pensée qu'il venait d'être condamné, bien qu'innocent; il cherchait des atténuations, et n'en trouvait pas.

Le verdict des jurés retombait sur lui et l'accablait comme la lourde pierre d'un tombeau.

Pendant tout le temps de son agonie judiciaire, durant les longues heures des assises, il avait toujours conservé de l'espoir, malgré la tournure que les choses avaient prises dès le commencement. Mais ce qui l'avait préoccupé surtout, c'est l'absence de Suzanne; il s'était senti tout à coup isolé: elle n'était pas là, et elle seule pouvait dire la vérité, toute la vérité. Elle devait être bien terriblement frappée par la maladie pour le laisser ainsi se débattre et périr englué dans des mensonges, quand un mot d'elle eût pu le sauver.

Aujourd'hui elle ne pouvait donc plus parler? Est-ce que la mort devait lui prendre la pauvre désespérée, qui pour l'avoir aimé trop venait de le perdre à jamais?

Il ne savait rien; les coudes sur la méchante table de sa cellule et le front dans ses mains, il se faisait mille demandes dont personne, pensait-il, ne lui apporterait la réponse.

Il se trompait; Maurice Leverrier ne l'avait point abandonné; il avait obtenu

par faveur spéciale d'aller visiter son ami dans la prison. Quel moment de douce émotion pour Julien quand il entendit la clef du gardien rouler dans la serrure, quand il vit la porte s'ouvrir et Maurice se précipiter dans ses bras.

Le jeune docteur n'était plus ce gai et gracieux garçon que l'on s'est représenté; ses traits étaient tirés par la fatigue, obscurcis par la tristesse. Il tint étroitement Dambray serré contre sa poitrine; il ne disait rien, et ses larmes coulaient, mouillant le bout de ses cheveux blonds qui pendaient déguenillés et en désordre autour de son front.

—Et Suzanne? lui demanda Dambray.

Et comme Maurice tardait à répondre:

—Elle est morte? n'est-ce pas? murmura Julien. Elle ne m'aurait pas laissé condamner.

—Non, dit Maurice, raffermis ton cœur, Suzanne vit, peut-être pourra-t-on la sauver...

Il y eut entre les deux amis un moment de silence.

—Qu'importe après tout qu'elle meure! reprit Dambray d'une voix sourde... Elle ne peut plus être à moi.

Puis fondant en larmes:

—Oh! que je suis égoïste, mon cher ami. Non! tu ne crois pas que je souhaite la mort de celle que j'aime le plus au monde!

Tout son courage à ce moment tombait: Dambray sentait se détendre les sentiments de résignation et de stoïcisme qui l'avaient soutenu jusqu'ici. Maurice n'essayait pas de s'opposer aux flux de plaintes incohérentes qui soulageaient son ami.

Il donna à Julien le conseil de se pourvoir contre l'arrêt qui le frappait; d'ici là sûrement, disait-il, la vérité se découvrirait.

Sans croire un seul instant à la culpabilité de son ami, Maurice Leverrier ne parvenait point à démêler le mystère dont cette affaire était entourée; Julien avait cru un instant, à la Cour d'assises, que Maurice l'avait pénétré; il vit qu'il n'en était rien et il se garda bien de le révéler, même à un aussi intime camarade.

Comment trahir en effet la chère coupable! Maurice, pensait Julien, eut peut-

être qualifié d'impardonnable abandon de soi-même un acte qu'il considérait, lui, comme généreux, héroïque. Peut-être même Maurice, ne consultant que sa franche amitié, eût-il tenté de le sauver, en faisant éclater tout, au grand jour. — Le sauver en perdant Suzanne!

Julien conserva donc pour lui seul, comme une fleur délicate, cette adorable faute, folie d'amour comme peu d'hommes peuvent se flatter d'en avoir inspiré à une femme aimée.

Aussi quand Maurice au départ lui dit en le fixant dans les yeux:

—Tu n'as rien de plus à me dire?

—Non, répondit Julien, écris-moi; parle-moi de Suzanne... discrètement, car ici les lettres sont lues... Un prisonnier n'a pas le droit, tu le sais, d'avoir un secret à lui. Parle-moi d'elle et surtout veille sur elle, sois son assidue production... Garde-la pour ton ami qui reviendra un jour, pour moi, dont l'innocence finira par être proclamée...

Et il pensait que si Suzanne mourait c'en était fait à tout jamais de cette innocence et de son honneur; mais quoi! si Suzanne mourait qu'importait le reste!

—Au revoir, mon très cher Maurice.

Ils s'embrassèrent longuement.

Julien, seul de nouveau, retomba dans ses réflexions; la visite de son avocat vint le distraire; il signa son pourvoi en cassation, quoiqu'il n'attendit rien de cette tentative. Mais le pourvoi lui permettait de rester quelque temps encore dans la prison de L..., où il recevait plus vite des nouvelles de Suzanne, que s'il était parti pour subir sa dure peine, loin de la ville où il avait aimé; il y apprendrait peut-être la guérison de Suzanne.

Mais Julien se flattait encore d'un vain espoir; son pourvoi fut rejeté, et il quitta la prison de la ville avant de savoir si Suzanne serait sauvée.

XVI

Au bout de quelque temps, l'état de Suzanne s'améliora, et le vieux docteur espéra la sauver. Ses sommeils et ses assoupissements cessèrent, mais, comme l'avait prévu le médecin, Suzanne se réveill-

lait avec l'imparfaite connaissance d'elle-même; elle ne se souvenait plus. La vie animale était sauvée, mais la mémoire sombrait dans le naufrage.

—C'est l'alternative la moins cruelle à laquelle on pût s'attendre, dit le docteur, confrère de Maurice. La jeunesse triomphera sans doute; il ne faut désespérer de rien à vingt ans. Mais soignez-la, et traitez-la comme un enfant très faible encore, et qui ne sait rien. Elle a tout désappris.

Le premier jour que la nature parla chez Suzanne depuis sa maladie, elle demanda des aliments par des cris et des plaintes inarticulés.

—Ne craignez rien, dit Maurice à Puyberton qui se désespérait, nous la tirerons de là; pour user pour la première fois de mon titre de docteur, j'entreprends cette cure qui me réussira, je vous en donne l'assurance.

M. Puyberton voulut porter lui-même la première cuillerée de bouillon à la malade. Suzanne remua à peine sur son oreiller, elle fixa sur son père un regard presque inquiet, mais où passa bientôt comme un éclair; ce fut tout. Elle vida deux ou trois fois la cuillerée qu'on lui présentait. Elle redevint inerte.

Elle était couchée sur le côté, et dans cette posture, elle considérait encore M. Puyberton avec une sorte de curiosité hébétée. Celui-ci ayant donné le bol au domestique, la regardait avec angoisse, les deux mains posées sur les siennes.

Elle demeura un moment, agitant les lèvres sans pousser une plainte ou un cri, sans prononcer une syllabe. Elle ouvrait et fermait les paupières avec des sortes de vague étude et de recueillement.

Elle balbutia quelques mots sans suite, puis elle se tut.

Enfin, ouvrant tout grands ses beaux yeux bleus sur M. Puyberton:

—Père! dit-elle faiblement.

Ce premier mot fut pour ainsi dire le signal de la convalescence. De jour en jour ensuite, la jeune fille se fortifia.

Elle put bientôt prononcer des phrases entières; elle se leva; elle se promena; le corps se remit assez vite, mais l'intelligence était encore bien lente à reprendre sa

pleine vigueur; la mémoire ne revenait que d'un pied boíteux. Après avoir été son garde-malade, Maurice devint son professeur; M. Puyberton le voyait avec plaisir, mais la fonction était délicate.

Les livres de médecine citent de nombreux cas de personnes qui, après une maladie, sortant de leur état comateux, ont oublié jusqu'à l'existence et au nom des êtres les plus chers. C'est un phénomène plus facile à constater qu'à expliquer, mais qui ne paraîtra pas surprenant à ceux qui savent combien est capricieuse la mémoire en ses manifestations, et quels étranges effets peuvent y produire les grandes secousses. Suzanne n'avait conservé aucun souvenir de Julien.

Ce n'était point, d'ailleurs, la seule étrange lacune intellectuelle produite par sa maladie. Il faut dire aussi que chacun autour d'elle s'efforçait d'écartier ce qui pouvait lui rappeler des incidents cruels. Maurice, surtout, constamment avec elle, surveillait sa pensée, la détournait avec adresse quand elle se rapprochait d'objets qui eussent amené chez Suzanne une funeste association d'idées.

Le vieux docteur recommandait d'occuper la convalescence de travaux d'esprit ou de distractions qui ne devaient point laisser de place à la méditation solitaire de Suzanne. Ainsi, Maurice était toujours là; on causait, on apprenait mille choses désapprises; on relut les poètes; on se remit au piano.

Suzanne, un peu indolente, se laissait revivre avec un plaisir infini. Elle sortait dans le jardin, toujours avec Maurice. Il la prenait sous le bras. On se promenait lentement, en devisant.

Les choses qu'elle voyait, Suzanne semblait les voir pour la première fois. Elle demandait le nom des fleurs qu'elle-même avait semées. Les explications qu'elle sollicitait de Maurice, avec un petit air fatigué, lui donnaient l'adorable candeur d'une seconde enfance. On l'eut dite à peine sortie d'un bain d'eau vive, ainsi que l'autre Suzanne, purifiée et rafraîchie par un sommeil d'angélique ignorance.

Puis, quand Maurice lui disait le nom

de la fleur et la lui cueillait pour l'admirer de plus près :

—Tiens, c'est vrai, reprenait-elle de sa voix mélodieuse et fraîche... Où ai-je la tête? J'ai oublié. La jolie corolle! Comme elle sent bon!

Ses épanchements naïfs n'en finissaient plus.

Et Maurice ajoutait des commentaires de sa façon, très gracieux comme on peut croire; c'était en cela qu'il excellait.

Dès qu'elle prenait un peu de fatigue, on rentrait. Grâce à Maurice, on eut pris le salon de M. Puyberton pour un musée; il y avait profusion d'objets d'art; albums, partitions, journaux de modes, bibelots, jeux, rien n'y manquait. Et chaque désir de Suzanne augmentait cette collection, où la fantaisie remplaçait l'ordre.

—Comme vous êtes bon, Monsieur Maurice, disait quelquefois Suzanne.

Maurice soupirait un peu — mais si peu! — souriant de ses belles lèvres que relevait toujours un brin d'ironie.

Il sentait son rôle de protecteur assidu de Suzanne devenir, pour lui, plus dangereux de jour en jour.

Pourtant, il ne voulait point laisser là son ouvrage; il ne pouvait s'absenter que rarement et jamais de longues heures; Suzanne le redemandait si vite! Elle craignait vaguement la solitude comme si elle eut peur d'y rencontrer des choses mortelles pour la sérénité de sa convalescence.

Le soir, Maurice ne la quittait que lasse d'esprit et les yeux déjà lourds de sommeil. Pour lui éviter l'effort de chercher les causes de la maladie et surtout pour empêcher son esprit de trouver la vraie cause, Maurice inventa une histoire.

La première fois que Suzanne entra dans le salon, elle fut frappée par le portrait de la bonne tante Rose, accroché en face de la porte.

Aussitôt une série de souvenirs se souleva dans sa mémoire.

—Tante Rose! s'écria-t-elle d'une voix mouillée de pleurs, comme lorsqu'on retrouve une personne depuis longtemps quittée.

Cette première émotion reconstituait chez elle la plus grande partie de son en-

fance; ce qui se rapportait à tante Rose, elle se le rémémora, non point subitement, mais peu à peu, jour par jour. C'est alors que Maurice, pour couper court à ces investigations de Suzanne dans son propre passé, saisit l'occasion qui s'offrait de mettre une sorte de barrière à l'endroit de sa vie où il ne fallait point qu'elle pénétrât.

—Hélas! dit-il, en montrant le portrait, cette pauvre tante Rose ne se le pardonnerait jamais, si elle pouvait savoir qu'elle est un peu la cause de la maladie de sa chère Suzanne.

Suzanne regarda Maurice en l'interrogeant; comment les morts maintenant rendaient-ils donc les vivants malades?

—Quoi! reprit le jeune docteur, vous ne vous souvenez pas de votre dernière sortie; vous alliez rendre une visite à la tombe de tante Rose et vous y voulûtes aller à pied... Vous ne vous souvenez plus de l'orage qui vous assaillit avant les portes de la ville? Vous étiez toute mouillée en arrivant au cimetière... C'est dans la nuit que le délire vous prit...

—Comment! si peu de chose!

—Eh! certes oui! l'organisme humain est d'une fragilité qui surprend souvent la Faculté elle-même.

Maurice prononça avec intention la phrase d'une façon si comiquement grave, que Suzanne se mit à rire. C'est ce que désirait le jeune docteur.

—Ce que c'est que de nous? soupira alors Philomène qui était presque toujours en tiers dans les conversations.

Suzanne chercha dans ses souvenirs; elle se rappelait bien, en effet, sa visite à la tombe de sa tante, mais avait-il plu ce jour-là? Il lui sembla, qu'en effet, un orage avait éclaté, elle était rentrée fatiguée; elle s'était mise à côté du feu, tremblante, puis tout se brouillait dans sa tête, elle ne se souvenait plus.

—Si vous saviez quelle peur nous avons eue! continuait Philomène, reprenant le récit précisément où Maurice le laissait. Vous avez dans votre fièvre, raconté des choses étonnantes.

Maurice était sur les épines, il trouvait que Philomène s'avancait bien hardiment.

—Enfin, vous aviez le délire, reprit-il en la regardant fixement, et vous n'avez pas une idée de ce que vous nous avez dit.

Suzanne sourit avec candeur.

—Oh! par exemple, dit-elle, je suis bien tranquille là-dessus!

Ce mot dissipa les inquiétudes de Maurice. Elle ne se souvenait donc plus qu'elle avait quelque chose à cacher; elle acceptait cette version toute faite de sa maladie, arrêtant d'elle-même sa vie où il fallait qu'elle l'arrêtât pour la sûreté de sa convalescence encore chancelante.

Et depuis, ce fut un mot d'ordre. C'est toujours dans le sens de cette histoire et jamais autrement que l'on faisait des allusions à la maladie de Suzanne. Tout le monde s'y prêtait. On recevait cette consigne en entrant chez elle pour lui épargner, disait-on, des émotions, car le procès intéressait la famille et surtout Suzanne, dont on savait que la main avait été recherchée et demandée par le condamné.

On n'approchait donc la pauvre enfant que pour lui redire cette histoire, sans savoir si une telle tromperie pouvait durer longtemps. Philomène toujours zélée y revenait même trop souvent, et y mettait l'insistance particulière aux gens sans tact; mais comment Suzanne pouvait-elle soupçonner qu'on l'abusait? Par cette fable même on lui coupait tous les points de repère qui l'eussent amenée à reconstituer la vérité.

Si Suzanne, le soir, était fatiguée de tout ce que dans la journée elle apprenait de nouveau, elle s'en reposait immédiatement dans un bon sommeil. Maurice n'avait point cette chance.

Tous les jours il voyait Suzanne et l'accoutumance faisait en lui son travail discret mais certain. On ne vit point impunément à côté de tant de jeunesse et de candeur, surtout à vingt-six ans; et le léger scepticisme dont Maurice s'enorgueillissait s'envolait peu à peu comme une couche de sable que le vent soulèverait par petits coups.

Il sentait vaguement aujourd'hui que dans cet abîme d'oubli qu'il creusait de ses propres mains dans le cœur et la pensée

de Suzanne, vivait le mot du mystère, le secret dont la divulgation pouvait proclamer l'innocence de son ami.

Il avait beaucoup réfléchi depuis le procès au retour surtout de sa visite à la prison; il avait imaginé plus d'une hypothèse, et sans connaître la vérité d'une façon précise, il sentait que si Suzanne avait pu parler, si elle eut été mêlée au procès de son ami, les choses n'auraient point eu ce dénouement fatal.

Il faudrait bientôt peut-être réveiller tous les souvenirs de Suzanne, frapper à la porte de cette mémoire, faire appel à ces mêmes souvenirs qu'il travaillait avec tant de subtile ardeur à effacer. Mais Suzanne n'était pas encore assez forte pour supporter un choc aussi violent. Il fallait attendre. Sans qu'il se l'avouât, ce n'était point la longueur de cette attente qui attristait le plus Maurice.

Cependant M. Puyberton, plus morne que jamais, vieillissait à vue d'œil, comme miné par une maladie mortelle.

XVII

De jour en jour, M. Puyberton dépéris-sait. Ses jambes semblaient ne plus pouvoir porter le poids du corps. Plusieurs fois, Suzanne manifesta son inquiétude, et chaque fois que venait pour elle le vieux docteur, elle insistait pour que son père lui prit également des consultations.

Le remords, sans doute, contribuait à ce dépérissement; en reconnaissant qu'il était bien réel, on eût pu remarquer que Puyberton l'exagérait devant Maurice et Suzanne. Il les suivait souvent avec sa mine accablée dans leurs promenades au jardin.

En l'observant lui-même pendant une journée, on eût été effrayé de sa persistance à chercher toutes les occasions de se rendre malade.

Il ne mangeait plus. Les soirs, il se renfermait dans sa chambre, et buvait d'affreux mélanges d'alcool et d'absinthe. Puis, sans que personne le vit, il s'anéantissait peu à peu et descendait, jusqu'au dernier, tous les degrés de l'ivresse. Ensuite, il se couchait. Le lendemain, il constatait avec une joie farouche, un pro-

grès dans l'affaiblissement de son corps, à son gré trop robuste. C'est ce genre de progrès-là qu'il poursuivait, ayant le ferme propos d'aller, le plus rapidement possible, à la mort, par un long suicide de tous les instants.

On peut dire qu'il ne négligeait rien; il s'exposait aux courants d'air lorsqu'il était en sueur; un jour, après une longue course, il se jeta dans le bassin de son jardin, puis il s'enferma dans sa chambre, gardant sur le corps les vêtements mouillés.

Cet homme voulait mourir, mais il cherchait une façon de mort naturelle afin que la justice ne vint pas encore après son décès inquiéter la maison.

Quant à Suzanne, elle croissait tous les jours en vigueur et semblait augmenter sa force de toute celle que perdait son père. Il descendait l'échelle, elle la montait.

Pourtant, elle demandait encore bien des précautions et bien des soins. Elle n'était pas au point où une rechute est impossible.

Maurice, qui savait maintenant ce qu'il devait faire, comprenait que le moment n'était pas encore arrivé de déchirer tout ce qui restait de voiles sur la mémoire de Suzanne, afin de lui montrer, dans le fond de son passé, Julien Dambray debout sur un banc de cour d'assises.

Puis Maurice ne se dissimulait plus combien cette révélation lui serait pénible à lui-même; il était à peu près fixé aujourd'hui sur la nature de ses sentiments à l'égard de Suzanne. Ses nuits d'insomnie, les rougeurs subites qui lui montaient au front, l'embarras qu'il éprouvait quelquefois, tout à coup, dans ses tête-à-tête avec la douce et belle convalescente devenaient pour lui des indices certains. Mais il se sacrifierait pour son ami le moment venu; il y était bien décidé; il ne s'agissait plus que savoir quand viendrait ce moment.

—Promenons-nous, lui disait Suzanne, en lui prenant le bras. Jamais je n'ai vu le jardin plus beau; toutes ces fleurs ont des yeux qui nous sourient, et ces rotondes sont remplies d'une fraîcheur que je n'avais jamais aussi bien appréciée. Il

fait bon d'être malade et d'aller tout doucement guérissant... Si j'étais tout à fait guérie, n'est-ce pas? je ne pourrais pas vous prendre le bras sans façon, comme je le fais.

On eut dit que Suzanne cherchait à prolonger sa convalescence; elle prenait plaisir à faire sa petite malade. Rentré chez lui, le soir, Maurice se livrait à des déductions très profondes sur les moindres mots de Suzanne.

—Elle m'a dit qu'elle se trouvait trop faible pour marcher sans l'aide de mon bras, c'est donc qu'elle est incapable de supporter une émotion forte; il faut donc la ménager encore et, de longtemps peut-être, ne rien lui dire.

Il retardait ainsi le moment de l'explication.

Un incident faillit compromettre toute la diplomatie du plus jeune des docteurs et rendre inutiles, brusquement, ses ménagements infinis.

Philomène, un jour, lisait un journal à Suzanne; et Philomène ne lisait jamais une feuille parisienne ou locale, sans porter une attention spéciale à la lecture des "faits divers", Maurice, en vain, la plaisantait; Philomène, avait toujours eu du goût pour ce genre de littérature: elle dévorait les Crimes horribles, les Odieux attentats, une Femme tuée par son mari ou bien Un mari tué par sa femme. Elle savait le nom de celles que l'on coupe en morceaux, et le nom du coupeur, et le prix de l'instrument tranchant ayant servi au crime.

Philomène possédait certainement, une des mémoires les mieux meublées dans cette sorte de connaissances. Une "Audacieuse évasion" piquait, ce jour-là, sa curiosité. Elle voulut faire partager son sauvage plaisir à Suzanne; mais tout à coup, elle rougit, pâlit, sauta des lignes, se troubla; il fallut que l'aimable docteur, toujours aux aguets, craignant de voir tout son patient ouvrage détruit d'un instant à l'autre, par une imprudence, vint au secours de la malheureuse maîtresse de piano, et détournât l'attention de sa chère cliente.

Pour cela, ce qui lui réussissait ordinairement le mieux, c'était un compliment

ou une chatterie. Oh ! lorsque Maurice prenait sa voix carressante et adressait à la jolie convalescente un de ces petits mots qui sont comme les franchises de la galanterie permise, il n'y avait rien, ni une intéressante gravure qui pût empêcher Suzanne d'entendre le trait et d'en sourire.

Tout était bien perdu si précisément cette fois Maurice avait échoué.

Voici ce qu'on lisait dans le journal qu'un malencontreux hasard mettait sous les yeux de Philomène.

“Une audacieuse invasion”. — Un de nos nos correspondants de province nous signale un fait d'évasion véritablement curieux et dont le héros est un des derniers condamnés des cours d'assises des départements, le nommé Julien Dambray dont le procès a fait un certain bruit.

“On transférait cet individu de la “prison de H...”, où les condamnés aux travaux forcés attendent quelque temps avant d'être dirigés sur le port où l'on doit les embarquer pour le lieu de leur destination. Arrivé à la station de V... (département de T...), on le fit descendre de wagon pour changer de train. C'est alors qu'il accomplit le projet, que depuis longtemps, sans doute, il avait conçu, de se libérer en prenant la clef des champs.

“Les gendarmes ne l'avaient-ils pas ou l'avaient-ils mal attaché aux mains comme cela se fait d'ordinaire? Le prisonnier déjoua leur surveillance et réussit à se débarrasser de leurs liens. Comment le fit-il? c'est un point qu'au nom de la sécurité publique l'autorité aura le droit d'examiner..

“Le sieur Julien Dambray choisit fort habilement son moment. Un long train entraînait en gare. Lorsque la locomotive ne fut plus qu'à quelques mètres de lui, Dambray prit son élan, traversa la voie, effleurant presque le tampon de la machine, et risquant sa vie dans cette partie suprême.

“Les gendarmes furent obligés d'attendre que le train eût défilé tout entier devant eux pour se mettre à la poursuite de leur prisonnier. Or, le train se composait d'un grand nombre de voitures, et le ralentissement que subissent forcément les

trains à leur entrée en gare favorisera encore le prisonnier. Il eut tout le temps de gagner la campagne et les bois des environs, où il est activement recherché.

“Au moment où nous écrivons ces lignes, on n'a pu encore mettre la main sur cet audacieux criminel.”

Pendant que Philomène mâchonnant les mots, escamotant les phrases, les coupait d'interjections naïves: “Ca n'est rien... Ca n'est pas intéressant.” Maurice ayant saisi la main de Suzanne, en vantait les ongles roses. Il était, comme on le pense doublement ému. Suzanne ne comprit qu'un côté de son émotion. Elle ne pouvait admettre que le récit d'une évasion, même audacieuse, parvint à troubler un si coquet chevalier.

Elle laissa Philomène continuer, pour son usage personnel sa lecture tronquée. Et d'ailleurs, les récits à grande sensation ne l'intéressaient point.

Peut-être avant sa maladie en eût-elle été touchée; mais son tempérament, en même temps que ses goûts, avaient subi une transformation où apparaissait l'influence de Maurice, s'imposant d'autant plus que la jeune fille recommençait pour ainsi dire une seconde existence. Suzanne devenait minutieuse pour les choses de l'esprit, comme Maurice; elle devenait gaie comme lui, et comme lui malicieuse, et un peu sans façon.

Elle abandonna donc sa main et dit:

—Les ongles ne sont rien; c'est le dedans de la main qu'il faut examiner. Il paraît qu'à l'inspection des lignes, on peut prédire sa destinée à une personne. Si vous n'étiez pas un docteur pour rire, vous me donneriez là-dessus une consultation.

—Bien volontiers, répondit-il, je vois dans ces lignes que vous avez tous les bonheurs.

—Voilà qui est bien vague. Le sujet est intéressant et demande des détails; vous n'ignorez pas ce qu'une jeune fille désire savoir principalement. D'abord, me marierai-je?

—Oui.

—Feraï-je un brillant mariage? je veux tout savoir.

—Ah? pour cela, je ne puis pas vous le

promettre, mais celui qui vous épousera vous aimera de toute son âme.

En disant ces mots, Maurice, qui songeait à cette union pour Julien, se troubla; mais à ce trouble se mêlait une satisfaction de conscience.

—Voilà, pensait-il, un premier pas fait. Cela prépare toujours un peu la grande explication.

Suzanne, de son côté, considéra la phrase de Maurice comme une sorte de déclaration personnelle; elle retira sa main en baissant les yeux.

On continua la promenade. Mais Maurice, très occupé, ne disait plus rien; il songeait maintenant à son ami, il se demandait pourquoi Julien s'était évadé. N'avait-il pu recevoir la lettre où il lui annonçait que Suzanne était sauvée? avait-il voulu attendre à l'étranger les événements? Il se perdit en conjectures.

Cependant Suzanne était songeuse au moins autant que Maurice.

Dans leur émotion, ils marchaient au hasard et ils se trouvaient sous une tonnelle, celle-ci même où Suzanne avait fait jadis à Maurice la promesse solennelle de ne jamais appartenir qu'à Julien. Depuis longtemps Maurice évitait cet endroit avec soin, mais il ne put précisément, ce jour-là, dissuader Suzanne de s'y installer avec lui.

Elle s'assit sur le banc et parut un grand moment toute méditative.

—Voilà que je me souviens, dit-elle; cet endroit me rappelle je ne sais quoi d'agréable qui m'y est arrivé. Vous étiez avec moi, comme aujourd'hui, à mes côtés.

—Je ne me souviens pas, interrompit-il.

—Oh! moi, parfaitement. C'était un soir où il y avait au ciel beaucoup d'étoiles filantes et vous me demandiez...

Suzanne se tut. Toute la scène où elle s'était promise à Julien, en s'adressant à l'ami, au confident Maurice, se retraçait à son esprit, mais encore si vaguement que la chose essentielle y faisait défaut.

Ainsi, elle se souvenait d'avoir lié son cœur par un "oui" solennel, tandis qu'au ciel les étoiles brillaient, pétillaient, filaient comme le feu d'artifice d'une noce

sublime; mais elle se rappelait point envers qui elle s'était engagée. Le souvenir de Julien, qu'on avait écarté jusqu'ici avec tant de sollicitude de sa mémoire, ne s'y représentait pas en même temps que le reste. Elle avait fait une promesse, mais à qui?... A quelqu'un songea-t-elle, qui, à ce moment, était près d'elle, et ce quelqu'un elle le voyait encore; elle ne se trompait pas: c'était Maurice.

Cette fois, il fut saisi lui-même qu'il ne trouva aucune diversion convenable. Elle lui dit très doucement:

—Pourquoi me cachez-vous quelque chose?

—Ah! rien, je vous assure; je ne sais quelles imaginations vous prenez pour la réalité.

—Non, reprit-elle, non, vous me trompez; il y a quelque chose de ma vie passée qui se remue parfois en moi confusément. Je sens qu'elle en a été occupée par ce que je ne sais quoi de très fort à la fois et de très doux qui me tenait toute entière.

Elle se leva, prit le bras de Maurice, et ils sortirent du bosquet.

Arrivée à un angle du jardin anglais où des petits sentiers sinueux s'enfonçaient dans un taillis, lieu couvert à tous les yeux, le sang afflua aux joues de Suzanne, elle s'arrêta et mit brusquement sa main sur sa poitrine, comme si son cœur venait de se briser.

—Oh! ici encore, disait-elle, oui ici j'étais avec quelqu'un, et nous disions... je ne sais plus ce qu'on disait...

Elle rejetait la tête en arrière comme si elle sentait à la joue la chaleur d'un baiser. Il voulait l'entraîner. Il se souvenait bien, lui, en effet, qu'ici même Julien lui avait fait l'aveu d'avoir effleuré de ses lèvres pour la première fois le visage de Suzanne.

—Mais qui donc, qui donc se trouvait ici? répétait-elle en se frappant le front.

Puis, levant les yeux sur Maurice, debout devant elle et tout pâle:

—Ah! c'est vous, allez: vous ne le nierez pas, c'est vous.

A voir le frisson qu'un simple réveil très vague de la mémoire produisait chez Suzanne, et ses tremblements et ses vives

rougeurs, Maurice jugea la vérité plus que jamais dangereuse à dire, et il mentit.

—Eh bien! oui, dit-il, c'est moi.

Suzanne ne répondit rien, elle quitta le bras du jeune homme, et très bas, très bas, en marchant à côté de lui, elle murmurait:

—Je ne sais pas ce que je lui ai fait... Ma maladie a dû beaucoup me changer. Il n'est plus aimable, ni confiant comme autrefois; pourtant quand on vous a parlé... et fait monter le sang à la tête ainsi (elle mettait la main sur sa joue), c'était mal de profiter d'une absence de mémoire pour n'être plus après ce qu'on avait été avant... Vous savez, c'est même très mal... (Elle poussait de petits soupirs). Enfin, la maladie est un abîme; on y laisse, les uns la vie, les autres je ne sais quoi qui a pu plaire un instant... pas longtemps. Oh! je sentais bien qu'on me trompait, mais je ne l'aurais pas cru de lui.

Elle parlait de Maurice à la troisième personne devant lui-même; ce qui est une adorable manière de faire sa cour, une des plus jolies caresses de conversation que les amoureux aient su trouver.

Il la contemplait. Il voyait son joli visage désolé, ses yeux où perlaient des larmes; elle baissait la tête comme cherchant ce que je ne sais quoi qu'on lui dérobait; elle tressaillait comme saisie de froid; Maurice, effrayé, s'approcha; elle retourna la tête; alors il la vit si pâle et il eut si grand peur qu'il lui donna un baiser sur le front.

M. Puyberton, qui les suivait, saisit toute cette scène.

XVIII

Depuis l'évasion de Julien, Maurice était plus que jamais inquiet. Parfois il se sentait pâlir en pensant que son ami commettrait peut-être la suprême imprudence de revenir pour voir Suzanne.

Elle était si faible encore!

—Ca va mieux, beaucoup mieux, disait le vieux docteur qui venait la voir: nous voilà tout à fait grande personne. Reprenez votre train de vie ordinaire.

—Eh! reprenait de son côté le jeune docteur, en hochant la tête, mon éminent

confrère voit trop bien les choses; il faut encore des ménagements, beaucoup de ménagements.

Voilà les circonstances; le jeune docteur devenait plus prudent que le vieux!

Cependant M. Puyberton déclinait de plus en plus. Une toux horrible le saisissait parfois; il ne marchait plus, il se traînait. Il s'enfermait dans son cabinet des journées entières pour mettre de l'ordre dans ses papiers.

Ses conversations avec Maurice ne le rassuraient guère pour l'avenir. Car il avait nourri l'idée de lui confier sa fille, mais Maurice, malgré son amour tous les jours croissant, n'aurait jamais été jusqu'à la trahison d'amitié.

Et le vieux violateur de dépôt voyait que son châtement serait d'être entouré d'âmes honnêtes qui respecteraient, elles, les dépôts confiés. Il voyait Maurice conserver, soigner, cultiver sa fille pour un autre, pour Julien. Toutefois, il remarquait combien, peu à peu, il se laissait pénétrer par le rayonnement d'innocence et par le charme de Suzanne. Après la scène du baiser, il crut le moment venu de jouer la partie suprême.

Un jour, Puyberton se mit au lit, prétendant ne plus pouvoir se tenir debout.

Cette fois, il lui fallut subir le médecin, qui fronça les sourcils.

—La faiblesse est grande, dit le docteur; de plus, la poitrine est prise.

Il promit de revenir.

Puyberton souriait; il dit à Maurice, en lui saisissant la main:

—Mon cher, je sens que voilà la fin.

Maurice voulut lui donner du courage. Un homme aussi fortement constitué pouvait-il mourir comme cela?

—Non, vous vivrez, ajouta-t-il; il faut bien que vous viviez pour votre fille.

Puyberton ne pensait qu'à elle; il était certainement plus préoccupé de sa fille que de sa fin prochaine.

Le lendemain, vers neuf heures du soir, Puyberton, agité de frissons convulsifs, appela Suzanne et Maurice comme pour leur faire les dernières recommandations.

—Ma pauvre fille, dit-il, tu déposeras mon corps auprès de celui de ma bonne vieille soeur, tante Rose. Je ne te laisse

point seule; je te confie à notre ami Maurice Leverrier, qui ne peut pas refuser à un mourant la grâce que je lui demande. Tu l'aimes depuis longtemps, je le sais, tu n'as jamais aimé que lui...

Suzanne baissa la tête; elle acceptait. Mais Maurice fit un geste que M. Puyberton réprima aussitôt par un regard plein de supplications.

—Tu vois, ma fille, comme il t'a soignée; sans lui, tu serais morte; tu m'aurais précédée où je vais. Qui donc a été plus tendre que lui pour toi? Est-ce qu'il t'a abandonnée un seul instant pendant ta maladie?... Suzanne, je suis réduit à compter les minutes, et je n'ai pas le temps de dire tout le bien que je pense de Maurice. Tu comprends quels sont mes suprêmes désirs.

Suzanne s'avança vers Maurice; elle était pâle, d'une émotion qu'on pouvait prendre pour une timidité de sentiments, mais avec cette résolution qui la caractérisait dans les circonstances graves de sa vie; elle lui tendit la main.

Puyberton, haletant, sur le bord du lit, suivait cette scène.

Maurice ne bougeait pas, indécis devant cette suprême mise en demeure. Il ne s'agissait plus d'une galanterie banale, ni même d'un baiser presque fraternel, mais d'une promesse formelle, d'une sorte de contrat sacré auquel présidait un père agonisant.

Suzanne, muette, impassible, regardait fixement le jeune homme qui sentait tout ce que cette attitude contenait de reproches. La pauvre enfant ignorait combien il était agité intérieurement par les combats de l'amour et du devoir. Certes, il aimait Suzanne, mais elle appartenait à son ami, à un ami malheureux dont elle était la dernière consolation.

Pourtant, il la voyait si pressante dans son silence, si belle dans son affliction, qu'il se sentait lâche; il n'était point fait pour ces fortes émotions; il croyait avoir arrangé sa vie pour le calme; il était bon, sincère...

—Ah! Suzanne, s'écria-t-il, je ne peux plus le cacher, je vous aime, mais...

Il ne put achever sa phrase, la porte venait de s'ouvrir.

—C'est le médecin, sans doute, fit Puyberton d'une voix étouffée...

Ce soir-là, le gardien du principal cimetière de L... avait à peine éteint sa lampe pour s'endormir, qu'un homme franchissait le mur de l'enclos funèbre.

Il s'orienta, puis prit à droite un petit sentier qui s'enfonçait du côté d'une haie de lilas.

Il lisait les inscriptions les unes après les autres, s'aidant d'un falot, dont il voilait ou dévoilait à son gré la lumière en l'approchant des tombes.

Tout à coup, il s'arrêta.

Il venait de lire sur une pierre tombale ces mots: Ici git Rose Puyberton.

Il demeura un instant immobile....., puis il reprit en tremblant le mouvement machinal de son bras, approchant sa lanterne des inscriptions qui entouraient cette tombe. Il essuya vingt fois son front plein de sueurs; il s'y reprenait; tout son corps était agité d'un frisson de fièvre.

Après un quart d'heure de cette lugubre recherche, il devint plus calme, il s'assit près de la tombe de la tante Rose.

—Non, pensa-t-il, elle n'est point là... Pourtant si elle fut morte à L..., on ne l'eût point portée ailleurs qu'après de sa bonne vieille tante. M. Puyberton, je le lui ai entendu dire, avait une concession de terrain... Il s'était réservé l'espace de trois tombes... Cet homme a toujours pensé à tout... Elle n'est point là, c'est donc qu'elle vit!

Elle vivrait! Comment elle vivrait!

Ce singulier visiteur, on l'a deviné, n'était autre que Julien Dambray, cherchant Suzanne parmi les morts.

Il s'était évadé comme on l'a vu et dans un moment d'angoisse indicible, après son évasion, il avait longtemps erré, dans les bois et la campagne; puis, il s'était mis plus en sûreté encore en gagnant une de ces villes populeuses où selon une énergique expression, on est perdu dans un désert d'âmes. Echappant ainsi à la police, il avait d'abord résolu de faire savoir à Maurice où il se trouvait pour apprendre des nouvelles de Suzanne, car il n'avait pas reçu la lettre de son ami lui ap-

prenant qu'elle était sauvée ; un désir plus énergique le sollicita. Une lettre peut se perdre et trahir. Puis, à quoi bon ! Suzanne devait maintenant être morte, puisqu'il avait quitté L... avec le désespoir de la savoir perdue. Ensuite, pourquoi craindre ? Qu'attendre aujourd'hui de la vie?... Une seule chose : voir sa tombe.

Il se mit en marche vers L... sans plus calculer les suites de sa lugubre expédition.

Julien n'en était plus, depuis longtemps, à calculer ou à réfléchir ; sa vie devenait pour ainsi dire automatique, et son amour désespéré s'était si bien emparé de tout son être qu'il n'avait presque plus de raison mais, à la place, une sorte d'instinct animal qui le dirigeait où il allait. C'est ainsi que nous le retrouvons à L... dans cette ville où tous les habitants le connaissent comme un héros de cours d'as-sises : nous le voyons dans l'enclos du cimetière, passer en revue les tombeaux, comme halluciné.

Suzanne n'était point là, il n'avait plus rien à y faire... donc il reprenait, rencuvelant son escalade, le chemin de la ville de L... Son instinct le guidait vers le quartier où se trouve la maison Puyberton.

En entrant dans la ville, il ne se res-souvint ni qu'il y avait été heureux, ni qu'il y avait souffert. Il marchait sans songer à rien ; il n'avait point de pensées délicieuses ou amères comme ces amoureux peu sérieux qui commentent leurs impressions et font des phrases en de-dans. Il marchait vers la maison Puy-ber-ton ; voilà tout.

XIX

Pourtant, tout absorbé qu'il fut, en pas-sant près d'une certaine maison, il en vit sortir un homme au chapeau à larges ail-les, sur une longue chevelure... Il recon-nut le plus savant médecin de la ville. Il se dérangeait à cette heure ; une personne était donc bien malade dans le quartier.

Une personne était à l'agonie peut-être et se mourait, et puisqu'une personne se mourait, ce devait être Suzanne. Julien

n'avait pas à ce moment d'autre logique à sa disposition ; il suivit le médecin.

Celui-ci prit successivement plusieurs rues à droite et à gauche ; Julien suivait toujours.

Il avait cru Suzanne morte, puis vivan-te, puis maintenant il la retrouvait entre la vie et la mort, comme le jour où il é-tait parti de L..., et tout cela en moins d'une heure. Le désespoir succédant à l'espoir, brusquement, comme la glace à l'eau bouillante. Ces coups tuent un être. Car, encore une fois, il ne se figura pas un seul instant qu'il pût s'agir d'une au-tre que de Suzanne. Est-ce que pour lui, dans ce quartier, il y en avait une autre que Suzanne ?

Le seul enchaînement de ses idées con-sistait à se dire qu'on ouvrirait la porte toute grande au docteur, qu'il pourrait passer en même temps que lui sans s'ex-poser, en escaladant encore le mur, à re-cevoir un coup de fusil du jardinier qui l'empêcherait de voir de manquer cette suprême émotion l'empêchait de stimuler le médecin qui, étant âgé, marchait lente-ment.

Ils s'engagèrent bientôt dans une rue que Julien devait reconnaître. Oui, ce long mur, cette ruelle étroite ombragée par un marronnier, et, plus loin, cette pe-tite porte basse... c'était le logis Puyber-ton. Mais l'émotion de Julien ne s'aug-menta pas ; il était saturé d'angoisse. Et il n'eut aucun étonnement poignant en voyant le médecin entrer dans cette rue. Il l'eût conduit jusqu'à la maison Puyber-ton, en disant : c'est là.

En effet, le docteur s'y arrêta, on lui ouvrit la porte.

Alors, Julien se précipite, bousculant le vieux médecin, il entre, court d'un trait jusqu'au milieu de l'allée, il voit une fenêtre éclairée, une seule. Il franchit l'escalier du perron.

Une servante dans le vestibule n'a pas le temps de demander : "Où allez-vous?"

— C'est là-haut, n'est-ce pas ? dit Ju-lien sans se retourner. Il monte les mar-ches qui mènent au premier étage.

Il ouvre une porte, l'y voilà.

Julien croyait Suzanne à l'agonie, il la retrouvait debout, la main aux lèvres de son ami Maurice. Mais il ne remarqua point ce détail. Imaginez un homme qui se trouve tout à coup transporté au milieu d'une vive lumière; il était ébloui, frappé de stupeur. Il ne se figurait pas la scène telle qu'il la voyait. Suzanne lui paraissait un songe.

Et elle, la malheureuse Suzanne, comment allait-elle supporter une si brusque secousse?

Cette apparition de Julien ouvrait tout à coup pour elle l'abîme de son passé. Elle savait plus trop bien, elle aussi, si elle n'était point tombée dans le rêve le plus étrange.

Ils se tournaient l'un vers l'autre, se regardant comme s'ils ne s'étaient jamais connus, lui, devant Suzanne qu'il croyait morte, elle, devant Julien dont elle avait oublié jusqu'à l'existence.

Puis, par un mouvement spontané et comme instinctif, ils s'étreignirent; et Suzanne, suffoquée, posa sa douce tête abandonnée sur l'épaule de Julien, disant des mots sans suite, demandant des pardons sans cause, perdue de surprise et d'amour.

Donc elle était sauvée, puisqu'elle avait pu supporter une émotion aussi violente. Elle ne s'évanouit même pas; elle ne s'appartenait plus; ses yeux regardaient autour d'elle sans voir. On sentait tous les efforts qu'elle faisait pour se ressouvenir de tout; mais ce ressouvenir ne la tuait pas.

Quant à Maurice, il éprouva, après le premier saisissement, un soulagement véritable. L'amour qu'il venait d'avouer à Suzanne, pesait si peu dans le mouvement passionné qui venait d'emporter la jeune fille vers Julien, et toute la scène avait subi une évolution si rapide que l'incident du baiser sur la main disparaissait de lui-même; Maurice n'avait plus rien à cacher, rien à promettre, plus de comédie pénible, pour son cœur, à jouer. Il remettait enfin, entre les mains de son ami, ce dépôt trop gracieux et bien lourd pour les faiblesses humaines!

Le moribond, sur sa couche, au fond

de la chambre, domina bientôt toute la scène.

Puyberton, demi-lévé sur son oreiller, les yeux agrandis par la terreur, crispait ses mains, comme s'il eût voulu écarter un fantôme.

A son lit de mort, au moment même où il essayait de voler à Julien son amour après lui avoir volé son argent, il voyait tout à coup se dresser sa victime.

—Lui, lui, ici... Non, ce n'est pas possible. Ah! c'est trop!...

En disant ces mots entrecoupés de hoquets, Puyberton tremblait de tous ses membres: une sueur froide couvrait de gouttes larges son front et ses joues. Il continuait:

—Le fils après le père!... Partez, partez, vous aurez tout... Je vous rendrai votre argent... le voulez-vous? prenez-le, mais partez, puisque je vais mourir..., j'ai volé, c'est vrai, eh bien oui, j'ai volé, pardon, pardon!

La scène se compliquait d'un nouvel élément de cruelle surprise. Voici maintenant que Puyberton avouait publiquement son vol.

Il était secoué par un tremblement convulsif: une écume sanglante montait à ses lèvres.

—Chassez le fantôme, je restituerai, chassez-le...

Et avec un râle, il retomba épuisé sur son traversin.

A ce moment, le docteur que Julien avait devancé, entra dans la chambre; mais Puyberton tourna vers lui un regard morne, il sentait que le soulagement ne pouvait venir d'un autre que de Julien. Lui seul pouvait permettre au coupable de mourir en paix.

Peu à peu Puyberton revenait à la juste perception des choses; il savait que Julien s'était évadé, et il s'expliquait sa présence; il savait aussi que la condamnation du fils de celui qu'il avait dépouillé était son oeuvre à lui Puyberton; il eut pu, en effet, arrêter tout par un aveu en Cour d'assises.

Il lui devait donc ces deux réparations: rendre l'argent, rendre l'honneur.

Il se recueillit; et revenu de ses premières terreurs, décidé à tout devant la

mort, il se souleva sur son oreiller et laissa, avec effort, tomber ces paroles :

—Monsieur Maurice Leverrier, pardonnez-moi; J'ai voulu vous détourner de votre devoir d'amitié envers Monsieur Julien Dambray dont j'ai doublement et douloureusement compromis l'avenir et l'existence. Vous allez m'aider à tout réparer. Vous trouverez dans mon secrétaire quatre cent mille francs dus à M. Julien Dambray, et vous écrirez ensuite sous ma dictée une lettre au procureur pour décharger votre ami de la responsabilité des lettres de restitution qui ont été retournées contre lui devant le procès, et qui sont écrites de ma main. Ces lettres sont de moi, je rends un témoignage suprême, en déclarant qu'elles n'étaient pas une supercherie de la part de M. Julien Dambray... Quant au reste.... Suzanne sait tout maintenant... Elle fera son devoir.

—Oui, oui, s'écria alors Suzanne en éclatant en sanglots; oui. Je me souviens, maintenant,... quel moment de folie! J'avais cru faire le bonheur de Julien, je causais sa perte... La plus grande coupable c'est moi!

Julien étouffa sous les baisers les sanglots de sa chère Suzanne et s'approchant du père il lui prit la main.

M. Puyberton entra en agonie peu d'heures après cette scène; il expira au point du jour.

XX

Avant de mourir, Puyberton s'était exécuté comme il l'avait dit; Julien put être solennellement réhabilité. Quant à Suzanne, on sait que nos codes ne considèrent point comme punissable la soustraction d'une somme par un enfant à son père.

Libres tous les deux et quittes envers la justice, ils ne crurent point devoir rester à L... où trop de souvenirs mauvais eussent altéré leur bonheur. A peine mariés, Suzanne et Julien quittèrent la ville.

Philomène les a suivis; elle est simplement devenue un peu plus maniaque à la suite de ces événements, comme elle n'en a jamais lu dans les "faits divers" des journaux.

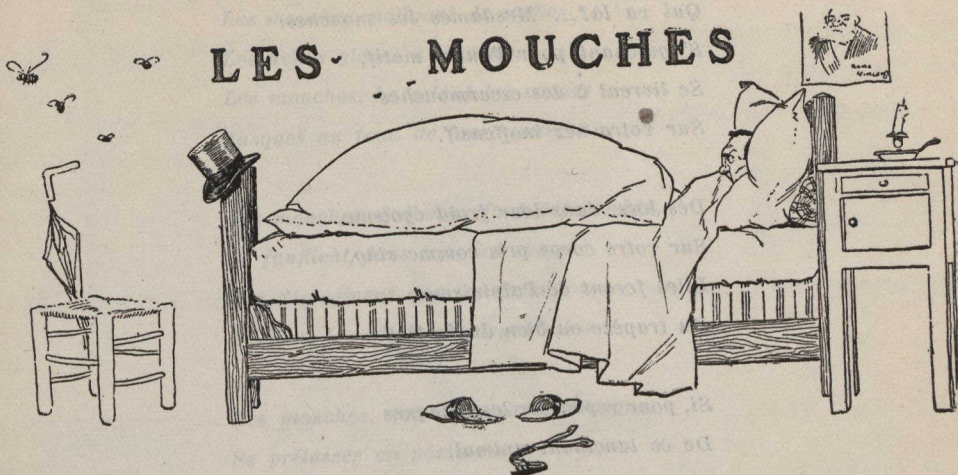
Si, maintenant, un an après vous voulez revoir le logis Puyberton, vous trouverez, se promenant dans les allées, un peu mélancolique, M. le docteur Maurice Leverrier, Il a acheté cette maison, il a gardé Antoine et s'est mis à aimer son grand jardin qui a des bosquets et des détours de sentiers qui lui plaisaient. Dans le quartier, M. le docteur Leverrier passe pour un original; il n'a aucune clientèle; c'est un médecin sans malades.

La seule malade qu'il eût jamais soignée, Suzanne avait probablement épuisé tout son amour.



FINIS ..

LES MOUCHES



*C'est l'aube, c'est la première heure,
Au bout d'une nuit sans sommeil
Vous espérez, terrible leurre,
Que malgré le rayon vermeil*

*Qui risque son oeil à la vitre,
Vous allez enfin comme un loir,
Ou comme un clerc à son pupitre,
Dormir en un doux nonchaloir.*

*Mais, par malheur, dans la lumière,
Vous avez vu très vaguement,
Avant de clore la paupière,
Des points noirs voler follement;*

*Dans votre demi-somnolence,
Sous les plumes de l'édredon,
Vous percevez dans le silence
Comme une messe en faux bourdon.*

*Puis, juste à la minute brève
Où tout votre être s'amollit
Et va chavirer dans le rêve,
Vous tressautez sur votre lit.*

Qui va là?... Mesdames les mouches,
S'aguichant pour l'autre motif,
Se livrent à des escarmouches
Sur votre nez inoffensif.

Dès lors, dans leur froid égoïsme,
Sur votre corps pris comme ring,
Elles feront de l'alpinisme,
Du trapèze ou bien du footing.

Si, pour repousser les attaques
De ce lancinant animal,
Vous vous donnez de grandes claques,
C'est à vous que vous faites mal;



La mouche, un instant, prend le large
Comme on évite un caniveau,
Puis elle revient à la charge
Et vous piétine de nouveau;

Dès lors, c'en est fait de la sieste;
Au sommeil forcé de surseoir,
Grâce à la mouche, cette peste,
Vous serez fourbu jusqu'au soir!

Quels démons glabres et farouches,
Quels malfaisants petits lutins
Ont sorti du néant les mouches
Pour exaspérer nos matins?

Les mouches, polluant de taches
Les belles glaces à biseaux,
Les mouches, harcelant les vaches
Jusques au fond de leurs museaux;

Les mouches, qui vous font des cloches,
Se faufilent dans tous les coins,
Qui s'imaginent que les cochés
Montent les côtes, par leurs soins.

Les mouches, qui vont, sans vergogne,
Se prélasser en pâmoison.
Sur le corail d'une charogne
Pour en colporter le poison!



Aussi, quand ces petites rosses
Nous ont bien pompés de leurs dards,
Soudain nous devenons féroccs,
Nous leur tendons des traquenards;

Du bourreau remplissant l'office,
Par un raffinement voulu,
Nous leur imposons le supplice
De l'enlèvement par la glu...

Eh bien! en plus de ces... virgules
De la muraille et du plafond,
Il en est de moins minuscules
Qui piquent encor plus à fond.

*Les mouches de tous les modèles,
Par qui nous sommes harassés;
Les domestiques infidèles,
Les bons amis trop empressés,*

*Les enfants aux cris de pintades
Qui se cramponnent après vous
Et vous comblent de rigolades
Quand on les prend sur les genoux.*

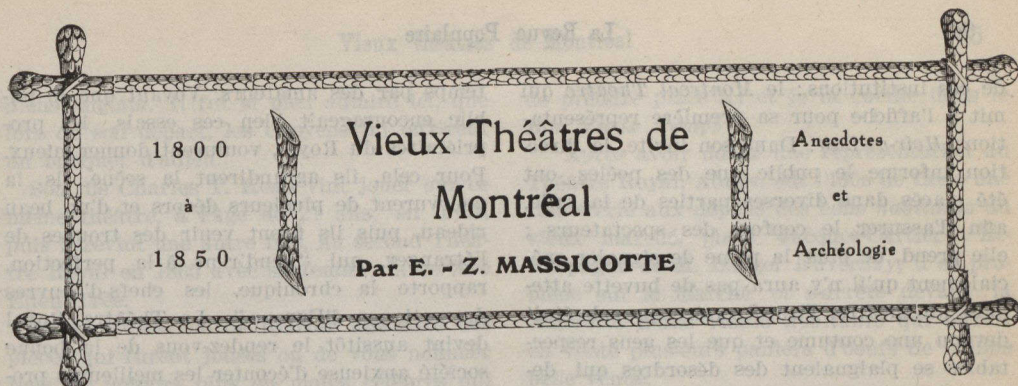


*Les raseurs, les huissiers... des mouches!
Des mouches, les sots triomphateurs,
Et mouches, les courtisans louches,
Et mouches, surtout, les enfants !*

*Mais un doux espoir nous allège.
On dit : plus tard nous les mettrons
Dans la bonne glu du collège.
Excellent piège à... mouchérons.*

ENVOI

*Ninon, je n'aime qu'une mouche,
Celle que tu viens de poser
Sur ta joue, au coin de ta bouche,
Et que j'ôte avec un baiser.*



1800

à

1850

Vieux Théâtres de Montréal

Par E. - Z. MASSICOTTE

Anecdotes

et

Archéologie



N autant qu'on le sait, (1) le premier théâtre de Montréal au XIX^e siècle, occupait la partie supérieure d'un grand entrepôt situé rue Saint-Sulpice, dans le voisinage immédiat de l'ancien Bureau de Poste. Ce théâtre dont on ignore le nom officiel avait été aménagé par un Mr. Ormsby, un acteur écossais.

Voici comment la *Gazette* de 1804 annonce l'ouverture de ce lieu d'amusement :

THEATRE PAR PERMISSION

“Mr Ormsby, du Théâtre Royal d'Edimbourg, informe respectueusement les dames et messieurs de Montréal, qu'il a l'intention (avec leur approbation) de fonder en Canada une troupe de comédiens qui jouera à Montréal et à Québec, alternativement. Le théâtre en cette ville, est établi dans le vaste et convenable édifice qui est voisin du bureau de poste, et il y sera représenté, ce soir, (19 novembre 1804) une comédie en cinq actes, intitulée “The Busy Body” laquelle sera suivie de la farce très admirée, intitulée “The Sultan”.

N. B.—Voir l'annonce pour autres détails sur la soirée. Loges, 5s., galerie, 2s., 6d. Billets en vente à la taverne de Mr Hamilton, au Montreal Hotel et au Théâtre où l'on pourra retenir des places de loges.

Le théâtre de M. Ormsby paraît avoir végété durant une couple d'années et, s'il

faut en croire un auteur anglais, M. Lambert qui visita Montréal, à cette époque, et qui a laissé un récit circonstancié de son voyage en Amérique, notre premier théâtre était loin de faire honneur à la future métropole canadienne. Traduisons cette appréciation en essayant de lui conserver toute sa saveur originale :

“ Il y a un théâtre, à Montréal, mais ses acteurs sont aussi mauvais que nos pires comédiens ambulants. Malgré cela, ils ont l'impudence d'exiger le même prix tout près, que dans les théâtres de Londres. Parfois, les officiers de l'armée prêtent leur concours à la troupe, mais je n'en ai vu aucun, à l'exception du colonel Pye et du capitaine Clark du 49^e régiment, qui ne *massacrât* pas les meilleures scènes de nos poètes défunts. On peut se faire une idée du niveau abject où le théâtre canadien est rendu lorsqu'on saura qu'on emploie des jeunes gens pour remplir les rôles féminins. La seule actrice qui existe étant une vieille femme de réputation douteuse, dont les Desdemone et les Isabelle avinées ont souvent fait la joie de l'auditoire canadien.”

Jetons le voile sur ces débuts si peu séduisants et poursuivons notre route... chronologique.

Le deuxième théâtre de Montréal est sans aucun doute le *Garrick* qui existait vers 1806 dans la petite rue Saint-Jean-Baptiste, l'une des principales voies de notre ville, en ces temps anciens.

C'est peu après, dans les casernes de l'artillerie, rue Saint-Paul, que fut fondé le “Military Theatre”. Quoique petit, il possédait tous les accessoires nécessaires et il a été très en faveur dans les cercles militaires.

L'année 1808 vit l'ouverture d'une autre

(1) Suivant un article paru dans le *Standard* en 1907.

de ces institutions: le *Montreal Theatre* qui mit à l'affiche pour sa première représentation: *Heir-at-Law*. Dans son invite, la direction informe le public que des poêles ont été placés dans diverses parties de la salle, afin d'assurer le confort des spectateurs; elle prend, de plus, la peine de signaler spécialement qu'il n'y aura pas de buvette attendant au théâtre. Faut-il croire que cela était devenu une coutume et que les gens respectables se plaignaient des désordres qui devaient en résulter? Le *Montreal Theatre* était situé au No 2 rue du Collège et dut jouir de quelque faveur, car le Directory de 1819, signale encore son existence.

Un autre théâtre naquit aussi vers cette époque, sur la rue Craig, en arrière de l'ancien St-Lawrence Hall.

Il n'est pas inutile d'ajouter ici que jusqu'à la confédération, la plupart de nos théâtres étaient surtout fréquentés par les militaires, et que très souvent, c'étaient les officiers même et leurs épouses qui donnaient le spectacle. Pour cette masse d'hommes— ils étaient plusieurs centaines qui avaient peu à faire—le théâtre était le seul moyen de rompre la monotonie d'une existence bien terne. Aussi, peut-on dire que c'est aux soldats saxons que nous devons une histoire théâtrale qui remonte déjà à plus d'un siècle.

Le premier théâtre Royal fut construit en 1825 par une compagnie dont l'hon. J. Molson (1) un citoyen riche et entreprenant était le principal, puis l'unique actionnaire. Voilà pourquoi le peuple l'appelait plus volontiers, le Théâtre Molson. L'édifice s'élevait rue St-Paul, tout près de la rue Bonsecours. Il était en bois et briques, avait coûté \$30,000 et les plans en avaient été préparés par un architecte nommé Forbes. La façade se composait d'une modeste colonnade de l'ordre dorique, et dans l'ensemble, il présentait un coup d'oeil passable, si j'en juge par une gravure de l'époque. Mais il offrait un inconvénient: la scène était plutôt petite et, tout d'abord, on ne put y représenter que de courtes comédies, joués, la plupart du

temps par des amateurs. Voyant que le public encourageait bien ces essais, les propriétaires du Royal, voulurent donner mieux. Pour cela, ils agrandirent la scène, ils la pourvurent de plusieurs décors et d'un beau rideau, puis ils firent venir des troupes de l'étranger, qui "rendirent à la perfection, rapporte la chronique, les chefs-d'oeuvres dramatiques d'Europe". Le Théâtre Royal devint aussitôt le rendez-vous de la bonne société anxieuse d'écouter les meilleures productions des grands écrivains. Le premier gérant du premier Royal fut un acteur d'une certaine valeur. Il se nommait Frédéric Brown et ne dédaignait pas de monter sur les planches à l'occasion.

Un des premiers artistes fameux qui parut sur cette scène est Edmund Kean qui joua d'abord le 31 juillet 1826, dans *Richard III* de Shakespeare, puis, successivement



L'hon. John Molson (d'après un très vieux daguerréotype)

dans *Othello*, *Shylock*, *Hamlet* et *Sir Giles Overreach*.

Edmund Kean n'avait que 5 pieds 4 pouces de taille, mais cela ne l'empêchait pas de prendre rang parmi les plus grands tragé-

(1) Il s'agit ici du premier Hon. J. Molson, le créateur de la navigation à vapeur, au Canada. Né en Angleterre en 1764, il est mort à Montréal, en 1836, âgé de 72 ans. Le second Hon. J. Molson, fils du précédent, naquit à Montréal en 1787.

diens anglais. Il fut si bien admiré ici, que lors de son départ, les citoyens lui offrirent un banquet d'adieu.

Son fils Charles T. Kean vint jouer sur ce même théâtre, à l'âge de 21 ans, en 1832, puis il revint une autre fois, au second Théâtre Royal en 1865 avec sa femme, la célèbre Ellen Tree.

Il est impossible de fournir une liste des pièces qui furent jouées ou de vous nommer tous les acteurs plus ou moins célèbres qui nous ont visités alors. On prétend, toutefois, que Mlle Cavé, à la tête d'une troupe choisie, y débuta en Amérique et l'auteur du *Bon vieux temps* déclare catégoriquement qu'Adrien, un prestidigitateur fameux, l'Hermann de l'époque, fit là son apparition

de prendre place ici et je la cueille dans le *Bon Vieux Temps* :

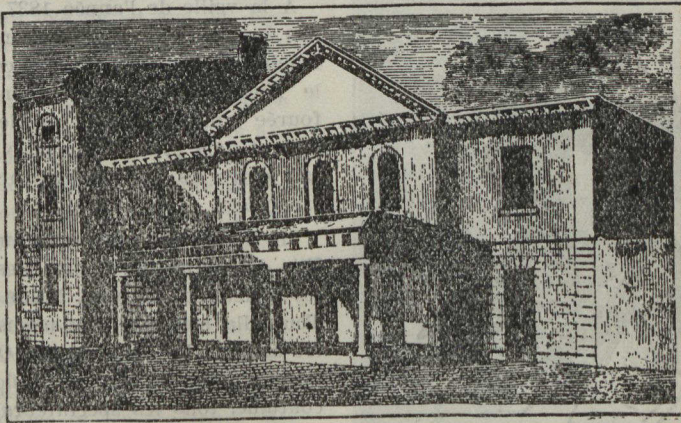
—Après avoir donné une représentation au Théâtre Royal, Adrien eut l'idée de faire une fumisterie aux dépens des bons *habitants* du vieux marché, place Jacques-Cartier. Accompagné de M. Ludger Duvernay, il se promène sur le marché et s'arrête devant la charrette d'une vieille *habitante* qui offrait en vente plusieurs paniers d'oeufs de la plus belle venue.

—Combien vendez-vous vos oeufs? dit le magicien en s'adressant à la fermière.

—Sept sous, répond la bonne femme.

—Sept sous! Ce n'est guère cher. J'en voudrais deux. Combien me demandez-vous?

—Pour deux seulement, ça sera deux sous.



Le premier Théâtre Royal, rue St-Paul.

à Montréal, le 24 août 1835, bien que Varraine, dans un article paru dans le *Monde illustré* de 1898, affirme qu'Adrien était à Montréal, au Théâtre Hayes, en 1852. Cet auteur reproduit même l'affiche suivante :

ADRIEN! ADRIEN! ADRIEN!

Jouera ce soir au Hayes

Que tous s'y rendent

qui s'étalait, prétend-il, sur les murs.

Vous me direz peut-être qu'Adrien nous a visités deux fois, à 17 ans d'intervalle, et je penserais comme vous, si ces deux auteurs ne racontaient pas le même fait anecdotique au sujet de ces deux visites assez espacées, il me semble. En tout cas l'anecdote mérite

—Soit, dit Adrien qui choisit deux oeufs dans un des paniers.

—Savez-vous, madame, reprit-il, que vous avez des oeufs extraordinaires. Ils pèsent beaucoup plus que les autres que j'ai vu sur le marché. Je vais en casser un pour connaître la cause de leur pesanteur. Ce disant le prestidigitateur prend un oeuf et le casse sur le fond de la voiture. La coquille brisée laisse échapper sur le pavé une guinée d'or (21 shillings sterling). Adrien ouvre des yeux grands comme des vitres de montres et empêche la pièce en s'exclamant :

—C'est prodigieux! Allons! cassons l'autre. Le deuxième oeuf est cassé avec le même résultat. Une nouvelle guinée s'enfuit dans la poche du magicien.

—Tenez, la mère, dit Adrien, j'achète tous vos oeufs. Allons! je vous en offre dix sous la douzaine.

—Vous n'y pensez pas, mon cher petit maître, des oeufs comme ceux-là! Je ne vous céderai pas le tout à moins de cinq chelins par oeuf.

—Mais, Madame, votre prix est exorbitant. Si vous le voulez, nous allons conclure un marché à un écu la douzaine. Du reste qui est-ce qui m'assure que chacun de vos oeufs contient une guinée. Tenez! et Adrien casse une couple d'oeufs et n'y trouve pas de pièce d'or. Il en casse un troisième et il en tombe une guinée.

—Monsieur, dit la bonne femme, je préfère garder mes oeufs. J'aurai peut-être plus de profit à les casser moi-même.



Charles Dickens, tel qu'il était lors de son passage, à Montréal, en 1842

Adrien et Duvernay s'éloignèrent. La fermière ne tarda pas à partir du marché avec sa charrette. Elle entra dans la rue St-Paul et arrêta sa voiture devant une porte cochère, près de l'église Bonsecours. Elle prit un de ses paniers et se mit à casser ses oeufs un par un, triturant le jaune pour y découvrir la pièce d'or qu'elle convoitait.

Bernique! Elle cassa cinq à six douzaines de ses oeufs sans y trouver la moindre monnaie frappée à l'effigie de Sa Majesté le roi Guillaume. La brave Canadienne avait déjà cassé des oeufs en quantité suffisante pour faire une mayonnaise pour une table de huit cents couverts lorsque Adrien jugea à propos d'intervenir. Adrien, en bon prince, s'abou-

cha avec la vieille, il l'indemniça pour la casse de ses oeufs et alla rire à ventre déboutonné avec son ami du succès de sa plaisanterie."

Dans la version de Varaine l'aventure eut lieu le 29 avril 1852, Adrien était accompagné du respectable père Homier, un échevin très populaire de l'époque, et la scène se passa au nouveau marché Bonsecours. Ces deux auteurs se chicanent encore au sujet de la disparition de notre premier Théâtre Royal. L'un d'eux prétend qu'il fut démoli en 1845 et Varaine maintient qu'il a été incendié en 1848. Or s'il est vrai que le théâtre s'élevait sur le terrain occupé maintenant par le marché Bonsecours, Varaine aurait tort, car ce marché a été construit en 1845.

A la veille de l'année 1837, fameuse dans nos annales par la rébellion d'un certain nombre de nos compatriotes contre l'autorité, le Théâtre Royal fut témoin d'une échauffourée qui indique combien les esprits étaient déjà montés et quelle animosité existait entre les ardents des races anglaises et françaises.

M. Rodolphe Desrivières, un des chefs des Fils de la Liberté, et quelques jeunes *patriotes* assistaient, un soir, à une représentation. Tout alla bien jusqu'au moment où l'orchestre attaqua le *God save the Queen*. Aux premières notes de l'hymne officiel, suivant la coutume, tous les spectateurs se levèrent et se découvrirent. Plusieurs *loyaux* remarquant que Desrivières et ses amis restaient assis et coiffés, malgré les cris de *Hats off* qu'on leur adressait de partout, il fut résolu, immédiatement, de les expulser. Devant la force supérieure des assaillants, les patriotes se dirigèrent vers la sortie et Desrivières couvrit la retraite, mais comme ce dernier franchissait le seuil de la porte, il reçut un si solide coup de poing derrière la tête que son chapeau alla rouler sur le sol. Son agresseur était le Dr Jones, un gaillard de six pieds trois pouces, qui pesait deux cent trente livres.

Jugeant qu'il était inutile de tenter une revanche dans le moment, Desrivières, rongea son frein, et se contenta de dire à Jones: *I will remember you*. Deux jours après, notre compatriote rencontra son ennemi, rue Notre-Dame, et lui demanda publiquement

des excuses qui lui furent refusées avec dédain. Jones conscient de sa force était loin de soupçonner ce qui lui arriverait. Il avait à peine exprimé un refus bien catégorique que Desrivières lui servait une série d'*upper cuts*, de *jabs* et de *swings* qui mirent le médecin saxon hors de combat. Des amis durent intervenir et les séparer, car on craignait pour la vie du médecin. Le lendemain, le Dr Jones envoya ses témoins à Desrivières et cette affaire se termina par un duel où il n'y eut aucune effusion de sang.

Un événement remarquable, mais d'un tout autre genre, et qu'on se refuserait à croire si le Château de Ramezay n'en possédait pas la preuve, sous forme d'un programme bien conservé, c'est la présence, en cette ville, en 1842, de Charles Dickens, célèbre écrivain, alors âgé de 30 ans et déjà l'auteur d'un roman populaire, *Oliver Twist*, publié en 1838. Vous allez vous imaginer sans doute qu'il va s'agir d'une conférence faite par ce grand romancier, le Dumas anglais? Pas du tout, Dickens apparaît ici comme acteur, en compagnie d'amateurs recrutés parmi les officiers des régiments en garnison. Ce programme n'indique pas, malheureusement, à quel théâtre a lieu le spectacle, mais précisément pour cela, je présume que ce devait être au Royal. Voici ce que contient ce vénérable chiffon de papier :

“ Une soirée seulement.—Samedi, 28 mai 1842.—Charles Dickens et les amateurs de la garnison qui ont joué avec tant de succès mercredi...” Les pièces annoncées sont : *Roland for an Oliver*, *Two o'clock in the morning*, *High life below stairs*. Charles Dickens tient un rôle dans les trois pièces et les autres acteurs sont Hon. P. Methuen, Earl of Mulgrave, capitaine Willoughby, capitaine Granville et capitaine Gorrens, tous cinq du 23^e régiment, Dr Griffin du 85^e régiment, MM. Thomas et Hughes, Mmes A W Penson, Henry Brown et Mlle Heath. Lever du rideau à 7½ heures. Au bas du programme on ajoute : Lundi, M. et Mme Sloman.

Le Théâtre Royal ne suffisait pas cependant, ou bien son prix de location était trop élevé pour quelques-uns, toujours est-il que des représentations d'ordres divers se donnaient dans quelques salles ou grands hôtels de l'époque. Ainsi le “Masonic Hall” situé à côté ou au-dessus du British Ame-

rican Hotel, fut détruit, ainsi que l'hôtellerie, pendant qu'une cantatrice s'y faisait entendre, le 24 avril 1833.

Le propriétaire de l'hôtellerie, un Italien du nom de Rosco, fit ériger aussitôt, presque en face, le fameux Hotel Rosco, qui existe encore, mais qui a bien changé depuis. Lors de son érection, on annonçait partout avec étonnement qu'il avait coûté \$45,000 et



Charles Kean dans le rôle de Claude Melnotte.

que son ameublement seul était évalué à \$15,000. Songez donc! Dans cette hôtellerie, ouverte au public le premier mai 1836 et qui pouvait loger 150 personnes, on donna plusieurs soirées musicales et autres. Un compatriote du propriétaire y exhiba même des *Puces savantes*—tout comme au Dominion Park, cette année—et un journal de l'époque nous vante les exploits de ces intéressants aptères! M. Rosco, sa fortune faite,

vendit son hôtellerie à M. Donegani et alla finir ses jours dans sa patrie.

Entre 1830 et 1840, l'Hôtel Saint-Nicolas, place Jacques Cartier, aujourd'hui l'Hôtel Riendeau, fut quelque temps, un théâtre de second ordre.

De 1842 à 1875, il exista, à Montréal, un lieu d'amusement qui eut son heure de célébrité. Je veux parler de ce Jardin Guillbault, dont je vous ai déjà entretenu l'année dernière en vous faisant connaître nos acrobates. Vers 1860 M. Vaillant donna dans ce Jardin, le dimanche, une série de concerts sacrés très suivis. Mais la principale attrac-

M. Guillbault s'empressa de se rendre à la ménagerie. Il avait hâte de voir ce qu'était devenu son élève. Plusieurs années s'étaient écoulées dans l'intervalle, cependant, le lion reconnut son ancien maître immédiatement, et, au grand ébahissement du public, il lui témoigna sa joie par des cris et de longues caresses, tout comme s'il n'eut été qu'un vulgaire caniche. Un citoyen encore vivant, qui était présent, me dit que rien ne fut plus touchant que cette scène!

Le fameux Hôtel Donegani qui s'élevait au coin des rues Notre-Dame et Bonsecours et qui a été remplacé par l'édifice occupé



Le Théâtre Hayés, place Dalhousie, pendant la conflagration de 1852.

tion du Jardin Guillbault fut pendant longtemps sa ménagerie, qui passait à bon droit pour la plus considérable de l'Amérique. Ce Jardin fut témoin de la naissance d'un jeune lion qui devint bientôt le favori des habitués. Pendant quelque temps, le public s'en amusa comme d'un petit chien, et M. Borthwick raconte même que plusieurs le prenaient dans leurs bras pour avoir l'occasion de dire plus tard, à la stupéfaction des auditeurs: "Moi, qui vous parle, j'ai tenu un lion dans mes bras." Plus tard, M. Guillbault vendit ce lion au légendaire P. T. Barnum et lorsque ce dernier vint visiter notre ville,

par le Dr Picault, puis par M. Joseph Contant, fut aussi un endroit qui doit avoir sa place dans cette chronique théâtrale. Cette hôtellerie était jadis une maison d'un grand style et qui avait servi de demeure à Lord Durham. Elle s'étendait jusqu'à la rue du Champ de Mars et comptait cent pieds de front sur la rue Notre-Dame, par deux cents dix-huit pieds sur la rue Bonsecours. La salle à manger mesurait cent quarante pieds par cinquante. La façade comme celle de presque tous les édifices importants de l'époque, comportait l'inévitable colonnade de l'ordre dorique, et sur le toit existait un dô-

me d'où l'on jouissait d'une belle vue d'ensemble de la ville et des environs. Très richement meublée, éclairée au gaz, cette hôtellerie était l'une des plus belles du Canada. Son propriétaire était M. Donegani qui dirigea l'hôtel Rosco pendant quelque temps. Ce magnifique édifice fut réduit en cendres en 1849, au cours d'une soirée musicale, raconte l'auteur du *Bon vieux temps*.

"Dans la soirée du 26 avril 1849 (1) le lendemain de l'incendie du parlement à Montréal, M. et Mme Laborde ainsi que le signor Tofanelli donnaient un concert dans la grande salle de l'hôtel. A la fin du concert, un groupe de jeunes libéraux à la tête desquels étaient M. Sabin Têtu, demanda à M. Laborde de chanter la *Marseillaise*. Lorsque l'artiste parut sur l'estrade le drapeau tricolore à la main et entama le premier couplet de l'hymne patriotique français, les toriers dont la francophobie avait été chauffée à blanc depuis l'incendie du parlement protestèrent par des sifflets, des huées et des rugissements. Il y eut une rixe dans l'auditoire, pendant laquelle les énergumènes de la bureaucratie mirent le feu à l'hôtel.

Après sa destruction l'Hôtel Donegani renaquit quelques pas plus loin au No 14 rue Notre-Dame dans l'édifice où se trouve maintenant l'Hôpital Notre-Dame.

Le premier théâtre Royal venait de disparaître et notre ville n'avait plus de scène attirée, lorsque la nouvelle se répandit vers 1848, (2) que M. J. Hayes, alors chef de police, était pour construire un grand hôtel et un théâtre spacieux sur le côté ouest du square Dalhousie tout près de l'ancienne citadelle. (3)

(1) Sandham place cet événement au mois d'août.

(2) Nous croyons que cette date est exacte, parce que Sandham nous assure qu'après l'incendie du parlement, en avril 1849, la législature s'assembla dans ce théâtre.

(3) Cet endroit était le point le plus éle-

L'édifice Hayes avait un rez-de-chaussée et trois étages; la partie sud faisant face à la rue Notre-Dame était l'hôtel et la partie nord, longeant la rue du Champ de Mars, était le théâtre. Celui-ci mesurait à l'extérieur 135 pieds par 60 de front. Voici la description qu'en donne Varaine dans le *Monde Illustré*: La façade de cet édifice était en pierre sculptée; les côtés et l'arrière partie en briques Dumseen importées expressément d'Ecosse. A l'intérieur du théâtre, il y avait trois galeries, des loges de face, de côté, d'avant scène et même des baignoires. Son jeu de scène, un des meilleurs en Amérique, était évalué à \$40,000. Seul, son rideau, peint par l'Italien Martanni, coûtait \$6,000."

Voilà des chiffres qui sentent l'exagération, mais enfin! Ce théâtre vit défiler une célèbre troupe de pantomimes et d'acrobates, les Ravel, composée de 126 sujets, qui joua trois mois, tout un hiver; les danseuses Viennoises au nombre de 60, accompagnées d'un orchestre de 38 musiciens allemands, M. et Mme Laborde, Adrien le prestidigitateur, s'il faut en croire Varaine, etc., etc.

Le théâtre Hayes n'a pas fourni une longue carrière, car il fut détruit dans l'immense conflagration de 1852. L'incendie ravagea, durant la journée du 8 juillet, les quartiers nord et centre et semblait éteint au coucher du soleil, lorsque le feu se ralluma dans les écuries de l'Hôtel Hayes, à sept heures du soir, par l'imprudence d'un soi-disant vagabond et rasa au sol tous les édifices d'alentour.

Voilà qui termine mon article pour cette fois.

Dans quelque temps, je vous ferai l'histoire de nos théâtres à partir de 1850. Il y aura, là encore, à glaner quelques anecdotes ou petits événements qui ne manquent pas d'intérêt, pour ceux qui aiment à connaître les faits du passé.

vé de l'ancien Montréal. On serait loin de s'en douter depuis que le C.P.R. s'est chargé de le mettre de niveau avec la rue Craig.



SUPPOSITION CHARITABLE



- Tu sais, n'est-ce pas, pour Béatrice?
—Non... quoi donc?
—Elle a subi une forte opération.
—Son mari lui aurait-il coupé le crédit chez les marchands?



LE SONGÉ

(Pour la Revue Populaire)

PAR RAYMOND DES AULNIERS



CE jour-là le soleil était brillant, la brise qui agitait légèrement les feuilles rendait la chaleur plus supportable. Les oiseaux au doux gazouillis égayaient les bocages par leurs concerts, et l'écho répétait les sons, prolongeant l'harmonie. Parfois sur la route, un tourbillon de poussière s'élevait,

et, chassé par le vent, il se brisait contre les haies. Dans les champs les paysans travaillaient avec ardeur, les plus petits aidaient leurs parents, les vieux de leurs mains tremblantes remplissaient des sacs. On se plaisait à dire que la journée était belle, les enfants même en étaient émerveillés. Les vagabonds, les chemineaux en profitaient pour se reposer. Lorsque l'angelus sonna, les paysans s'agenouillèrent et le son des cloches s'étendit au loin. D'où venait ce son qui annonçait l'heure de la prière, dans la vallée?

Là, se trouve une modeste église située près de son presbytère habité par un vieux curé et sa servante. Le vénérable vieillard très économe et généreux, était aimé de ses paroissiens. Souvent il arrêtaient les passants pour leur donner des conseils et leur dire de bonnes paroles. Quelquefois la nuit, il quittait seul son logis malgré les supplications de sa servante, Madame Michon, qui lui énumérait les dangers du trajet; il partait en la laissant dans les plus grandes inquiétudes. A son retour elle lui demandait si quelques malheurs lui étaient arrivés.— "Rien eu", répondait le curé, riant.

Ce jour-là il était assis dans un fauteuil

creux sur le seuil de sa demeure. Il lisait son bréviaire et murmurait tout bas des phrases de son livre. Deux heures s'écoulaient et déjà le vieillard s'était endormi. Nulle personne ne savait à quelles belles choses le curé pensait. Les paysans qui passaient et le voyaient, disaient: " Quel bon vieux ".

Il avait à peine dormi quelques instants lorsqu'il fut éveillé par une voix de jeune fille. " Héla! Héla! mon oncle ". Le curé ouvrit les yeux et ayant encore sommeil il s'écria: " Voilà, voilà, qui est là? "

— " C'est moi Angèle, votre nièce, " répondit la jeune fille.

Le vieillard se frotta les yeux et dès qu'il eut reconnu sa nièce chérie, il lui tendit les bras et l'embrassa tendrement.

— " Comme je suis heureux de te voir Angèle, explique-moi ton arrivée si soudaine, je suis très surpris de te voir, toi qui ne venais me rendre visite qu'une fois tous les six ans; voilà à peine cinq mois que tu m'as quitté et déjà tu es de retour ".

— " Je crois que j'aurais été six ans encore sans vous revoir mon cher oncle, si je n'avais pas été atteinte de maladie. Les médecins m'ont conseillé de changer de climat, je savais que l'air des montagnes me fortifierait, aussi j'ai bien fait de me rendre chez vous car je suis certaine que vous ne manquerez pas de me donner tous les soins qu'exige ma maladie. "

— " Oui, ma chère Angèle, c'est très bien d'être venue, tu seras traitée comme si tu étais ma propre enfant, tous les jours tu m'accompagneras dans les montagnes et leur aspect enchanteur te rendra promptement la santé. "

Après ce court entretien, le curé appela sa

servante à laquelle il ordonna de préparer la chambre de sa nièce. Dès qu'Angèle fut dans sa nouvelle chambre, elle rangea les meubles à sa manière. De la fenêtre on apercevait un embranchement de la grande route, un petit chemin conduisant les voyageurs dans les montagnes. Chez son oncle, elle se sentait chez elle. Il était bon ! Elle n'avait qu'à désirer pour obtenir tout de lui. Le soir, lorsqu'elle était assise près du vieillard elle éprouvait une vive joie en voyant les bergers reconduire leurs troupeaux à la bergerie. Elle ne cessait d'admirer la vigueur des petits montagnards ; elle enviait leur sort. Pourquoi était-elle destinée à souffrir ? Mystère !

Comme le soleil s'inclinait à l'horizon, elle se sentit subitement inondé d'une joie enthousiaste en voyant la cime des monts s'ensanglanter. L'astre radieux disparaissait lentement, la pourpre du couchant mêlait des mauves, des lilas aux ardents topazes et aux tendres turquoises. Durant l'agonie du soleil ce ne fut qu'une merveilleuse féerie de couleurs. Elle demeurait là rêveuse et pensive, ses yeux fixaient toujours les sommets des monts jusqu'à ce que la nuit les lui dérobat sous son manteau noir.

Angèle revenant à elle aperçut son oncle profondément endormi. Sans l'éveiller, elle marcha à pas de loup, descendit dans le cabinet de travail et se mit à lire. Dans la chambre régnait un grand silence.

Au dehors le vent soufflait avec force, des feuilles se heurtaient contre les vitres, de grosses branches tombaient avec bruit devant la maison. Soudain Angèle sursauta, toute effrayée, on venait de frapper violemment à la porte. Elle ouvrit et poussa un cri, à la vue d'un inconnu à l'allure suspecte. Madame Michon qui travaillait dans l'antichambre accourut aussitôt. Elle ignorait la cause de la frayeur d'Angèle. Mais en apercevant le chemineau, elle comprit et éprouva elle-même une certaine crainte. L'inconnu voyant les deux femmes effrayées leur parla d'une manière rassurante.

— "Ne craignez rien, mes bonnes dames, je n'ai aucune mauvaise intention ! Je vous serai très reconnaissant si vous me donniez quelque chose. Je marche depuis l'aube et je n'ai pu trouver le moindre morceau de pain."

— "Je n'ai rien," répliqua Madame Michon, "pourquoi ne travaillez-vous pas, vous êtes grand, fort, le travail ne manque pas ?"

— "Le travail n'est pas rare, mais pour entrer dans un établissement il faut des papiers. Où pourrais-je me procurer ces papiers de recommandations, moi un chemineau. Je ne connais personne et osera-t-on m'en donner ?"

— "Vous n'avez aucun parent qui peut vous aider dans votre misère et vous empêcher de mener cette vie errante ?"

— "Aucune, Madame, tous sont morts. Je fus abandonné à l'âge de quinze ans lorsque mon oncle mourut aussi pauvre que moi. Après sa mort je me fis soldat. A la caserne je connus un compagnon qui m'entraîna à la mauvaise conduite. J'entrais souvent tard le soir..."

Là Madame Michon interrompit :

— "Vous n'en finiriez plus avec votre récit, si je vous écoutais, vous parleriez indéfiniment. Les histoires de chemineaux sont toujours fausses. Allez, allez, je ne vous donnerai rien."

Elle ferma la porte.

Le curé éveillé par la discussion se rendit auprès de sa servante.

— "Que vous est-il donc arrivé Madame Michon ?"

— "C'est un chemineau."

— "Vous l'avez renvoyé ?"

— "Oui, monsieur le curé."

— "Je vous ai dit souvent de ne jamais refuser l'aumône aux mendiants."

Il ouvrit la porte et cria dans l'obscurité :

— "Hé ! brave homme ! Revenez !"

Le chemineau vit le curé dans la porte. La lumière le frappait et ses beaux cheveux blancs qui ornaient sa tête lui donnaient un air vénérable. Il se rend vers lui. Il entre tout ébloui. Le vieillard ordonne à sa servante de lui donner un bon repas. Elle obéit un peu mécontente. Le chemineau mangea avec avidité. Il ne manquait de rien.

— "Angèle, dit le curé, donne à Monsieur du vin."

La nièce s'empressa d'obéir, mais par hasard elle laissa tomber sa bourse qui s'ouvrit. L'argent roula sur le parquet. Le pauvre homme aida Angèle à remettre la monnaie dans sa bourse. Elle lui donna dix sous. Le curé murmura tout bas : "Bonne enfant."

Le repas fini, on causa quelques instants puis le curé donna un peu d'argent au chemineau. Il reçut maints et maints conseils du vieillard et baisant sa soutane, il partit.

On mit le verrou aux portes et dans quelques instants tout dormait paisiblement.

Minuit sonna. Tout était tranquille au presbytère. Au dehors la lune resplendissait et la brise soufflait légèrement, on entendait de temps en temps des chiens aboyer aux passants tardifs. Rien ne troubla la tranquillité de la nuit.

Madame Michon à six heures préparait le repas du curé qui ne tarda pas à descendre. Il dit bonjour à sa servante et lut le journal du matin. Soudain on entendit un cri d'épouvante partant de la chambre d'Angèle. Le bon curé accourut et trouva sa nièce assise dans son lit, couverte de sueurs et en proie à une vive frayeur.

—“Qu'as-tu, ma chérie?”

—“Je rêvais mon oncle et j'ai vu le chemineau d'hier qui m'étranglait.”

—“Ne t'effraie pas, tu n'as eu qu'un cauchemar, n'y pense plus.”

Elle se leva, mais elle n'était plus gaie comme auparavant. Depuis ce songe elle était devenue triste et affectée. Madame Michon s'aperçut de son trouble, elle la rassura et lui fit voir que c'était absurde de se fier aux songes.

—“Raconte-moi tout, dit le curé.”

—“Je me promenais sur le bord de la route et cueillais des marguerites et des violettes, tout-à-coup j'aperçois le chemineau se précipiter sur moi et me saisir à la gorge. Il serait tellement fort que je croyais mourir. Cela se passait au détour de la route, il était assis sur la grosse roche avant de me saisir. Je crains de le rencontrer, les chemineaux sont si lâches, cruels, rien ne les empêcherait d'accomplir leur crime.”

—“Ne sois pas effrayée, tu sais, monsieur le curé a souvent fait comprendre à ses paroissiens que la superstition est une crainte religieuse mal fondée qui inspire des actions et des croyances contraires à la religion ou à la raison et aussi que c'est un vain présage qu'on tire de certains accidents fortuits. Quelques fois tu as rêvé que tu possédais d'immenses richesses et en t'éveillant tu étais aussi pauvre qu'avant. N'y pense plus.

Tout cela disparaîtra. Sans doute ton rêve t'a effrayée à cause de ta maladie. C'est fini, chasse tout cela de ton esprit.” Angèle un peu rassurée se mit à table et ne put manger.

Madame Michon constatant le manque d'appétit en conclut qu'elle était plus faible que d'habitude. Elle se rendit auprès du curé et lui expliqua tout. Le bon vieux curé appela sa nièce.

—“Je vois que tu es plus mal aujourd'hui et tu as besoin d'air, tu vas sortir pour aller chez monsieur le maire lui demander de venir chez moi, car j'ai quelque chose d'une haute importance à discuter avec lui.”

Angèle tressaillit en entendant son oncle lui ordonner d'aller au village. Il fallait passer par le lieu où elle avait vu le chemineau en songe. Elle se tut et obéit. Sur la route elle marcha rapidement, elle se fatiguait beaucoup et devenait de plus en plus nerveuse. Tout en marchant, près d'un buisson, elle entendit un craquement. C'était une chèvre qui broutait paisiblement. Effrayée, elle courut sans s'arrêter. Arrivée au détour de la route elle aperçut le chemineau assis sur la pierre tel qu'elle l'avait vu en songe. Il était là jouissant du bon air du matin. La voyant courir si éperdûment, il se leva et se dirigea vers elle. Sous l'influence de son terrible rêve, elle crut qu'il l'étranglerait. Elle devint subitement folle de peur. Elle se précipitait avec rage sur le pauvre chemineau stupéfait. Elle lui arracha les cheveux, lui enfonça les ongles dans la chair. Le chemineau la saisit par les mains et essayant de la calmer, elle devint plus furieuse. Il lui paralysa ses mouvements sans lui causer de douleurs. Elle s'arrêta. Il lui laissa les bras libres et lui demanda la cause de son excitation. Elle ne répondit point, mais chancela, tomba et se blessa avant que le chemineau eut pu la soutenir. Il prit sa tête, la souleva et l'appela. Elle ne répondit point. Elle était morte. Il remit sa tête ensanglantée sur son paletot qu'il avait transformé en coussin. Il vit ses mains rouges de sang. Il n'avait aucun mouchoir. Il déchira un morceau de sa robe pour l'employer comme bandeau. Au même instant un fermier qui poursuivait un braconnier l'aperçut.

—“ Au meurtre ! on vient de tuer une jeune fille.”

Il se dirige vers le cheminéau.

—“ Misérable tu as tué cette enfant, je t'arrête. Il sauta sur lui. Se laisser conduire devant le tribunal et se défendre, c'était inutile, car il était seul et personne ne pourrait prouver son innocence. Alors comprenant qu'il fallait mieux fuir que d'être arrêté, il rassembla ses forces et terrassa son assaillant. Le fermier tira sur le fugitif. Une balle lui enleva son chapeau, et l'autre se perdit dans le bois. Des personnes accourues au bruit de la détonation se joignant au fermier, poursuivirent le cheminéau avec ardeur. Celui-ci dans sa course effrénée tombait et s'infligeait de douloureuses blessures. La poursuite se continue, il ne perd pas courage, il court sans s'arrêter. Enfin il quitte le bois pour prendre la grande route, il est suivi de loin par le fermier qui fait feu sur lui. Il le manque. La détonation augmente la vitesse du fugitif. On était près du presbytère, le cheminéau espérait y arriver avant que le fermier s'en aperçoive. C'était le salut pour lui. Le bon curé n'aurait pas livré le malheureux. Mais le fermier le vit et croyant qu'il allait suivre l'embranchement de la route il tira une seconde fois sur lui. La balle l'atteignit en pleine poitrine. Se sentant faiblir il se dirigea vers le presbytère. Arrivé devant la porte il essaya de saisir le marteau mais ses forces le trahirent et il tomba. Dans sa chute, sa tête heur-

ta la porte. Au bruit produit par ce choc, Madame Michon accourut, ouvrit et resta stupéfaite en voyant le cheminéau étendu et sanglant. Elle poussa un grand cri et appela le curé qui arriva en courant.

Il se pencha sur le blessé qui était mourant et le questionna. Le cheminéau pouvait à peine articuler quelques paroles mais le prêtre comprit qu'il voulait se confesser. Comme il allait se rendre au désir du mourant, soudain la voix du fermier champêtre courant, le fit redresser.

—“ Cet homme est un assassin, criait-il. Il a tué la jeune fille qui demeurait avec vous.”

A ces cris, le blessé très pâle et perdant visiblement ses dernières forces, fit un geste négatif de la tête et balbutia :

—“ Non, non, je n'ai pas tué !... Confessez-moi.”

Le prêtre se releva en proie à une violente émotion qui le cloua sur le sol. La douleur, la colère et l'indignation que lui apportait cette foudroyante nouvelle firent taire la voix du devoir. Une terrible lutte s'engagea entre le sentiment de répulsion qui l'éloignait de celui qu'il croyait être le criminel, et sa conscience qui commandait de donner l'absolution au pêcheur. Enfin, il s'approcha du blessé qui rendit l'âme comme le prêtre achevait de le bénir.

Ainsi la mort réunit les deux victimes d'une tragique erreur et le curé ignora toujours que les deux âmes étaient innocentes.

Le Geranium

*Emblème de la nuit, ta fleur rougeâtre et sombre,
Géranium, attend la nuit pour embaumer,
Ton parfum hait le jour et se répand dans l'ombre.
Oh ! dites, dites-moi, vous qui savez aimer,
Dieu, comme cette fleur, n'a-t-il pas fait votre âme ?
N'est-il pas vrai qu'à ceux dont le cœur est de flamme
Le monde et la clarté sont toujours importuns ?
Et n'est-ce pas la nuit et sous l'oeil solitaire
De la lune voilée, amante du mystère,
Que l'amour doit sur nous épancher ses parfums ?*



Quand un miroir ne rend pas justice à une femme, celle-ci est portée à croire qu'il a une craque.

CARNET MONDAIN

Monsieur Ixe ne s'amuse plus dans le grand monde, depuis qu'il a un clou qui l'empêche de s'asseoir.

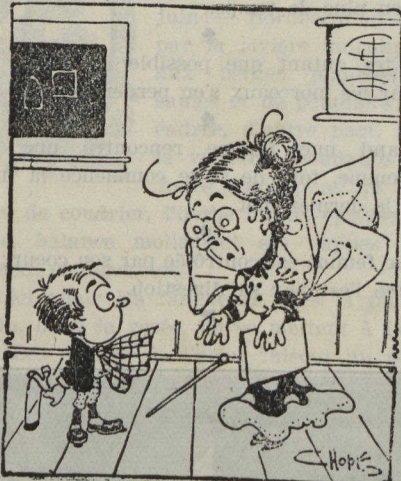
—En voilà une façon de faire mon portrait... vous ne me regardez jamais...

—Pour vous peindre jolie! je ne veux pas me laisser influencer par mon modèle.

L'intimité amicale cesse généralement au premier emprunt d'argent.

La chirurgie et la navigation aérienne sont deux arts frères.

Certains individus sont dans le pétrin comme dans leur élément naturel.



La maîtresse.— Vas-tu revenir à l'école après les vacances?

José.—Où, un p'tit brin pour ma première commugnon; après ça je prendrai à mon compte pour vendre des journaux sur la rue.

N'essayez pas d'intéresser à vos petites affaires un homme qui est en amour.

L'intégrité, c'est l'habitude de faire ce qui est juste.

Donnez à une femme une chaise berçante et un mouchoir, et elle se trouve parfaitement outillée pour pleurer à son goût.

N'examinez pas le péché de trop près, dit un moraliste anglais, car il est apte à paraître, à la longue, moins laid.



—Tu reluques déjà nos pommiers, mon petit boufre...

—Non, je m'exerce à regarder en l'air pour voir passer les ballons plus tard.



—T'as pas de prix, toé?

—J'en aurai tantôt quand mon petit frère sera tanné de les porter.

Plus on est paresseux plus on est riche en recettes de toute sorte.

Que ne fait-on passer avec un peu d'encens!

Le mari qui est fier de sa femme devrait le lui faire assavoir de temps à autres. C'est là du capital bien placé.

Les heures que nous volons au sommeil ne nous enrichissent pas.

Le vent peut tourner votre parapluie, mais celui qui le vole ne le retourne pas.

Toute l'importance mal placée que les parents donnent aux enfants, ils se l'enlèvent.

La profession de menteurs est peut-être celle où il y a plus de concurrence.

Un journal américain dit qu'on doit considérer comme amour parfait, celui d'une femme qui ne divorce pas d'un mari dyspeptique.

Bonaparte put vaincre l'Europe, mais il ne réussit jamais à plaire à tous les parents de sa femme.

En fait de prêt le sort me traite
Avec grande inhumanité:
Je perds l'affection de ceux à qui je prête,
Si je ne perds l'argent que je leur ai prêté.

DE CAILLY.

On n'a une juste idée de ce que l'on n'est pas capable de faire qu'après l'avoir essayé.

On entend beaucoup de bonnes personnes, mais on en rencontre beaucoup moins.

Un homme cesse d'être l'idéal de certaine jeune fille le jour où il en épouse une autre; mais si c'est elle-même qu'il épouse, ça prend un peu plus de temps.

Évitez autant que possible de casser un \$5, car les morceaux s'en perdent vite.

Quand une femme rencontre une autre femme, tout de suite commence la lutte pour le dernier mot.

Une femme est contrôlée par son coeur; un homme l'est par sa digestion.



Premier écho des villégiatures: la Ville refait connaissance avec la Campagne.



CAMPAGNE DE FRANCE

Le Foin Coupé



UEL spectacle plus réjouissant que celui d'une prairie en fleur à la fin de juin!— Bordée, d'un côté, par la rivière miroitante, aux berges plantées de saules et de peupliers; encadrée, d'autre part, dans la verdure abondante des haies d'aubépine, de troë-

ne et de coudrier, l'herbe haute, épaisse, juteuse, balance mollement ses nappes aux nuances changeantes.

Voici venir les faucheurs. Dès la fin du matin, dans la rosée, ils se mettent à l'oeuvre. Les éclairs de l'acier luisent au soleil levant. A chaque demi-cercle décrit par la faux, qui mord les tiges avec un bruissement plein et régulier, des jonchées d'herbe tombent aux pieds des travailleurs.

La besogne avance avec la matinée; les visages hâlés se mouillent de sueur; les bras et les reins commencent à se lasser. Midi sonne au lointain clocher et, par le sentier qui longe la rivière, les femmes de la ferme paraissent, portant, dans des gamelles de fer battu, le repas des faucheurs: la miche de pain de ménage et la *fromagée* toute fraîche. Alors la besogne s'interrompt, les hommes accotent à quelque tronc de saule leurs reins rompus, et, lentement, méthodiquement, mâchent de copieuses bouchées de nourriture, tandis que la gourde ventrue de grès bleu, remplie de piquette, passe de main en main, et que chacun, la tête renversée, les yeux au ciel, boit à la régálade. Le repas achevé, on taille un brin de causette avec les femmes qui rangent les gamelles vides; puis, la fatigue l'emportant sur le plaisir de la causerie, les hommes s'étendent de leur long sur le pré, le dos à plat, dans les jonchées

d'herbe odorante, le chapeau de paille sur les yeux, et, bientôt, ils dorment à poings fermés pendant les heures brûlantes du milieu de la journée.

* * *

La prairie une fois fauchée, la besogne du fanaage commence. C'est la plus agréable et la moins rude; aussi la réserve-t-on volontiers aux femmes. A travers les prés dépouillés, qui ont pris des tons fins d'un gris d'argent, se détachent, dans la lumière, les jupes et les camisoles des faneuses maniant le râteau. Chez moi, toutes sont coiffées d'une sorte de chapeau recouvert de percale claire qu'on nomme, dans le pays, un *bagnolet*.

Cette coiffure légère et flottante protège la nuque et s'avance en auvent sur le front, comme un bonnet de quakeresse, laissant dans une ombre mystérieuse le visage des filles et donnant plus d'accent et d'éclat à leurs yeux bleus.—On commence à former les meules; au pied de l'une d'elles, une paysanne assise, jambes étendues, se repose avec un enfant sur les genoux, tandis que, plus loin, un vieillard, tête nue, en manches de chemise, retourne le foin avec une vivacité toute juvénile. Une faneuse, appuyée sur sa fourche, s'arrête un moment à regarder les hirondelles qui passent et repassent, noires sur le courant de l'eau verte de la rivière.—Dans le plein air, à distance, les détails se simplifient, les lignes deviennent sculpturales, et les poses de ces travailleurs, groupés autour des meules, ont une grandeur qui fait songer à Millet, le maître peintre de la vie rustique.

Oh! ces meules alignées en quinconces dans la prairie, quelle magique odeur elles envoient à travers la sérénité des soirs d'été,

et comme cette odeur me rappelle les meilleures soirées de ma toute première jeunesse!... A la tombée du crépuscule, je venais, avec des camarades de collège, m'étendre dans les prés de l'Ornain, au pied des monceaux de foin fraîchement mis en tas.

Nous avions dix-sept ans à peine, et, pleins de cette confiance imperturbable dans l'avenir, de cette présomptueuse espérance, qui sont l'apanage des tout jeunes gens, nous ne rêvions rien moins que de gagner de la gloire, et, avec la gloire, le cœur de toutes les femmes.

Lançant fièrement, à pleine voix, nos vers d'écolier et nos effusions vers le ciel, nous ne trouvions pas d'aventures assez impossibles pour notre audace, et chaque soir, en imagination, nous partions pour la conquête de quelque fabuleuse toison d'or...

Tandis que nous déclamions nos vers, tandis que nous bâtissions nos châteaux en Espagne, la nuit d'été, magnifiquement étoilée, descendait amoureusement sur les coqueux des vignes.

La rivière coulait avec un bruit doux, et, par places, dans les noues abritées par les peupliers, reflétait les rayons des étoiles.

Les grillons, par centaines, murmuraient leurs trilles saccadés entre les tiges courtes de l'herbe tondue.

Parfois, nous détachions une barque et nous nous laissions lentement aller à la dérive au long des prés, qui se succédaient pendant une bonne lieue.

Les brouillards et les saules, entre-croisés au-dessus de nos têtes, formaient une obscurité de plus en plus épaisse; on ne voyait plus que de loin en loin un scintillement d'astre.

Parmi les feuillées frémissant avec un bruit frais, la rosée du soir tombait en pluie menue; de temps à autre, blutés entre les feuilles frissonnantes, les rais de la lune nouvelle nous arrivaient bleuissants.

Et, tout grisés de mystère, nous exaltant dans la nuit, derechef, nous déclamions des poésies de notre cru :

Les saules frissonnent. La lune
Argente la rivière brune
Du reflet de ses bleus regards;
La barque, sous les hautes branches,
Glisse à travers les roses blanches
Des nénuphars.

Parmi les feuillages dissoute,
La fraîcheur du soir, goutte à goutte,
Répand des pleurs mystérieux,
Et leur chute, dans l'eau qui tremble,
Nous berce avec un chant qui semble
Tomber des cieus...

O mes amis, la nuit seraine!
Riez, mais qu'on entende à peine
Vos rires... Ne réveillez pas
La réalité douloureuse
Qui, dans une ombre vaporeuse,
S'endort là-bas...

Chantez!... Sous la voûte qui pleure,
Les yeux mi-clos, oubliant l'heure,
Je vais rêver au fil de l'eau,
Comme un enfant que sa nourrice
Câlme afin qu'il s'assoupisse,
Dans son berceau...

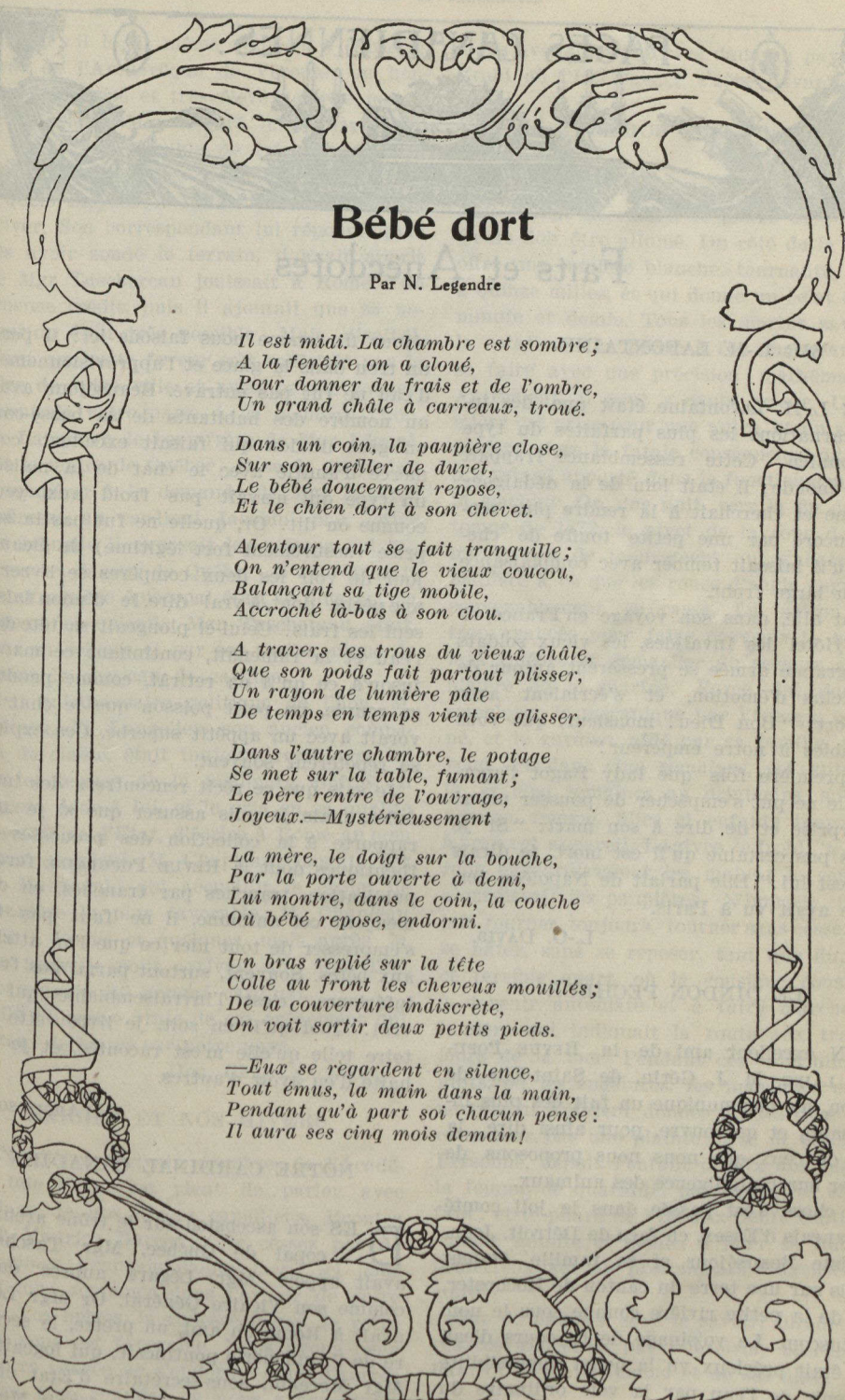
Hélas! de toutes ces chansons de jeunesse et de tous ces amis de la dix-septième année, il ne reste plus que des souvenirs, souvenirs épars et embaumés comme le parfum de ces meules, dont, maintenant, les faneurs, fourches en mains, soulèvent en l'air les gerbes amoncelées...

Le foin est sec. Les longues charrettes, aux flancs évasés et spacieux, stationnent déjà dans la prairie...

Les fouets claquent, les chevaux tirent vigoureusement, les roues s'enfoncent dans le sol élastique, traçant derrière elles, comme un sillage, deux ornieres plus vertes; enfin, aux claquements du fouet, aux cris du charretier, l'attelage franchit le talus gazonneux et monte sur la route blanche.

Dans la paix du soir, tandis que, tout en haut, les garçons assis près des faneuses rêvent ou jasant amoureusement, l'énorme charretée roule vers la ferme, en répandant tout alentour une saine et aromatique odeur.





Bébé dort

Par N. Legendre

*Il est midi. La chambre est sombre;
A la fenêtre on a cloué,
Pour donner du frais et de l'ombre,
Un grand châle à carreaux, troué.*

*Dans un coin, la paupière close,
Sur son oreiller de duvet,
Le bébé doucement repose,
Et le chien dort à son chevet.*

*alentour tout se fait tranquille;
On n'entend que le vieux coucou,
Balançant sa tige mobile,
Accroché là-bas à son clou.*

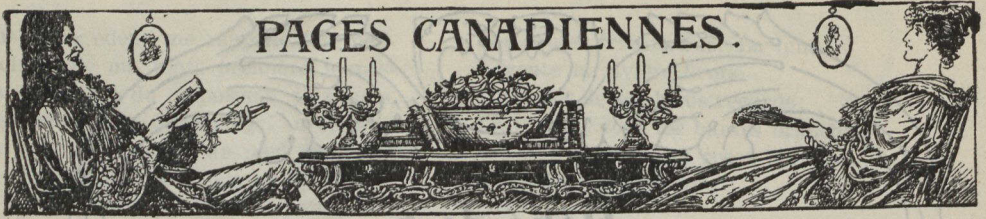
*A travers les trous du vieux châle,
Que son poids fait partout plisser,
Un rayon de lumière pâle
De temps en temps vient se glisser,*

*Dans l'autre chambre, le potage
Se met sur la table, fumant;
Le père rentre de l'ouvrage,
Joyeux.—Mystérieusement*

*La mère, le doigt sur la bouche,
Par la porte ouverte à demi,
Lui montre, dans le coin, la couche
Où bébé repose, endormi.*

*Un bras replié sur la tête
Colle au front les cheveux mouillés;
De la couverture indiscreète,
On voit sortir deux petits pieds.*

*—Eux se regardent en silence,
Tout émus, la main dans la main,
Pendant qu'à part soi chacun pense:
Il aura ses cinq mois demain!*



Faits et Anecdotes

SIR L.-H. LAFONTAINE

SIR L.-H. Lafontaine était une des incarnations les plus parfaites du type napoléonien. Cette ressemblance frappait tout le monde; il était loin de la dédaigner lui-même et cherchait à la rendre plus sensible encore par une petite touffe de cheveux qu'il laissait tomber avec complaisance sur son large front.

Etant allé, dans son voyage en France, visiter l'Hôtel des Invalides, les vieux soldats de la grande armée se pressèrent autour de lui, pleins d'émotion, et s'écriaient avec transport: "Bon Dieu! monsieur, que vous ressemblez à notre empereur!"

La première fois que lady Bagot l'aperçut, elle ne put s'empêcher de pousser un cri de surprise et de dire à son mari: "Si je n'étais pas certaine qu'il est mort, je dirais que c'est lui." Elle parlait de Napoléon 1er, qu'elle avait vu à Paris.

L.-O. DAVID.

LE DINDON PECHEUR

UN excellent ami de la REVUE POPULAIRE, M. J. Gérin, de Saint-Elie de Caxton, me communique un fait des plus intéressants et qui ouvre, pour ainsi dire, la série de ceux que nous nous proposons de publier sur l'intelligence des animaux.

La chose s'est passée dans le joli comté mi-français d'Essex, en face de Détroit. Jean-Baptiste Beauséjour et sa famille étaient établis sur une terre du canton de Rochester, près de la petite rivière connue sous le nom de Ruscom. Le voisinage de ce cours d'eau leur était précieux vu la quasi impossibilité d'obtenir de l'eau par la voie ordinaire du puits. Au cours du deuxième hiver après leur arrivée, la Ruscom gela ferme et Beau-

séjour fit comme nous faisons ici: il perça un trou dans la glace et l'approvisionnement d'eau ne fut pas entravé. Beauséjour avait, au nombre des habitants de sa basse-cour, un gros dindon qui faisait excellent commerce d'amitié avec le chat de la maison, un type qui n'avait pas froid aux yeux, comme on dit. Or, quelle ne fut pas la surprise (assurément fort légitime) de Beauséjour de voir les deux compères se livrer à une pêche dont, à vrai dire, le dindon faisait seul les frais. Celui-ci plongeait sa tête dans l'eau et la ramenait, continuant ce manège jusqu'à ce qu'il en retirât, comme pendu à sa roupie, un petit poisson que le chat dévorait avec un appétit superbe. Ces exploits se répétèrent souvent.

Je sais que ce récit rencontrera des incrédules, mais je puis assurer que si je m'en rapporte à la collection des prouesses authentiques dont la REVUE POPULAIRE fera la publication, tranches par tranches, en commençant cet automne, il ne faut pas trop s'empresser de tout nier ce que l'on attribue aux bêtes. Souvent, surtout parmi nos frères inférieurs, c'est l'invraisemblable qui est vrai. Quoi qu'il en soit, je livre cette histoire telle qu'elle m'est racontée, et je souhaite d'en avoir d'autres.

D'ARGENSON.

NOTRE CARDINAL CANADIEN

DES son ascension sur le trône archiepiscopal de Québec, Mgr Taschereau avait appelé Mgr Légaré auprès de lui comme son Vicaire Général. Or Mgr Légaré avait à Rome un ami, un prêtre, le secrétaire de l'Aumônerie pontificale, qui logeait avec Mgr Mocenni, sous-secrétaire d'Etat et aujourd'hui cardinal. Ce prêtre tenait Mgr Légaré au courant de tout ce qui se passait au

Vatican; il le fit même nommer Vicaire-Général de l'Archevêque de Véronie, un honneur très prisé et très élevé dans le monde ecclésiastique. Mgr Légaré lui demanda s'il ne serait pas possible de faire conférer à Mgr Taschereau les honneurs cardinalices et quels moyens il fallait prendre pour y arriver. Son correspondant lui répondit qu'après avoir sondé le terrain, il avait appris que Mgr Taschereau jouissait à Rome d'un immense crédit, puis il ajoutait que sa nomination était très possible. Mais, disait-il, il faut que cette faveur soit sollicitée par le maire de votre ville et aussi par le gouvernement de votre pays. A ce moment, l'hon. Frs. Langelier, le beau-frère de Mgr Légaré, était le maire de Québec. Il se fit un plaisir d'obtempérer à la demande de Mgr Légaré; il adressa au cardinal Jacobini une lettre dans laquelle il exposait les raisons qui militaient en faveur de Québec; il représentait que notre siège épiscopal était le plus ancien du pays, et qu'enfin Mgr Taschereau était, et par sa science et par ses vertus, digne de recevoir le chapeau de cardinal.

Bien qu'adversaire politique de l'hon. M. Chapleau, M. Langelier, son ancien compagnon de classe, était toujours resté avec lui dans les termes de la meilleure amitié. Il s'adressa donc à lui, et le pria en sa qualité de Secrétaire d'Etat, d'écrire à Rome au nom du gouvernement. M. Chapleau consulta Sir John Macdonald qui accueillit le projet de la manière la plus favorable, M. Chapleau écrivit à Rome, et quelques mois après la bonne nouvelle nous arrivait que Mgr Taschereau avait été nommé cardinal.

Voilà l'histoire vraie de cet événement qui jeta tant de lustre sur notre pays.

Hon. Chs. LANGELIER.

BARRES ET NOS HIVERS

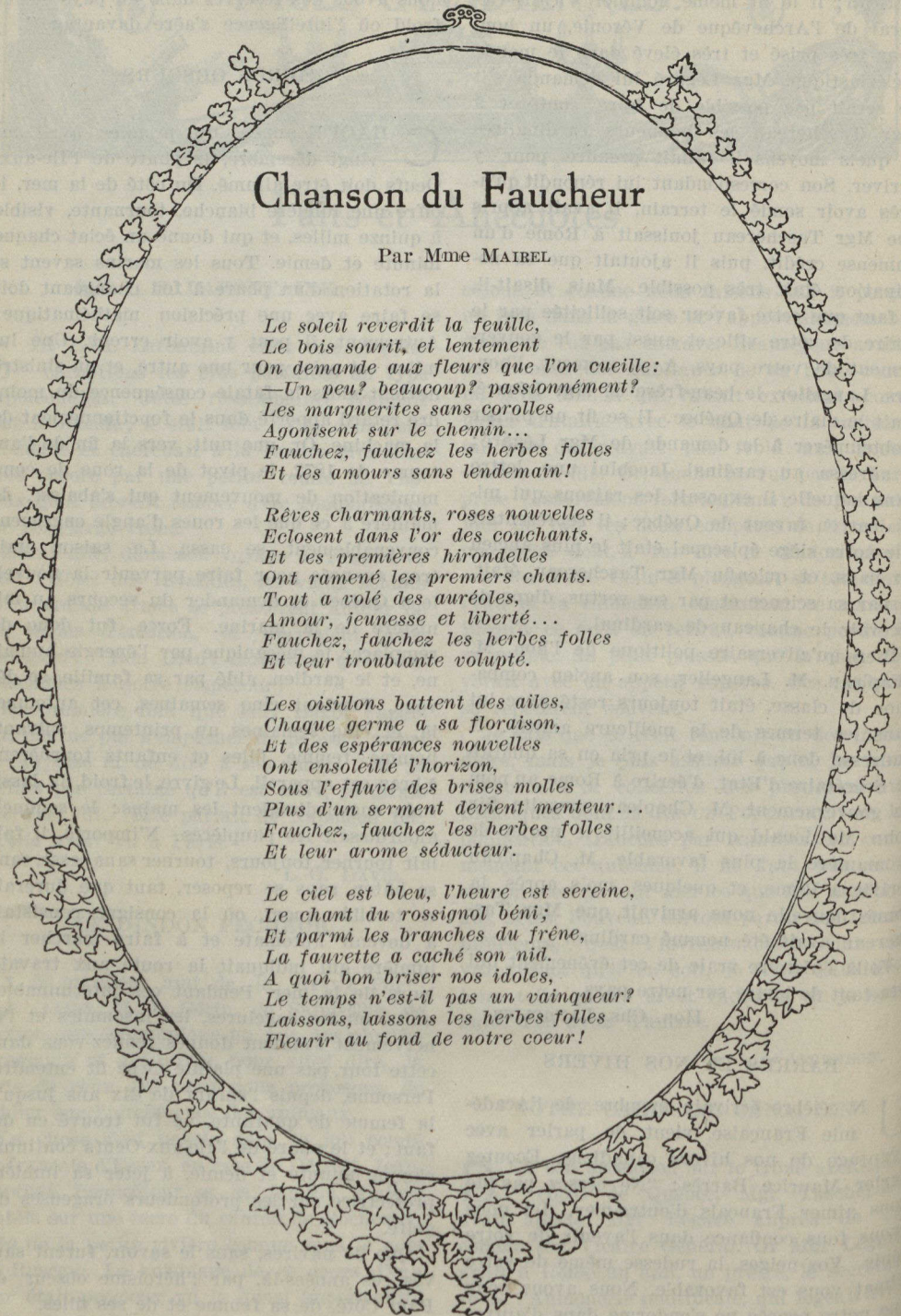
UN célèbre écrivain membre de l'Académie Française, vient de parler avec avantage de nos hivers canadiens. Ecoutez parler Maurice Barrès: "Ne cessez pas de nous aimer Français d'outre-mer. Ici nous avons tous confiance dans l'avenir de votre génie. Vos neiges, la rudesse même de votre climat vous est favorable. Nous avons peur que notre pensée ne s'endorme dans d'autres contrées trop chaudes où nous avons établi notre pouvoir. Nous aimons à nous dire que

nous avons des réserves dans un pays sec et froid où l'intelligence s'aère davantage".

HEROS OBSCURS

CHACQUE année, du premier avril au vingt décembre, le phare de l'Ile-aux-Oeufs doit être allumé. Du côté de la mer, il offre une lumière blanche, tournante, visible à quinze milles, et qui donne un éclat chaque minute et demie. Tous les marins savent si la rotation d'un phare à feu changeant doit se faire avec une précision mathématique. Autrement, il peut y avoir erreur. Une lumière est prise pour une autre, et un sinistre devient alors la fatale conséquence du moindre retard apporté dans le fonctionnement de la machine. Or, une nuit, vers la fin de l'automne de 1872, le pivot de la roue de communication de mouvement qui s'abaisse, de manière à ce que les roues d'angle engrènent convenablement, se cassa. La saison était trop avancée pour faire parvenir la nouvelle à Québec et demander du secours au ministère de la marine. Force fut donc de remplacer le mécanique par l'énergie humaine, et le gardien, aidé par sa famille, se dévoua. Pendant cinq semaines, cet automne-là, et cinq semaines au printemps suivant, homme, femme, filles et enfants tournèrent à bras cet appareil. Le givre, le froid, la lassitude engourdissaient les mains; le sommeil alourdissait les paupières. N'importe, il fallait tourner toujours, tourner sans cesse, sans se hâter, sans se reposer, tant que durerait ce terrible quart, où la consigne consistait à devenir automate et à faire marcher la lumière qui indiquait la route aux travailleurs de la mer. Pendant ces interminables nuits, où les engelures, les insomnies et l'énervement s'étaient donnés rendez-vous dans cette tour, pas une plainte ne se fit entendre. Personne, depuis l'enfant de dix ans jusqu'à la femme de quarante, ne fut trouvé en défaut; et le phare de l'Ile-aux-Oeufs continua, chaque minute et demie, à jeter sa lumière protectrice sur les profondeurs orageuses du golfe.

Que de navires, sans le savoir, furent sauvés ces années-là, par l'héroïsme obscur de Paul Côté, de sa femme et de ses filles.



Chanson du Faucheur

Par Mme MAIREL

*Le soleil reverdit la feuille,
Le bois sourit, et lentement
On demande aux fleurs que l'on cueille:
—Un peu? beaucoup? passionnément?
Les marguerites sans corolles
Agonisent sur le chemin...
Fauchez, fauchez les herbes folles
Et les amours sans lendemain!*

*Rêves charmants, roses nouvelles
Eclosent dans l'or des couchants,
Et les premières hirondelles
Ont ramené les premiers chants.
Tout a volé des auréoles,
Amour, jeunesse et liberté...
Fauchez, fauchez les herbes folles
Et leur troublante volupté.*

*Les oisillons battent des ailes,
Chaque germe a sa floraison,
Et des espérances nouvelles
Ont ensoleillé l'horizon,
Sous l'effluve des brises molles
Plus d'un serment devient menteur...
Fauchez, fauchez les herbes folles
Et leur arôme séducteur.*

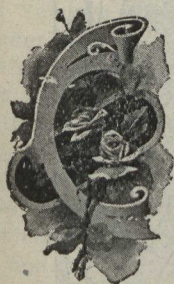
*Le ciel est bleu, l'heure est sereine,
Le chant du rossignol béni;
Et parmi les branches du frêne,
La fauvette a caché son nid.
A quoi bon briser nos idoles,
Le temps n'est-il pas un vainqueur?
Laissons, laissons les herbes folles
Fleurir au fond de notre coeur!*



DANS LE RANG DU BORD DE L'EAU

Gnace va voir les filles !!!...

Par Mistigris



OMME me le confiait, pas plus tard que ces jours-ci, le bedeau Bolduc qui est venu avec monsieur le curé aux fêtes de notre Saint-Jean :

—Y en a que faut retenir, presque ment les attacher comme des poules qui veulent couvrir malgré soé; pis y en a d'aucuns qui décollent pas. C'a beau voir les autres s'ingérer en temps et lieu auprès de créatures en âge de mariage, et s'en piger une pour se mettre à leur compte comme leurs père et mère, eh ben! y restent là comme s'ils avaient les deux côtés et le reste paralysés. Je vous mens pas, ma foi du Bon Yeu! si je me re-tenais pas des fois, je les pognerais par le fond de culotte et je les s'couerais tant que le narf du coeur leur agirait pas.

(Après s'être épongé le dessus et humecté un peu le dedans, comme c'est son habitude, surtout après un grand mouvement oratoire, Bolduc avait fini par s'expliquer plus clairement.)

—Pour dire le vrai, m'sieu Mistigris, c'est pas les filles qui lambinent en route pour ce qui est du conjingo, comme dit le notaire Lapensée. Ces bougresses-là, ça paraît penser à d'autres choses, pis ça pense rien qu'à ça dans le fond. Faut dire

aussi que le ménage, c'est ben à peu près leur seul méquier naturel, à part que leur penchant serait pour le voile. Faut pas les souquecer longtemps pour les faire rougir et leur arracher un bon mot du côté d'oui, quand il y a un parti avenant dans les environs. Mais, cou-donc, une créature peut toujours pas se marier toute seule, ou ben aller faire la demande... Même quand c'est une année bisèquetile, ça paraît toujours un peu gros qu'une jeune fille faise les ronds et les carrés vis-à-vis des marieux. Vous me direz p't'être que les veuves, comme la Rochette, par exemple, ça aide un petit brin à leurs affaires. J'en dédis pas, mais une veuve, c'est quasiment, sans comparaison, comme un néyé qui perd pas son temps à dire : S'cusez-moé! quand y s'accroche à quèque chose pour pas caler à finition. A la vôtre!...

Toujours est-il qu'y avait là le nigaud à Narcisse Clermont qui avait l'air de croire qu'avec les trois sacrements qu'on y avait déjà donnés, presque par charité, c'était tout ce qu'il pouvait prétendre d'avoir d'icite à l'Extrême Onction. Y s'appelle Gnace, y court sur ses 23 ans, ben qu'avec son air mal équarri on y en donnerait pas mal moins. C'est bon, c'est travaillant en masse, assez adrette ben que ça aye pas été trimé le diable. Le curé me disait à tout bout de champ depuis une escousse:

“ Le Gnace à Clermont, y se dégourdit-y? y va-t-y chez les voisins? y fait-y agent de quèque chose?” Quoisseque vous vouliez que j’y réponne? Moé aussi j’avais l’oeil sur Gnace et ça me faisait renâcler de le voir là, empâté, les babines en ferblanc, pas foutu de dire seulement: Y fait chaud! quand une créature le regardait en suant assez que son scapulaire en était quasiment déteindu sur son corsage des dimanches... Eh! vindicte de vindicte! des fois y me prenait des envies d’y sacrer une claque et de lui crier: “Lâche donc ton

j’y ai dit: “Eh ben! je vas faire encore un petit sacrifice. Je vas lui donner un air d’aller No 1; y va passer ou ben y va casser.” M’sieu le curé m’a recommandé d’y aller en douceur. J’y ai répondu: “Ça ira comme ça pourra, mais ça va aller!” Ça voulait pas dire grand’chose, mais que voulez-vous que je trouve de plus strête? J’avais pas même de créature en vue pour Gnace! C’est pas qu’on n’en a pas dans le Rang. Y en a troisse pour un. Mais ces venimeuses-là, elles sont plus avancées que les garçons, et plus fûtées. Depuis qu’alles



jack, cré figé.” Mais, vous comprenez, quand on a comme moé une patte dans le clargé, faut se ronger les bajoues et mâcher ses paroles. A la vôtre...

Et pis y en a qui sont toujours à dire que ce que j’en fais, c’est pour augmenter mon câsuel. Pourtant, le Bon Yeu sait que je sus prêt à rien charger pour mes services de mariage. Je me rattrape avec les baptêmes. Un mariage pour rien, je considère la chose comme de la sumence en terre pour moé. Toujours est-il que m’sieu le curé m’ayant reparlé de Gnace,

se sont mises à jouer avec les pâsecartes illustrées et à lire les machines de femmes dans les gazettes, a sont devenues pas mal difficiles. Et ça parle déjà tant en tarmes de roman que les garçons y se sentent pas toujours à l’aise dans leu hardes, comme on dit. Manquement même, du train que ça marche, que les filles devenues trop dénaturalisées par ces sacrées pâsecartes, et le cétéra, chercheront à se marier du côté des villes ou ben resteront viarges, et que les garçons seront obligés d’aller s’en qu’ri dans les concessions des

terres neuves. Je veux être pendu si c'est pas ça qui est dans l'air au jour d'aujourd'hui. A la vôtre...

Pisque j'avais entrepris de gornâiller Gnace, y s'agissait pas de se lamenter sur les affaires de plus tard; fallait aller dret au plus coupant. Ben, écoutez! v'là-t-il pas que juste au moment où je nettéyais le banc des mardillers, la journée même, quoisse que je vois venir à moé? Zénobie Fontaine! Oui, Zénobie, que c'est bon comme un oeuf que le jaune est pas encore toute faite, et bête comme un pieu, et travaillante comme un rouette à vapeur, et bâtie pour élever six familles bout à bout sans dire ayâille! Vrai, si on avait pas été si près du sanctueure, je cré que je criais trois-z-hourras... Comprenez-vous? Zénobie! Un vrai gant de kid pour Gnace! A venait la chère bêtassee, que le Bon Yeu aye pitié d'elle! a venait me demander un peu d'eau bénite de la Pentecôte soit disant pour une recette d'amoureux là iousque que si vous mettez trois gouttes de cette eau-là sur un morceau de pain de ménage et ensuite le morceau dans votre poche, le premier garçon qui vous parle un peu serré le dimanche qui vient, c'est celui-là qui vous fera un mari number one.

Eh! cher petit père! j'y en aurais donné plein notre grand'cuve, tant l'affaire arrivait à pic... "Tiens! Zénobie, que j'y ai dit en y remettant son eau, va-t-en chez vous tout drette, parle pas à parsonne, dors tout le temps sur le même bord et dimanche, dans la relevée, grouille pas de dessus le sofa. J'ai dans l'idée que ton affaire est ben emmanchée!" Si vous l'aviez vue aller! On aurait dit unne oie tarobrègue d'exposition qui porte sur soé son diplôme et sa médaille. A la vôtre...

Ça lambina pas pour courir chez Gnace et lui dire, en cachette derrière la grange:

—Ah! mon sournois... C'est comme ça que tu tournes les sangs aux créatures en faisant semblant de rien? Y en a-t-une qu'est quasiment mal à cause de toé, qu'elle a pas été capable de se requeindre de m'en parler en pleine église." Si vous aviez vu Gnace! je crois que je pourrais gager "safe" qu'y avait l'air encore un peu plus bête que de coutume. "C'est-t-y

la petite Larpignière?" qu'y demandit. "Non, ben mieux que ça, tu le sais ben, mon cacheux: c'est Zénobie, la deuxième au grand Louis Fontaine." Et v'là-t-il pas que Gnace se met à mâcher cinq brins de foin, qu'y rougit, qu'y tousse, qu'y crache et qu'y finit par dire: "C'est don ça qu'a débarque pas les yeux de d'ssus moé depuis quèque temps!" Entre nous, pouvait-y mentir plus à plomb, le crapaud? Ça fait rien, l'affaire marchait et ça fut une grosse consolation pour le curé dont auquel que je bois à sa santé parce que c'est un rare homme.

Le dimanche suivant, je lâche mes vèpres aux soins de Lésime et je vas qu'ri Gnace pour être sûr et certain de lui. Il était prêt, presque passable et plein d'odeur comme unne apothicairerie. Mais Zénobie était encore plus renippée et sentait encore plus fort. Quand les amitiés ont été finies avec le père, la mère et toute la famille (quatorze en tout, bonguienne!) v'là que je lâche des clins d'oeil et des petits hem! hem! pour leu faire comprendre qu'on venait pas pour eux autres, mais pour Zénobie. Et je vas installer mes deux innocents dans une magnière de salon pas trop chenu qu'y-z-ont et je dis aux autres: "Allons voir vot' jardin, depuis le temps que j'en entends parler." Mais pas moyen de les décoller de la porte.

Zénobie avait un petit air pas mal en toute et se tortillait les pouces, pendant que Gnace entamait le parlement en demandant, roffe tout de suite, si ça serait permis de lui dire que chez eux avait besoin d'une bru pas plus tard qu'à l'autonne et que si a voulait, c'est elle qui aurait la première chance. Il leur fallait quelqu'un de fort et d'accoutumé. Une créature No Un serait à merveille chez eux. Rien que six vaches à tirer et pas de beurre faite à la maison. Si ça y convenait, a n'avait qu'à le dire. Alors Zénobie lui répond: "Je voué ben que ma destinée va de ce côté-là, à cause de l'eau de la Pentecôte et du pain de ménage et de ce qui arrive en ce moment." Pis, elle se mit à rougir, et à chavirer des yeux et enfin à pousser des gros soupirs pendant que Gnace, j'en suis sûr, pensait que ces mots de Pentecôte, c'était des rimettes d'amour

comme y en a sur les paparemanes.
Toujours est-il que Zénobie lâche un cri à
ses parents. Il était temps: le vieux, la
vieille et les excréments d'enfants étaient
déjà rendus dans le dos de Gnace et s'il
l'avait su, ç'aurait pu gêner l'entreprise.

De sorte que si vous êtes dans le Rang
vers la Saint-Michel, vous v'là avec des
noces à votre portée de main. Oui, encore
une lichette... Hum! il est fort en che-
val... A la revoyure!

Les Larmes

Par Alice Crespy

*Les larmes brillantes de joie,
Où notre oeil agrandi se noie
Attrayant,
Les larmes qui passent si douces,
Semblables aux fleurs sous les mousses
Eclairant.*

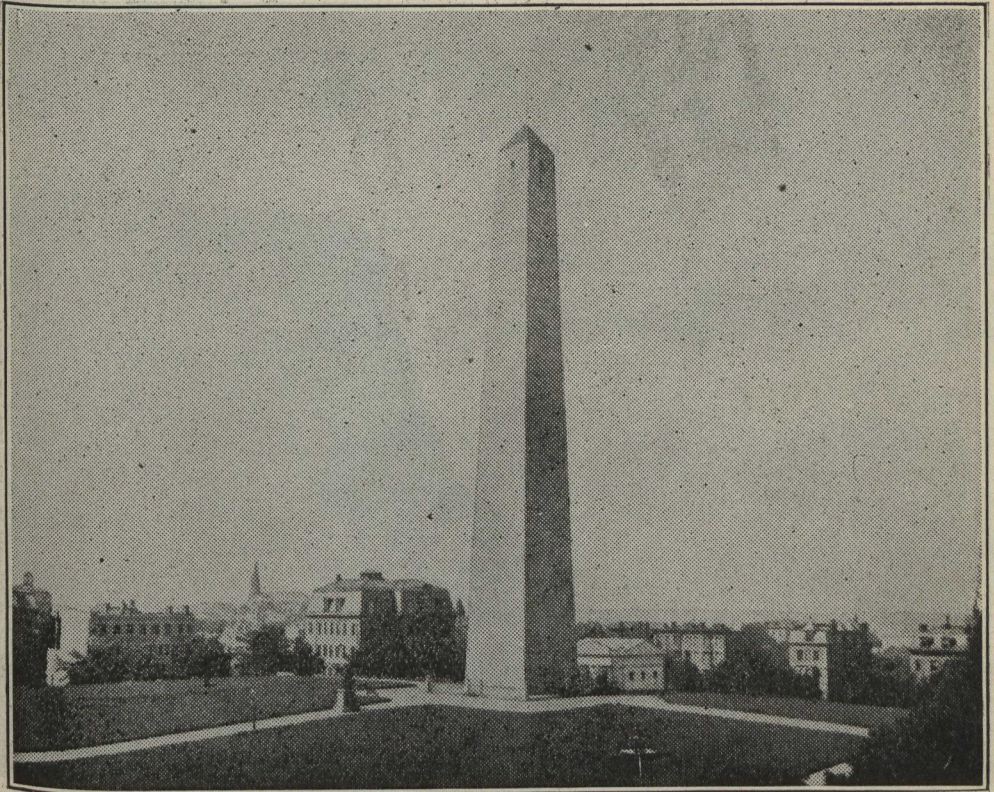
*Larmes qui vont, silencieuses,
Ainsi pâles religieuses,
En glissant,
Portant du coeur toute la peine:
Pareil à une urne trop pleine
Déversant.*

*Larmes de mystères voilées,
Larmes qui meurent inviolées,
Lentement...
Laisant leur sillon au visage
Avec la douleur qui ravage
Sourdement.*

*Oh! les larmes toujours amères
Qui jaillissent sous les paupières
Vous brûlant;
Larmes de rage et de tempête,
Larmes de cruelle défaite,
S'exhalant.*

*Oh! les larmes tumultueuses,
Au seul bruit du sanglot qui creuse,
Pénétrant,
Quand le coeur atteint se déchire
Comme se brise le navire,
En sombrant.*

*Oh! de toutes, les plus méchantes,
Oh! les larmes d'adieu pesantes,
Vous glaçant...
Dont les lourdes gouttes pressées
Tombent ainsi que des blessées,
Dans leur sang!*



Monument de Bunker Hill

AU moment où les Américains s'apprentent à commémorer comme d'habitude, le 4 juillet, la Déclaration de leur Indépendance de l'Angleterre, la publication de cette jolie vue du monument de Bunker Hill est comme de pleine actualité.

Ce monument s'élève à Charlestown, faubourg de Boston, sur la petite élévation où, durant la nuit du 16 juin 1775, les Américains construisirent une petite redoute pour faire échec aux Anglais. Un grand combat y fut livré le lendemain.

Cinquante ans après, pour commémorer l'événement, le marquis de Lafayette posa la première pierre de ce monument.

Un escalier en spirale, composé de 295 marches, conduit au sommet d'où l'on a une vue magnifique de tout le pays environnant, lequel est fort beau et fort varié.

C'est le 17 juin 1843 que le président Tyler en fit la dédicace et que Daniel Webs-

ter prononça, pour la circonstance, un discours mis depuis au nombre des plus belles productions de l'art oratoire pour le fond et la forme.

Tout près du monuemnt, dans une maison, se trouve une statue du général Warren tué au cours de la bataille de Bunker Hill.

Le rapprochement de ces deux mementos donna lieu, un jour, à une méprise devenue célèbre. Un guide dit à un visiteur: "C'est ici que Warren est tombé." Le visiteur portant les yeux vers le sommet du monument, s'écria: "Gracious! rien d'étonnant qu'il se soit tué!"

Chaque année, quand reviennent certaines dates, le monument de Bunker Hill, Gettysburg, le Mausolée de Grant, les cimetières où dorment les héros de la guerre de sécession sont les théâtres de cérémonies qui prouvent que le peuple américain n'oublie pas.



Le Cap Nord

CE fameux cap, l'un des plus beaux du monde entier, se trouve en Norvège. Ce pays attire le touriste de trois manières : par les excursions à travers l'intérieur qui est très montagneux ; par l'exploration des grands Fiords ou baies ; par le voyage de Troudjhem au Cap Nord.

Ce voyage s'accomplit par steamers rapides qui font la route deux à trois fois par semaine en été, l'aller et le retour prenant une huitaine à chacun.

On n'a que très peu à craindre la grosse mer, la route suivie se trouvant entre des côtes élevées et des îles qui assurent un brise-lame naturel sur une longueur de plus de 1,000 milles.

Le Cap Nord est un promontoire des plus imposants dont les falaises descendent presque à pic dans les eaux sombres de l'océan.

Ce cap est en réalité une île, posée là comme une gigantesque sentinelle à qui serait confiée la mission de protéger la côte

de l'Europe contre les fureurs de la mer Arctique.

Le sommet s'orne d'un petit monument de granit qui commémore la visite qu'y fit, en 1873, le roi Oscar.

A minuit les steamers stationnés au bas lancent des pièces pyrotechniques.

Le spectacle pour ceux qui font la "grimpe" reste inoubliable. Et il y a encore ceci que, sur la route du Pôle Nord, c'est le plus loin qu'un touriste ordinaire puisse aller. Et puis, ce qui n'est pas moindre ; à minuit il voit là-bas le soleil ou du moins sa lumière. Le "jour sans fin" dure du 11 mai au 30 juillet.

Depuis quelques années, des éditeurs de grands magazines d'Europe organisent, pour leurs lecteurs, des excursions à bon marché.

C'est surtout les excursions dans les eaux du Nord de l'Europe et les croisières dans la Méditerranée qui sont populaires.



Montagnes d'Ecosse

NOUS avons vu dans des numéros antérieurs de la REVUE POPULAIRE deux des plus beaux paysages montagnards de la Suisse.

Sous ce rapport, l'Ecosse a été bien dotée par la nature, et pour être moins bruyante et moins nombreuse, la clientèle de ses montagnes n'est pas moins fort appréciable. Il est même des connaisseurs et des jouisseurs raffinés qui les préfèrent aux Alpes.

Cette gravure nous fait connaître les deux perles de l'Ecosse "highlander" : l'île Ellen et le Loch Katrine.

Le lac est petit mais d'une originalité frappante. Le jeu des ombres et de la lumière est, paraît-il, merveilleux, et il n'est pas de grand peintre paysagiste qui n'ait rêvé de les fixer sur la toile.

Ce lac est comme entouré de gigantesques sentinelles qui en écartent les bruits et les éléments externes.

C'est là que le romancier Scott fit se dé-

rouler les péripéties douces et émouvantes, à la fois, de son chef-d'oeuvre bien connu : *The lady of the Lake*.

L'île porte le nom de l'héroïne que l'imagination de Scott y vit vivre et souffrir. Aussi longtemps que vivra la renommée du romancier, aussi longtemps l'île Ellen sera un lieu de pèlerinage pour les rêveurs des deux sexes, qui sont en même temps des intellectuels favorisés par la fortune.

Un détail typique : Scott porta tant de soin à la précision et à la vérité des moindres détails, qu'il franchit au galop toute la distance entre Loch Achray et Stirling avant d'écrire que son héros avait accompli cet exploit.

Ceux qui après avoir parcouru les montagnes d'Ecosse vont visiter les Montagnes Rocheuses du Canada, s'accordent à dire que, surtout du côté de la Colombie Anglaise, ils retrouvent beaucoup du genre, du cachet de là-bas. (A continuer.)



Un Malchanceux

EN dépit de son nom, Fortuné Leriche ne nageait pas dans l'opulence. Mais ce jour-là, c'était pis que tout ce qu'il avait subi jusqu'alors.

Pas un sou en poche. Pas la moindre pincée de tabac dans la blague. Pas même dans la tête une idée, ou dans le cœur un espoir.

C'était la purée noire, la sombre dèche, la pâle débène, l'épaisse misère, la guigne, quoi!... l'éternelle guigne qui le poursuivait de son oeil louche, sans trêve ni repos, depuis son enfance.

Désarmé, Fortuné Leriche flottait sur le boulevard, s'en allant à la dérive, l'oeil aux aguets toutefois, cherchant dans la masse houleuse des passants l'ami sauveteur, la bonne poire à taper d'un louis... ou de quarante sous..., de quoi surnager jusqu'au lendemain.

Il y a, sur le pavé, une quantité invraisemblable de gens qui ne vivent ainsi que jusqu'au lendemain..., mais qui vivent très vieux tout de même, les lendemains se succédant de jour en jour pendant des années.

Malheureusement, cette fois-ci, il semblait bien que l'infortuné Fortuné n'allait pas pouvoir "tenir le coup". La chance lui était vraiment trop contraire. Il avait bien déjà aperçu deux ou trois figures de connaissance.

A ce moment, il s'était composé un air souriant, dégagé, prêt à s'avancer, la main tendue, mettre le grappin sur le sauveteur... Ça n'avait pas pris.

Avant d'être abordés, les amis, méfiants, avaient viré de bord, connaissant le citoyen. Sa mine enfarinée ne trompait plus. On flairait le teneur à cent pas, et, sur le champ, on changeait de trottoir.

Cent fois par jour, d'ailleurs, on peut observer une scène pareille sur les boulevards, et, sincèrement, pour y circuler de nos jours, savoir éviter autos, voitures, omnibus, trous, palissades, filous, apaches, créanciers

et tapeurs, il faut avoir le pied vraiment parisien.

Mais revenons à Fortuné Leriche.

Toujours flottant à la dérive, il était venu s'échouer devant la Banque XXX. Là, il avait fait halte, indécis, cherchant en son crâne creux un ultime expédient.

Et comme, devant l'imposante bâtisse il songeait sauvagement aux flots d'or qui s'y déversaient sans cesse, il aperçut... un billet de mille francs. *Mille francs!* Somme énorme. Chiffre éblouissant.

Ce billet, tenu négligemment, était entre les doigts d'un gros monsieur, l'air cossu, lequel, les mains derrière le dos, était planté le nez en l'air contre un journal illustré, suspendu à la devanture du kiosque de journaux qui se trouve là.

Congoit-on cela? Pareille insouciance! Pareille imprudence!

Jouer, du bout des doigts... derrière son dos... avec un billet de mille francs... en pleine foule... en plein boulevard!

Et cette foule allait et venait, se pressant, se bousculant. Personne ne voyait... ne remarquait ce chiffon précieux.

Personne? Si!

Fortuné Leriche, lui, le couvait des yeux, le mangeait du cerveau. Ses mains avaient des crispations nerveuses et ses lèvres tremblaient. Il était venu se placer devant le bonhomme cossu, tout près, et par moment, le billet le frôlait. Un geste... tout petit... et il était à lui. Fortuné était long et maigre. Le bonhomme était gros et court. Avant même qu'il se fut retourné, Fortuné avait disparu.

L'horrible et facile tentation.

Et puis, d'ailleurs, quel tort causerait-il? Quand on a un pareil dédain de l'argent, c'est qu'on en a beaucoup... Tandis que pour lui mille francs..., mille..., c'était un chiffre énorme, la base peut-être d'une fortune.

Il les rendrait alors plus tard, aux pauvres... et au centuple.

Au surplus, pourquoi raisonner? Tentait-il le coup ou non? Une minute d'hésitation et il serait trop tard.



On flairait le teneur à cent pas et l'on changeait de trottoir.

Un mouvement du bonhomme le décida. Il allait ramener ses mains devant lui.

Prompt comme l'éclair, Fortuné happe le billet et s'enfuit.

Il s'enfuit sans tourner la tête, filant, filant, la sueur au front, le coeur serré, lui battant de grands coups sourds dans la poitrine.

Il allait à grands pas d'abord, n'osant courir, s'insinuant dans la foule, devant les passants. Puis la peur le talonna. Il accéléra l'allure.

Rue Ixe, il tourna à droite, descendit vers la rivière. Rue des Choses il hésita, puis, instinctivement, dégringola dans le passage, s'engouffra dans le square.

Presque aussitôt, la solitude l'effraya. Il entendait son pas résonner sous les arbres. Était-ce l'écho d'autres pas qui le poursuivaient... Mieux valait la rue avec son animation, ses bousculades, la chance de s'y perdre.

Brusquement, il se jeta dans un autre passage, tomba rue Machin, presque dans les bras d'un gardien de la paix. Il pensa dé-

faillir et, la tête perdue, fut sur le point de se livrer. Le brave gardien, à ce moment, fit demi-tour, et, de son pas paisible, remonta la rue. Il n'avait rien remarqué.

Fortuné reprit sa course, éperdue, sa main crispée sur le billet. En deux bonds, il fut sur la place du Palais-Cité, devant la Cour. Là, il s'arrêta, indécis, tourna deux ou trois fois sur lui-même.

Un livreur l'interpella, un cocher lui cria des sottises. Il crut entendre qu'on criait: "Arrêtez-le!" Affolé, il se lança à corps perdu dans la Grande Rue.

Au coin de la première transversale, il glissa, tomba, se releva le front en sang.

A partir de cet instant, il ne vit plus. Ha-



Mille francs! somme énorme, chiffre éblouissant.

gard, la bouche sans salive, les jambes trébuchantes, il fonça devant lui, au hasard, comme une bête traquée qu'on force et qui ne se reconnaît plus.

Combien de temps dura cette fuite effrénée? Quel itinéraire suivit-il? Il ne le sut

pas. Mais le hasard, ou un reste d'instinct, fit qu'à un certain moment il se trouva rue de la Dèche devant chez lui.

Il enfila l'étroit couloir de la maison, grimpa à son sixième, ouvrit sa porte et s'abattit sur son lit, à bout de souffle, à bout de force, les membres rompus, la tête en feu :

—Sauvé... enfin! murmura-t-il.

Puis, dans un dernier ressaut d'énergie, il se souleva, ouvrit le poing, prit le billet, le dépla.

C'était une circulaire-réclame d'une maison de commerce, imitant un billet de mille francs au recto. Au verso, la réclame :

COFFRE-FORT VICHET

Voulez-vous conserver vos billets de banque.

Mettez-les dans le
COFFRE-FORT VICHET
Sécurité — Incombustibilité.

Le lendemain, le sieur Braillard, pauvre diable, distributeur de prospectus, homme-sandwich, exerçait son métier sur les boulevards.

Il venait d'offrir, à un promeneur, une réclame de la maison Vichet, lorsqu'un coup de pied au bas de... sa pancarte, lui fit pousser un hurlement.

S'étant retourné, il se trouva face à face avec un passant furieux. Le sieur Braillard n'a jamais rien compris à cette aventure...

Le promeneur irascible s'appelait Fortuné Leriche.





L'Éventail



LES collectionneurs s'accordent à dire que le XVII^e siècle fut comme l'âge d'or de l'éventail. Certes, l'histoire de l'éventail est aussi vieille que le monde, et le premier éventail fut, sans doute, une feuille de bananier, tout comme la première ombrelle. Dans les pays d'Orient, pour combattre le soleil brûlant, chacun imagina un "petit vent du Nord", et les images d'éventails indiens, égyptiens, phéniciens, se retrouvent sculptées sur la pierre, ou peintes dans les tombeaux des Pharaons. Ce sont des feuilles de palmiers, ou des plumes d'oiseaux, paon ou autruche.

Les Chinois prétendent avoir inventé l'éventail, et ils citent le jour et l'heure. A cette époque fort ancienne, les belles Chinoises portaient un masque et ne laissaient jamais voir leur figure. Or, la belle Kausi,

que le plus près possible de sa figure en l'agitant pour se donner de l'air. Toutes les femmes, témoins de cette hardie innovation, l'imitèrent, et l'en vit aussitôt dix mille mains agiter dix mille masques.

Au dix-septième siècle, apparaissent les premiers beaux éventails, à plumes d'autruche, à manche d'or ou d'ivoire incrusté de pierreries, comme celui de la reine Elisabeth. La mode de l'éventail est générale en Europe, au dix-septième siècle. En Italie surtout, tout le monde en use.

"Hommes et femmes, écrit le voyageur anglais Coryat (1608), portent des éventails pour se rafraîchir pendant la chaleur; ces éventails sont tous élégants et jolis. La monture se compose d'un morceau de papier peint et d'un petit manche de bois, et le papier qui



Éventail italien du XV^e siècle



Éventail italien du XV^e siècle

dit la légende, fille d'un très haut mandarin, un soir qu'elle assistait à la fête des lanternes, se vit forcée, par la violence de la chaleur, à ôter son masque. Cependant, la loi l'obligeant à ne point exposer son visage à l'oeil profane des curieux, elle tint le mas-

est collé dessus est, des deux côtés, orné de délicieuses peintures, soit des scènes d'amour avec des vers italiens écrits au-dessous, soit de quelque ville fameuse d'Italie, avec une courte description."

Sous Henri III, l'éventail était devenu un

objet de toilette dont aucune femme ne pouvait se passer. Il n'y avait pas que l'éventail; il y avait la manière d'en jouer et de s'en servir. Et cela continuera pendant le dix-huitième siècle, si bien que, sous Louis XV. Mme de Staal pourra écrire:

“Supposons une femme délicieusement aimable, magnifiquement parée, pétrie de grâces; si, avec tous ces avantages, elle ne sait que bourgeoisement manier l'éventail, elle aura toujours à craindre de se voir l'objet du ridicule. Il y a tant de façons de se servir de ce précieux colifichet, qu'on distingue, par un coup d'éventail, la princesse de la comtesse, la marquise de la roturière. Et puis, quelles grâces ne donne pas l'éventail à une dame qui sait s'en servir à propos! Il serpente, il voltige, il se resserre, il se déploie, il s'élève, il s'abaisse selon les circonstances... Il n'y a point d'ornement dont la femme puisse tirer autant de parti que de son éventail.”

Revenons aux éventails du dix-septième siècle, que Catherine de Médicis mit surtout à la mode: c'étaient des éventails italiens qui étaient faits et vendus chez les marchands de parfums. Brantôme raconte qu'après la mort du roi, son mari, Catherine, “autour de sa devise, avait fait mettre des trophées, des miroirs cassés, des éventails, et pennaches rompus, le tout en signe de quitter toutes bombances mondaines”. Pierre de

l'Estoile décrit ainsi l'éventail d'Henri III:

“On luy mettoit à la main droite un instrument qui s'estendoit et se replioit en y donnant seulement un coup de doigt, que nous appelons ici un esventail: il estoit d'un vélin aussi délicatement découpé qu'il estoit possible, avec de la dentelle à l'entour de pareille étoffe.”

Sous Henri IV, l'usage des éventails était si répandu qu'une ordonnance de 1594 crée une corporation d'éventailistes:

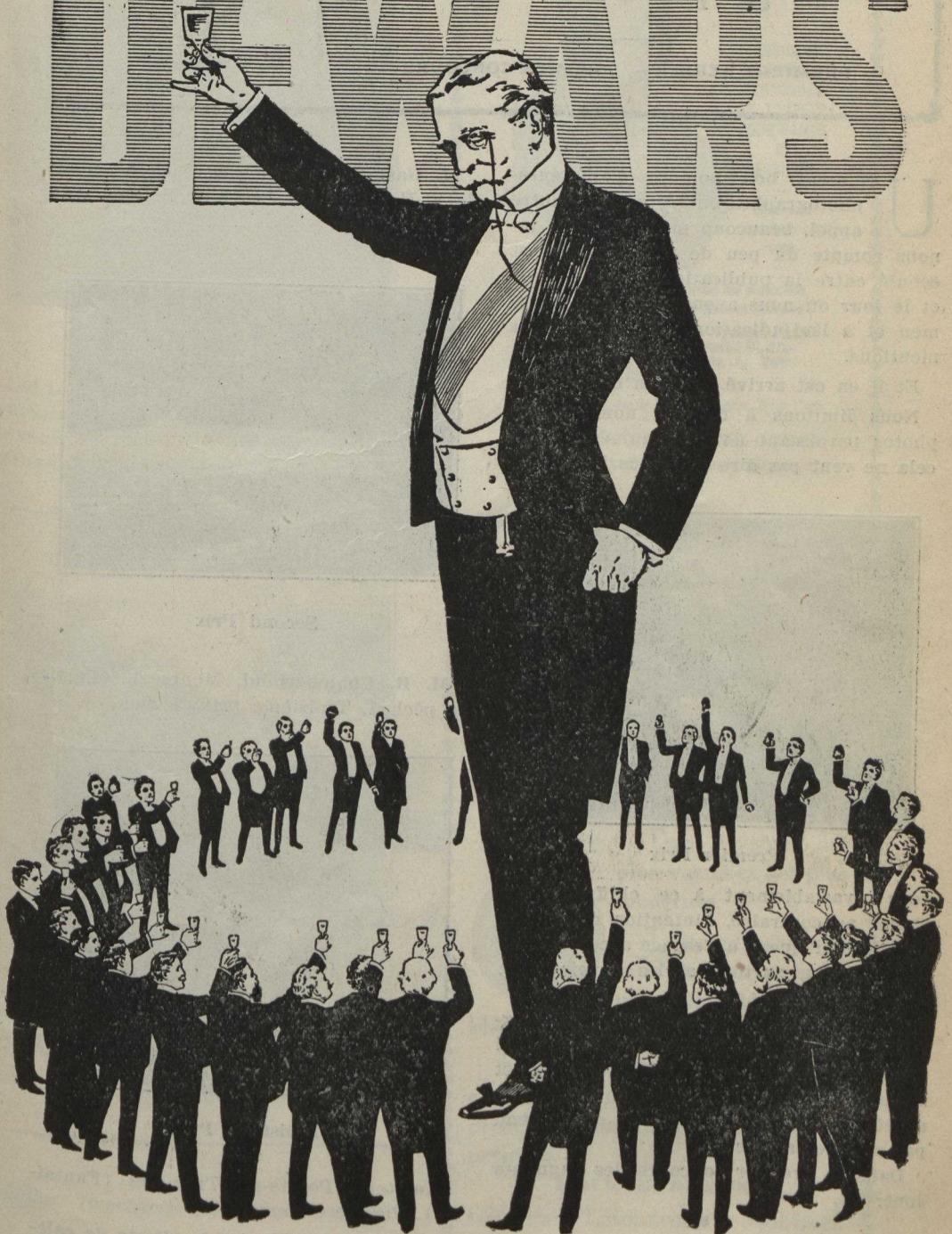
“Pourront garnir esventails faits avec canepin, taffetas et chevroton, enrichis et enjolivez, ainsi qu'il plaira au marchand et seigneur de commander.”

Sous Louis XIV, les feuilles d'éventail sont de cuir, de canepin, de franchipane (*sic*) et les bois d'ivoire, de nacre, d'or ou d'argent.

On a abandonné, peu à peu, les éventails fixes, à plumes, pour des éventails pouvant se replier; on fait des montures sur nacre avec des sculptures qui sont des merveilles. L'industrie de l'éventail est florissante. Mais des événements politiques surviennent, dont la répercussion frappe l'éventail! La révocation de l'édit de Nantes fit émigrer en Angleterre une grande quantité d'artistes éventailistes français, qui se réfugièrent à Londres. Et c'est de Londres que vinrent les plus beaux éventails.



DEWAR'S



Photographies d'Amateurs

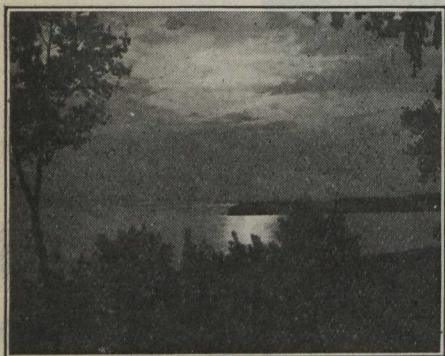
PREMIERE SERIE — PREMIER CONCOURS



UN assez bon nombre d'amateurs-photographes ont répondu à notre appel, beaucoup même si nous tenons compte du peu de temps qui s'est écoulé entre la publication de notre avis et le jour où nous avons procédé à l'examen et à l'adjudication des prix et des mentions.

Et il en est arrivé d'autres depuis.

Nous limitons à cinq le nombre des photos paraissant dans ce numéro, mais cela ne veut pas dire que nous les limite-



Premier Prix

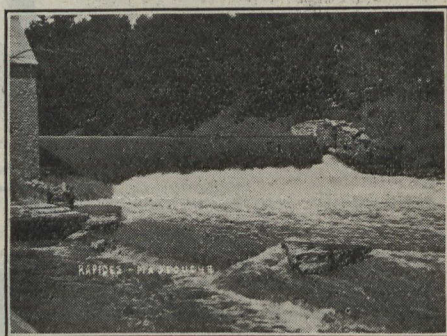
rons invariablement à ce chiffre. Nous avons, au contraire, l'intention de ne pas trop lésiner quant à l'espace accordé à ce département, surtout si les envois sont méritoires.

C'est également notre intention d'augmenter le nombre et la valeur des prix, si les envois sont, à la fois, plus nombreux et suffisamment méritoires, et si le public s'intéresse à ces concours—ce qui dépend pas mal des amateurs.

Dans ce premier concours, les gagnants sont:

M. Philippe Beauregard, Montréal, (Paysage). Premier prix, \$3.00.

M. Gaston Rodier, Montréal, (Rapides de St-Henri de Mascouche). Second prix, \$2.00.



Second Prix

M. R. Chamberland, Montréal, (Partie de pêche). Troisième prix, \$1.00.



Troisième Prix

Amateur, Pointe-aux-Trembles (Fantaisie). Première mention.

Ls P. Lepage, Montréal, (Poste de calèches, à Québec). Seconde mention.



Première Mention

Les trois personnes qui gagnent des prix demeurant à Montréal, elles sont priées de venir les recevoir à nos bureaux, 200, boulevard St-Laurent.



Seconde Mention



Prof.

LAVOIE

FABRICANT
EXPERT DE
PERRUQUES
ET TOUPETS
POUR DAMES
ET
MESSIEURS

Maison
fondée en
1860

Cheveux teints dans toutes les nuances desirées. Coiffures pour Bals et Soirées

Assortiment complet de Tresses en Cheveux, Naturels, Accessoires de Coiffure, Peignes et Ornaments en Tous Genres pour Cheveux.

Importation directe de Paris, Londres, New-York

No. 8, RUE NOTRE-DAME OUEST
Coin Boulevard St-Laurent, Montréal.

W. LEGAULT

HORLOGER,
BIJOUTIER
—ET—
OPTICIEN



Tient un stock de plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations; celle des montres est une spécialité de l'éta-

blissement.

Le Département d'Optique est complet, up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES,

626, Parc Lafontaine, - Montréal.



Imprimerie Le Samedi



Les Petites Lectures

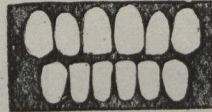
Département nouveau dans "LE SAMEDI"

Nous attirons l'attention de nos lecteurs et surtout de nos lectrices sur le département : **Petites Lectures**, inauguré dans notre autre magazine **Le Samedi**. Ils y trouveront ce qu'il y a de mieux comme

Nouvelles sentimentales, sensationnelles, instructives ou humoristiques.

N. B.—**Le Samedi** a aussi augmenté et amélioré d'autres départements. Il commencera dans quelques semaines un **Grand Concours** avec prix de grande valeur. Guetez les renseignements dans le **Samedi**.

Tante Pierrette répond dans le **Samedi** aux questions que l'on veut bien lui poser.



Nos DENTS sont très belles, naturelles garanties
Institut Dentaire Franco-Americaln, (Incorporé)
162, St-Denis, Montréal.

1

JANUARY

Figure
sur les tables les
mieux servies et
dans les Bars, Hotels
et Restaurants de 1er ordre.

F. X. ST-CHARLES & CIE, Ltée, Agents, MONTREAL

White Rock

La plus Pure,
La plus Limpide,
La plus Riche
des Eaux
Minerales.



31

DECEMBER